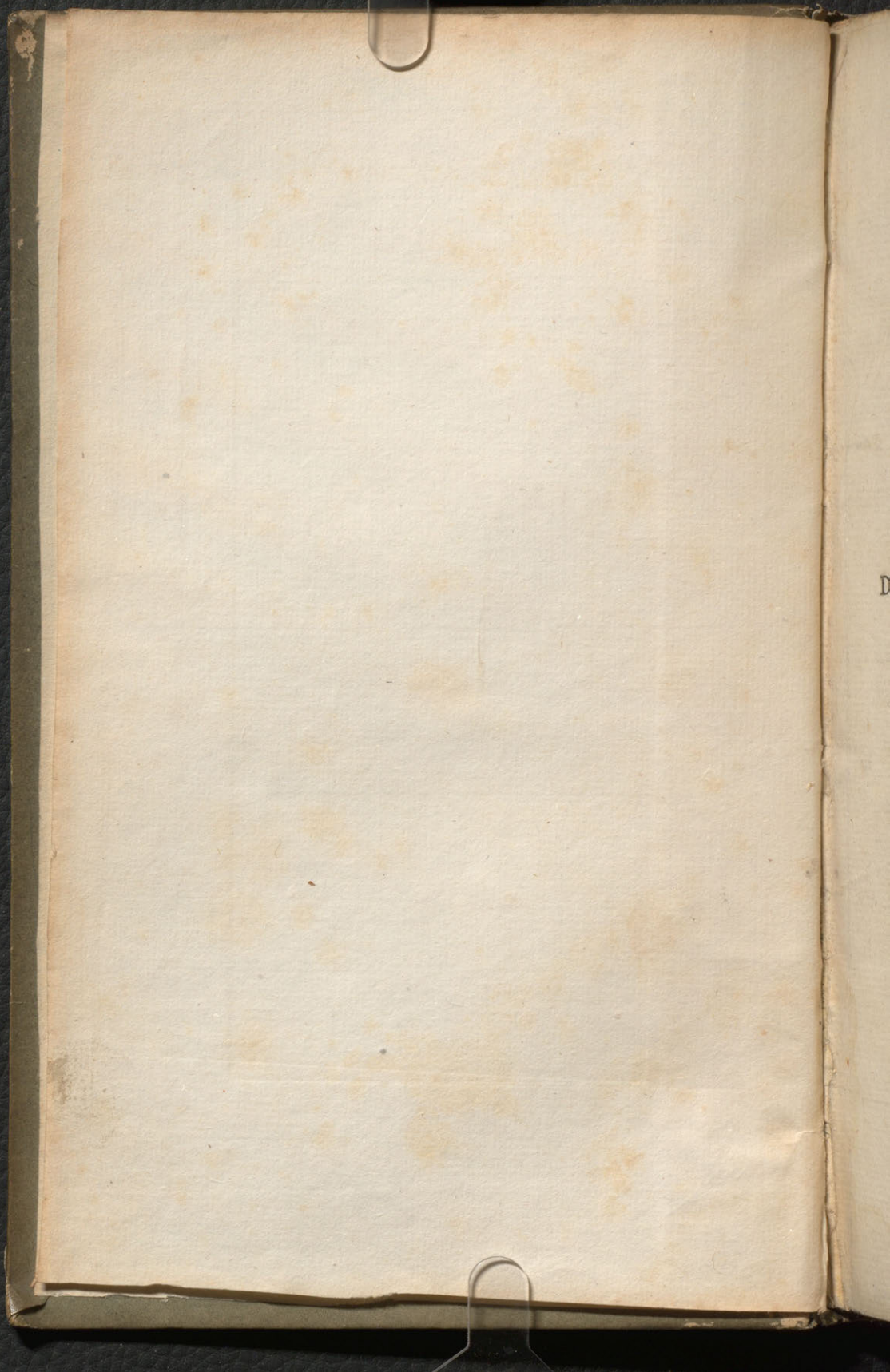


* 8 Ambroseys, T. v. 1.

5974 2 Vols

[Ambroseys]

12
11/50
11/51
11/52



VOYAGES
DANS LES PARTIES INTÉRIEURES
DE L'AMÉRIQUE.

VOYAGES

DANS LES PARTIES INTERIEURES

DE L'AMERIQUE

VOYAGES
DANS
LES PARTIES INTÉRIEURES
DE L'AMÉRIQUE,

PENDANT LE COURS DE LA DERNIÈRE GUERRE ;

PAR un OFFICIER de l'Armée Royale.

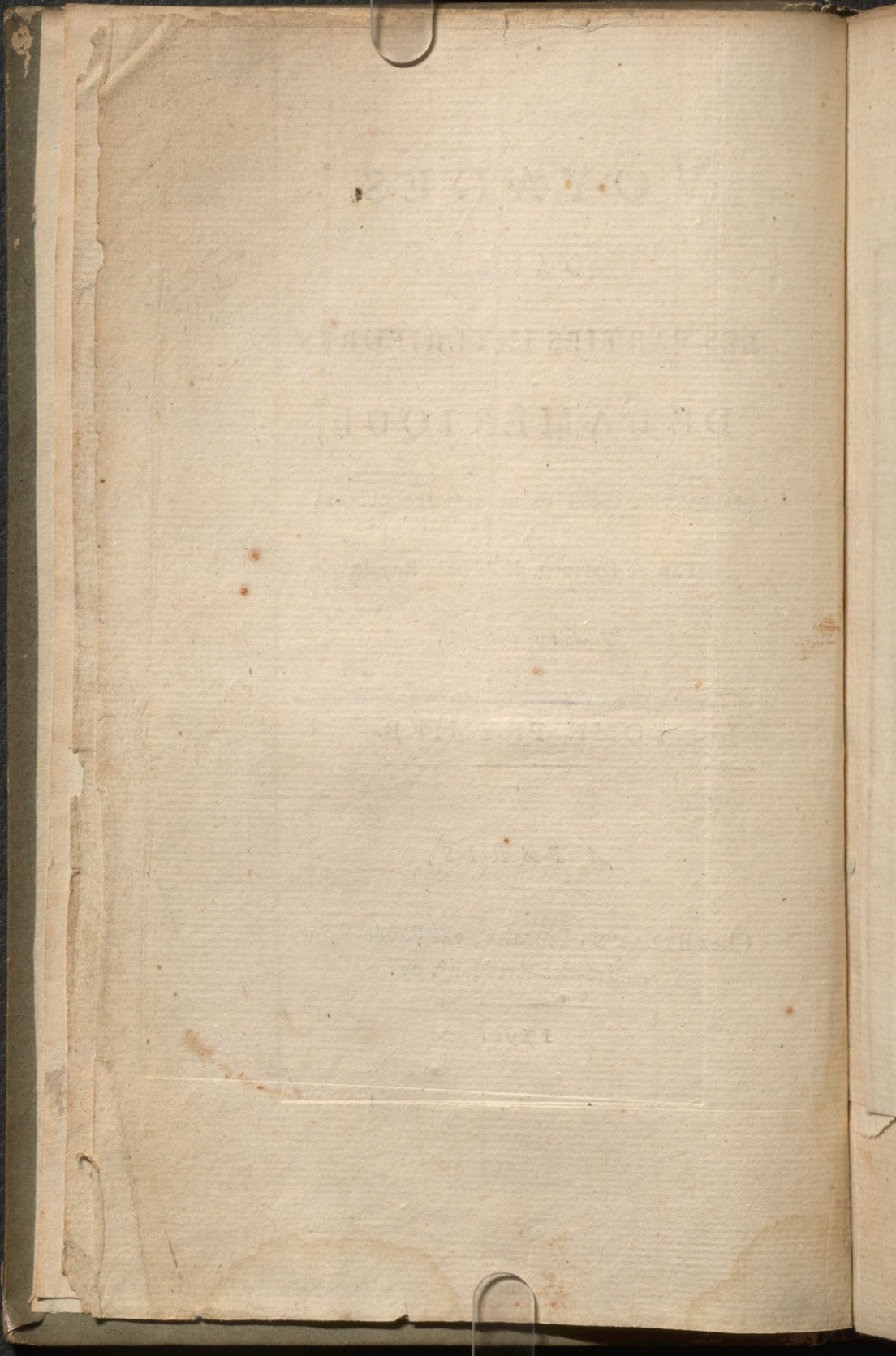
Traduit de l'Anglois.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BRIAND, Libraire, rue Pavée-Saint-
André-des-Arcs, n^o. 22.

1790.



THE HISTORY OF THE

REIGN OF

CHARLES THE FIRST

BY

JOHN BURNET

ESQ.

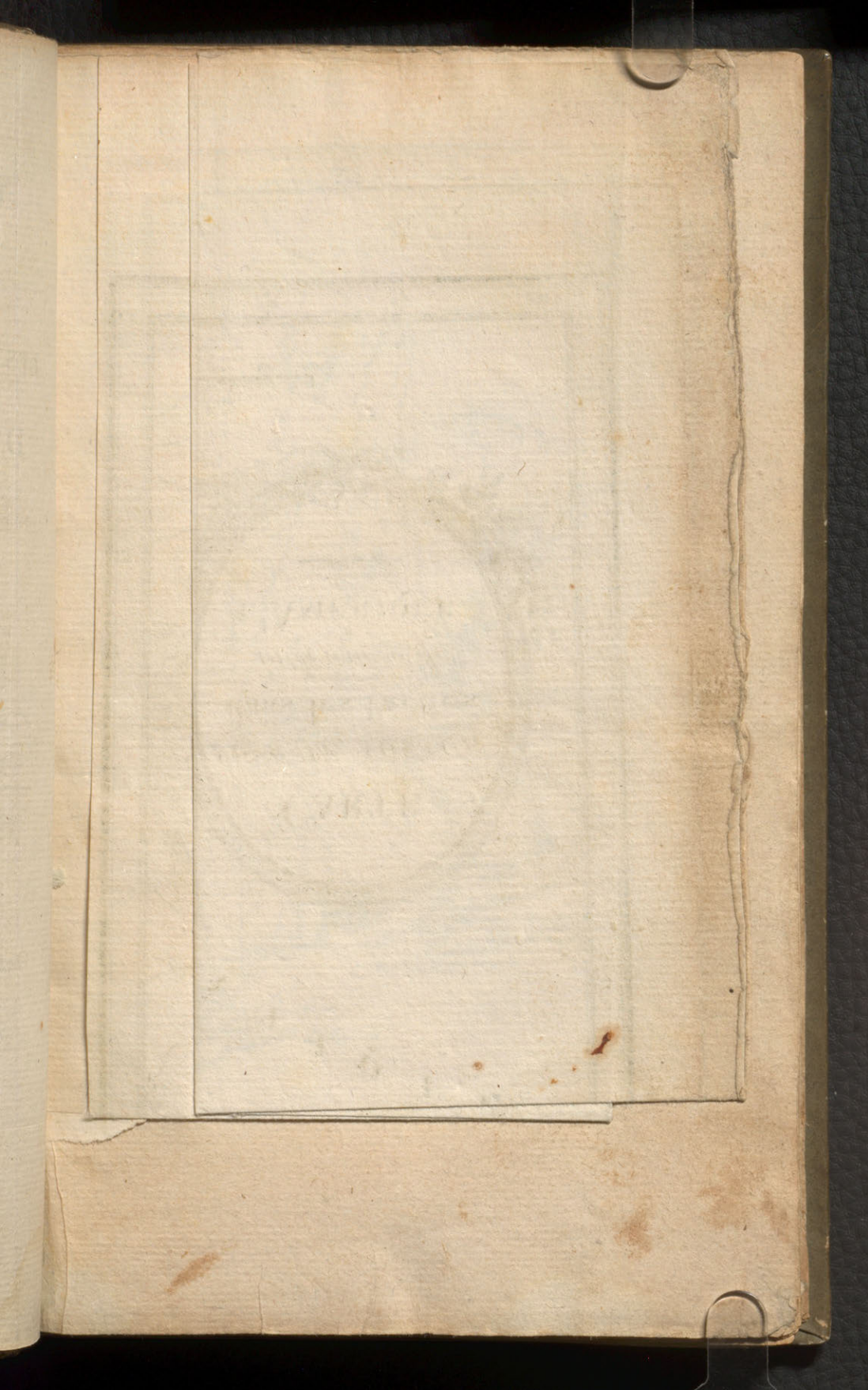
LONDON

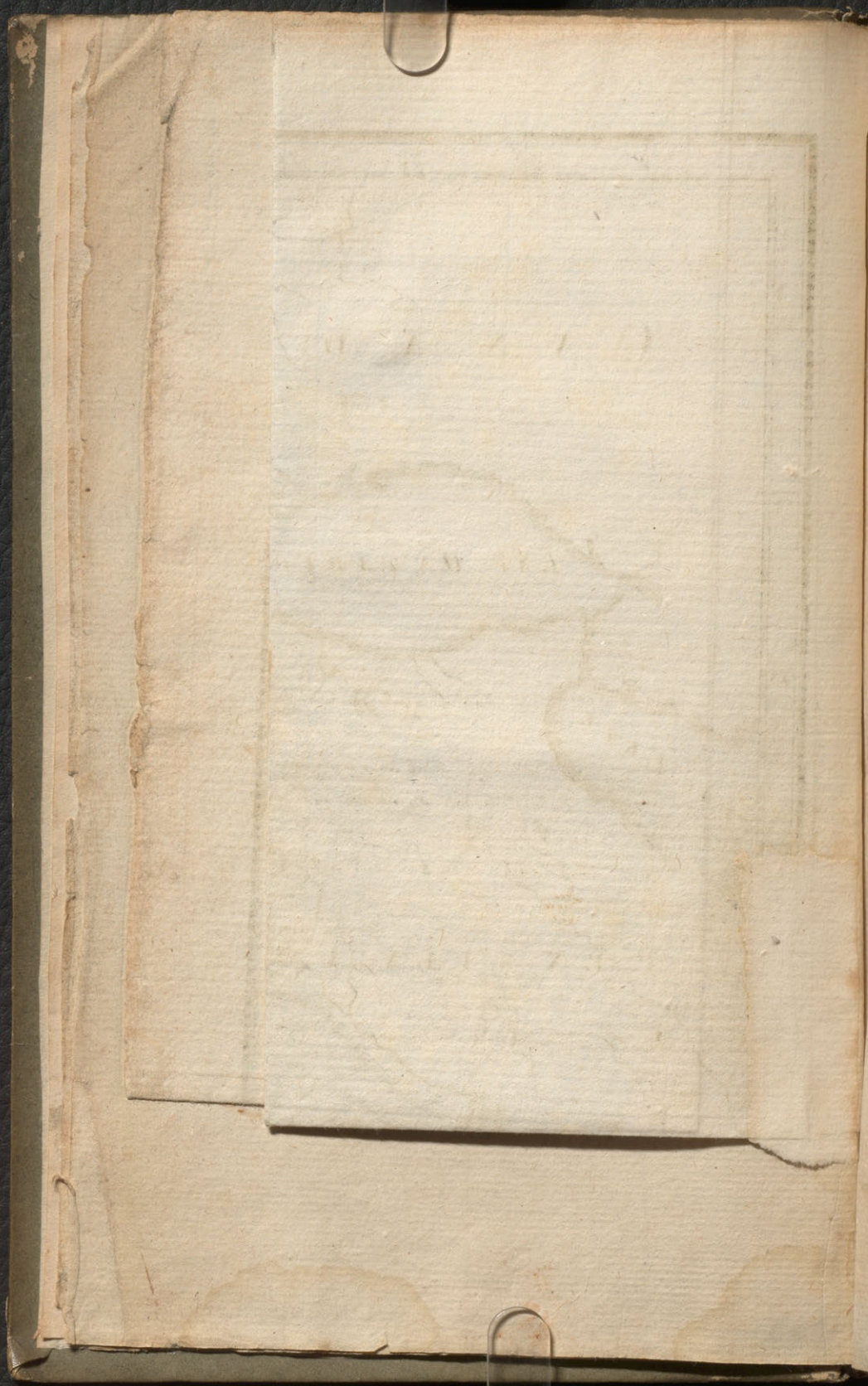
1679

Printed by J. Sturges, at the Sign of the

Three Kings, in St. Dunstons Church-yard

1679





D

==

M

J:

rant

être

gnag

j'y re

beau

me

une

tuari

résist

long

T

VOYAGES
DANS LES PARTIES INTÉRIEURES
DE L'AMÉRIQUE.

LETTRE PREMIERE.

De Cork, le 8 Août 1776.

MON CHER AMI,

J'ai reçu votre lettre, datée du 2 du courant, &, bien sûrement, rien ne pouvoit être plus flatteur pour moi que les témoignages sinceres d'estime & d'amitié que j'y retrouve à chaque ligne. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que vous consentîtes à me voir prendre le parti des armes; mais une vie oisive ne convenoit, ni à ma situation, ni à mes goûts. Un penchant irrésistible pour la vie militaire avoit, depuis long-temps, déterminé mon choix. Pouvois-je

consacrer mon existence à un plus noble emploi qu'au service de mon roi & de ma patrie!

Je n'éprouve point d'autre regret, en quittant l'Angleterre, que celui de ne plus vous voir. Je ne puis me flatter de jouir de long-temps de votre conversation aussi agréable qu'instructive; mais je suis persuadé que vous ferez tout ce qui sera en votre pouvoir pour adoucir le chagrin que me cause cette réflexion douloureuse, & que vous ferez pour m'écrire toutes les occasions qui se présenteront. De mon côté, ne craignez point que j'oublie ce que je vous dois, & l'amitié que je vous ai vouée. Je penserai toujours à vous, & vous en donnerai des preuves toutes les fois que je serai assez heureux pour en avoir la possibilité. Je me ferai un devoir d'exécuter vos intentions en vous faisant une peinture exacte des personnes avec lesquelles je me trouverai, des lieux que je verrai, des événemens qui pourront m'arriver; & si par hasard je pese quelquefois trop sur des sujets qui pourroient ne pas l'exiger, vous me le pardonnerez, en vous souvenant

des deux motifs qui me guideront. — Ainsi que vous avez eu la bonté de me dire que vous y trouveriez du plaisir, vous m'avez démontré combien cette correspondance me seroit utile, en me forçant de donner toute mon attention aux choses qui pourroient mériter de la fixer.

Cette lettre est la dernière que vous devez attendre de moi, sur ce côté de l'Océan, car sous peu de jours nous mettrons à la voile, avec quelques soldats de recrue, que nous sommes chargés de conduire au quarante-septieme régiment.

On ne croit jamais avoir sollicité assez fortement ce que l'on desire ardemment. Ne laissez échapper aucune occasion de me donner de vos nouvelles, & croyez que le temps & l'éloignement ne diminueront jamais rien du respect & de l'amitié que vous a voués pour jamais, votre, &c.

L E T T R E II.

A bord du Howe , sur le banc de Terre-Neuve , le
11 Septembre 1776.

M O N C H E R A M I ,

J'exécutois mal la promesse que je vous ai faite, si je ne faisois pas l'occasion qui se présente de vous faire tenir de mes nouvelles. Nous avons ici un bâtiment prêt à partir pour l'Europe. Le capitaine n'attend que nos dépêches pour mettre à la voile, & je n'ai que le temps de vous donner un détail très-succint de ce qui s'est passé depuis que nous avons quitté l'Irlande.

Le temps a été très-agréable pendant presque toute notre traversée ; mais quelques jours avant d'arriver sur ce banc , nous avons essuyé une tempête affreuse. Le bâtiment étoit incapable de porter la moindre voile. Abandonné à la fureur des flots , il n'étoit plus possible que qui que ce soit restât sur le pont , & l'on fut même obligé d'abandonner la barre du gouvernail.

Le troisieme jour, l'orage commença à s'appaiser, & le soir le temps étoit calme; mais la mer étoit encore si houleuse, que nous nous attendions à tous momens à être engloutis. Nous avions été tellement poussés sous le vent, que, quoique nous ne puissions pas distinguer la terre, les vergues & toutes les manœuvres étoient couvertes d'oiseaux, qui en étoient chassés par l'orage, & qui venoient se reposer sur notre bâtiment.

Un de mes recrues étant monté sur le pont, & n'y voyant personne, mais observant que la mer étoit furieuse, se laissa tomber, & cria de toutes ses forces, à ses compagnons: « Sur mon ame, mes amis, la mer est terrible, & nous allons être tous noyés, car le vaisseau coule ». — Et après un instant de réflexion: « N'importe; ce qui me console, c'est que le capitaine doit répondre de nous quand nous serons arrivés à Quebec ». La frayeur eut un effet si puissant sur lui, qu'il poussa aussi-tôt un cri & s'évanouit.

Quelques jours après, cette mer, qui nous avoit paru si formidable, & qui présentoit à nos regards des montagnes roulant

les unes sur les autres , devint aussi calme qu'un étang. Il est ordinaire dans ce cas , lorsqu'on fait partie d'une flotte , qu'un bâtiment invite le capitaine & les passagers des autres bâtimens à venir dîner à son bord. La maniere de faire l'invitation est de hisser une nappe au mât de pavillon.

Nous fîmes ce signal , & le capitaine du vaisseau qui étoit le plus voisin du nôtre , vint à bord , avec un officier. Après le dîner , il s'éleva une brise si subite , & en même temps si forte , que nos hôtes se trouvant dans l'impossibilité de retourner , restèrent deux jours avec nous , avant de pouvoir risquer de le faire ; encore ne se rendirent-ils alors à leur bâtiment , qu'en courant le plus grand danger. Je n'ai pas cru devoir me dispenser de rapporter cette petite anecdote , qui prouve combien les capitaines & les officiers de vaisseaux doivent être circonspects sur les visites qu'ils font sans nécessité , en passant d'un bâtiment sur un autre.

Le banc sur lequel nous nous trouvons maintenant , doit être rangé parmi les ouvrages les plus surprenans & les plus merveilleux de la nature. C'est une montagne

formee sous les eaux , & composée d'une matiere visqueuse qui se détache continuellement du continent. L'étendue du banc de Terre-Neuve n'a jamais été bien reconnue, mais on l'estime ordinairement à cent soixante lieues de long, & à quatre-vingt-dix de large. Vers son centre, il y a une baie à laquelle on donne le nom de fossé. La profondeur de l'eau varie beaucoup, n'ayant dans quelques endroits que cinq brasses, & dans d'autres soixante. On y voit rarement le soleil; un brouillard épais & froid couvre ordinairement tout l'atmosphère, ce qui rend ces parages extrêmement dangereux pour une flotte. Il y a des instans où l'obscurité est telle, qu'il faut tirer, à chaque instant, le canon, ou faire battre la caisse, pour empêcher que les vaisseaux ne se jettent les uns sur les autres.

Les vents, autour de ce banc, sont généralement fort impétueux; l'agitation continuelle de l'eau est occasionnée, comme je m'en suis fait informer, par les courans qui se croisent & chassent l'eau de la mer. Ces courans n'ayant pas de direction fixe, frappent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, &

repoussent avec force les vagues contre les bords du banc, qui, étant par-tout presque perpendiculaires, renvoient les lames avec une égale violence. Cependant, sur le banc même, à quelque distance de la côte, l'eau est aussi tranquille que dans une baie, excepté qu'il y a quelquefois des vents très-forts qui y soufflent & viennent de fort loin.

Lorsque nous nous trouvâmes sur le banc, ce qui est facile à appercevoir, sans être obligé de sonder, parce que l'eau, de bleu d'azur qu'elle étoit, devient d'une couleur blanchâtre, nous mîmes en panne pour pêcher de la morue. Cette pêche se fait d'une manière qui n'est pas moins amusante pour les Européens, qu'elle leur paroît singulière.

Après avoir amorcé nos hameçons avec les entrailles d'une poule, nous attrapâmes en peu de minutes une morue. Les matelots prirent quelques parties de ses entrailles, comme étant un meilleur appas, & ils amenèrent alors des morues en si grand nombre, qu'en moins d'une demi-heure que nous restâmes dans cet endroit, nous en attrapâmes

une quantité qui auroit suffi pour nourrir notre équipage pendant tout le reste du voyage.

Vous avez sans doute peine à concevoir comment on s'apperçoit que le poisson a mordu , lorsqu'il y a une si grande longueur de ligne filée : quand l'hameçon a été quelques instans plongé dans l'eau , on presse légèrement la ligne avec le pouce & l'index , & , s'il y a un poisson , les mouvemens qu'il fait pour se débarrasser occasionnent une vibration qui , quoique légère , est fort sensible. On le retire alors , & aussi-tôt que le poisson commence à être apperçu , l'eau le grossit à tel point , que l'on jugeroit presque qu'il est impossible de l'enlever jusqu'à bord. Il faut s'y prendre adroitement pour l'avoir ; car quand la morue sort de l'eau , elle se débat avec tant de violence , que souvent elle parvient à se détacher avant qu'on ait pu la faire arriver sur le bâtiment.

Les vaisseaux qui ne sont destinés qu'à la pêche de la morue , parent cette difficulté , en élevant des galeries sur les côtés , en dehors , depuis le grand mât jusqu'à la poupe , & quelquefois de toute la longueur du vaisseau.

On y place des barrils défoncés, dans lesquels se mettent les pêcheurs, pour se garantir des injures de l'air. J'imagine que leur séjour, dans cet endroit, ne doit pas être long, car la maniere de nettoyer le poisson est aussi expéditive que celle de l'attraper. Aussitôt que la morue est prise on lui coupe la langue, & on la passe à un autre qui lui coupe la tête & en ôte le foie & les entrailles; elle passe ensuite dans les mains d'un troisieme, qui en tire l'arrête jusqu'au milieu du corps. On la jette alors dans le bâtiment, où on la sale, & où on la met en piles. Celui qui la sale prend bien soin de laisser assez de sel entre chaque rangée, pour que les morues ne se touchent point, & n'en met cependant pas une trop grande quantité, car l'excès les gâteroit.

Le droit de pêcher sur le grand banc, devoit naturellement appartenir à toutes les Puissances de l'univers; mais l'Angleterre & la France, étant les seules qui aient des colonies dans l'Amérique septentrionale, n'ont point fait de scrupule de s'en arroger le droit exclusif. Les Espagnols pouvoient y prétendre plus que personne, ils étoient

les premiers qui en avoient fait la découverte ; mais en signant le dernier traité de paix , ils y abandonnerent toute prétention. Depuis cette époque , l'Angleterre & la France fréquentent seules ces parages , & envoient , toutes les deux , des frégates qui y croisent continuellement pour empêcher les tentatives que pourroient faire les autres puissances.

Le produit de cette pêche est une source inépuisable de richesses pour les deux nations qui la font ; & il n'est pas surprenant , par cette raison , qu'ils prennent tant de soin de se la conserver exclusivement. On est cependant étonné , en considérant le long circuit que les bâtimens sont obligés de faire avant d'achever leur voyage. Les bénéfices qui résultent de cette pêche ne reviennent à ceux qui doivent en profiter qu'après que leurs bâtimens ont parcouru sur les mers , presque la moitié du globe. Ils partent d'abord de leurs ports respectifs , en Europe , pour se rendre au grand banc de Terre-Neuve. Après qu'ils sont chargés , ils vont dans les îles de la Méditerranée & de l'Afrique , pour y échanger leur poisson contre les productions du pays. De-là ils font voile pour les Indes

occidentales , où ils se défont de leur seconde cargaison ; & reviennent enfin en Europe , chargés de sucre , de rum & d'autres denrées.

Ce qui paroît singulier , & ce dont les plus habiles naturalistes n'ont pu rendre raison , est que ce banc abonde en morue , & que l'on n'y trouve aucune autre espece de poisson.

Le capitaine du navire qui attend nos lettres , trouve que j'écris longuement , & me presse de conclure. C'est ce que je vais faire en vous souhaitant une bonne santé , un bonheur sans fin , & en vous assurant que je vous donnerai de mes nouvelles aussitôt que je serai arrivé à Quebec. Je suis , &c.

LETTRE III.

Quebec , le 8 Octobre 1776.

MONSIEUR,

Après une traversée ennuyeuse , & qui a duré onze semaines , après avoir couru plusieurs dangers , nous sommes enfin arrivés saufs à Quebec. Cependant , avant de vous

donner la description de cette ville, je crois à propos de vous faire part des dernières circonstances de notre voyage.

Je vous ai marqué dans ma dernière, qu'il y avoit des frégates qui croisoient continuellement autour du banc de Terre-Neuve, L'une d'elle nous prévint qu'on avoit vu plusieurs corsaires sur le fleuve Saint-Laurent. Si nous eussions moins prêté l'oreille à cette nouvelle, & que nous eussions un peu plus redouté les bas-fonds & les sables dont ce fleuve abonde, & qui en rendent la navigation aussi difficile que dangereuse, nous nous en fussions trouvés mieux. Peu de jours après que nous eumes doublé le cap Rosier, un vent favorable s'étant élevé, le capitaine mit autant de voiles qu'il put, afin de gagner, le lendemain matin, l'île du Bec, où il comptoit trouver un pilote. Il n'étoit pas sans inquiétude, n'ayant jamais remonté ce fleuve.

A notre grande surprise, vers les une heure du matin, nous courûmes avec une vitesse étonnante, sur un banc connu sous le nom de Mille-Vaches.

Un vaisseau appartenant à la flotte qui

avoit gagné de l'avance pendant le jour ; & avoit apperçu ce banc , la marée étant alors basse , étoit resté à la cape dans cet endroit , pour nous prévenir du danger. Lorsqu'il nous vit arriver , il fit le signal , en tirant un coup de canon ; mais le capitaine trompé , & croyant que c'étoit un corsaire , lui lâcha sa bordée.

Nous le dépassâmes avec une vitesse incroyable , & nous nous attendions à chaque moment à être mis en pieces , lorsque la marée venant à se retirer , notre vaisseau resta sur le sable , & , à notre grand étonnement , nous nous trouvâmes , à la pointe du jour , si près du bord , que , pour nous servir de cette phrase usitée parmi les gens de mer , nous aurions pu jeter un biscuit sur le rivage.

Lorsque le brouillard se fut dissipé , nous distinguâmes de loin un vaisseau que nous reconnûmes ensuite pour celui qui avoit fait feu pendant la nuit. Il étoit à environ trois lieues de distance. Nous lâchâmes aussi-tôt un coup de canon , en signe de détresse : comme il n'y répondit pas , nous crûmes , ce qui n'arrive que trop fréquemment , en

pareil cas, qu'il nous avoit abandonné, parce que nous étions dans l'embarras, & que nous avions besoin de son secours.

Nous rencontrâmes cependant de l'assistance dans le lieu où nous nous y attendions le moins. Un canot conduit par trois hommes partit du rivage, & s'avança vers nous; un d'eux étant venu à bord, nous dit: que nous étions fort heureux d'avoir touché à l'instant de la marée haute, car autrement, il n'y auroit pas eu de possibilité de dégager le vaisseau. Il nous indiqua les moyens que nous devions employer, lorsque la marée monteroit, pour filer l'encre d'affourche à la longueur du cable, & nous dit qu'il ne doutoit pas qu'à la marée haute, le vaisseau ne se remît à flot, & que nous ne parvenions à nous dégager.

Après nous avoir donné toutes les instructions qui pouvoient nous être nécessaires, il prit congé de nous, nous invitant, au cas où nous serions assez malheureux pour ne pouvoir sauver le bâtiment, de vouloir bien aborder à sa maison. Il nous assura qu'il nous fourniroit tous les secours nécessaires pour retirer la cargaison, & qu'il

viendroit nous prendre sur la riviere, avec une corvette qui lui appartenoit.

Suivant nos instructions, on fit sortir quelques matelots avec l'ancre, lors du retour de la marée; & quand elle fut à sa plus grande hauteur, nous nous retrouvâmes à flot. Vous devez juger de la satisfaction que nous éprouvâmes, lorsque nous nous vîmes hors de tout danger. Nous en fîmes quittes pour perdre deux ancrs. Cependant, l'attention & l'inquiétude du capitaine, pour les intérêts des propriétaires du navire, étoient tels, que je suis persuadé qu'il n'auroit pas eu, pour la perte de toute la cargaison, & même de l'équipage, la moitié du chagrin que lui causa celle de ses deux ancrs. Pour les capitaines de bâtimens de transport que l'on loue, l'équipage & le chargement ne sont que des objets secondaires.

On peut trouver dans ceci une raison des accidens sans nombre auxquels sont exposés les bâtimens de transport. Je suis convaincu que le service est retardé, & que plusieurs opérations importantes, qui dépendent de la prompte arrivée des troupes & des provisions, manquent souvent, soit
par

par des raisons connues seulement de ces capitaines, soit par leur négligence. Figurez-vous la situation d'une armée, composée d'autant de milliers d'hommes que celle que nous avons sur le continent, & qui ne subsiste que des denrées tirées de la métropole, lorsque l'importation de ces denrées éprouve le plus léger délai.

On doit, par cette raison, regretter que tous les transports ne soient pas commandés par des officiers de la marine royale, ou qu'au moins les maîtres d'équipage ne soient pas soumis à un contrôle plus exact quand ils sont employés à ces transports. Ce seroit un moyen de prévenir beaucoup d'accidens, beaucoup de hasards qui préjudicient infiniment au bien du service.

Vous trouverez, sans doute, surprenant que ceux qui ont en main le pouvoir, n'aient point fait attention à ces abus, ou n'aient pas cherché les moyens d'y remédier. J'aurois cru que l'histoire du bâtiment chargé de poudre, qui est entré dans Boston, auroit mérité que l'on jettât un œil plus attentif sur ces manœuvres criminelles.

Les capitaines de vaisseaux de transport

sont, en général, des hommes qui ont infiniment plus à cœur leur intérêt personnel que le bien de leur pays. On fait que, parmi eux, il s'en trouve plusieurs qui sont ennemis du gouvernement. C'est le cas du capitaine du vaisseau dont je viens de parler. Mais, sur qui le blâme en doit-il être rejeté ? C'est ce que je n'entreprendrai pas de déterminer. Comme vous n'avez vraisemblablement pas entendu parler de cette affaire, ou que, si elle est parvenue jusqu'à vous, vous n'avez jamais pu avoir de certitude sur la manière dont elle s'est passée, je vous la raconterai telle qu'elle m'a été rapportée par le capitaine d'un vaisseau de la même flotte : vous pouvez compter sur l'authenticité de ce récit, & vous formerez votre jugement lorsque vous connoîtrez les circonstances singulieres qui ont accompagné la perte de ce vaisseau.

Il paroît que ce bâtiment étoit très-considérable, & contenoit quinze cents barrils de poudre, outre une grande quantité d'autres munitions. Plusieurs personnes, amies du gouvernement, & qui connoissoient la façon de penser du capitaine, avoient informé

ceux qui avoient la direction des transports, à Cork, que cet homme abandonneroit le convoi à la première occasion, pour se joindre aux Américains ; mais on dédaigna de faire attention à cet avis. Ces mêmes personnes firent alors part de leurs craintes au capitaine de la frégate qui devoit escorter le convoi, & qui promit de surveiller attentivement ce bâtiment, pendant tout le voyage. Tous ceux qui étoient sur la flotte se persuaderent cependant que l'avis étoit faux, le capitaine ayant eu grand soin de ne pas s'éloigner un moment de la frégate.

Quand la flotte arriva devant le port de Boston, une frégate qui croisoit à ce dessein l'informa que les troupes royales avoient évacué cette place, & s'étoient retirées à Halifax. Pendant que le convoi se rendoit à ce dernier port, au milieu d'un de ces brouillards épais, dont je vous ai déjà parlé, le capitaine du bâtiment chargé de poudre quitta la flotte, & reprit la route de Boston. Il trouva, à l'embouchure du havre, un vaisseau de guerre anglois, de cinquante canons, qui y étoit stationné, pour empêcher d'entrer dans ce port les navires que n'auroient

point apperçus les frégates qui croisoient.

Le capitaine du bâtiment de transport répondit aux questions de celui du vaisseau de ligne, qu'il avoit été destiné pour Boston, qu'il n'avoit point entendu parler de la retraite des troupes, & il donna plusieurs autres raisons. Comme elles donnerent cependant lieu à quelques soupçons, & qu'il trouva le bâtiment chargé d'un trésor aussi immense, le capitaine du vaisseau jugea à propos d'envoyer à bord de l'autre un lieutenant; &, pour plus grande précaution, la nuit approchant, il le fit amarrer à son grand mâ, & se proposoit de le faire partir le lendemain pour Hallifax, sous la meilleure escorte qu'il pourroit lui fournir.

Pendant la nuit, le traître s'empara du lieutenant qui étoit sur son bord, coupa le cable qui le tenoit attaché au vaisseau de guerre, &, à la faveur de l'obscurité, fit toute la diligence possible pour entrer dans Boston.

La marée ne favorisoit pas son dessein, mais le vaisseau de guerre ne put pas le poursuivre, l'eau n'ayant pas assez de profondeur. Il mit sa chaloupe en mer, &

envoya un autre lieutenant à son bord. Lorsque cet officier tenta de monter, le capitaine lui porta un coup de hache sur l'épaule; il retomba dans la chaloupe, & les autres voyant qu'on étoit disposé à faire résistance, & qu'ils n'avoient pas la force en main, abandonnerent l'entreprise.

La marée commença alors à monter, & il força de voiles pour arriver sous le canon des Américains, avant qu'on ait pu envoyer après lui un bâtiment en état de le reprendre.

Ce fut une grande perte pour nous; mais, l'avantage qu'en retirèrent les Américains fut dix fois plus considérable. Ils étoient alors sur le point de manquer absolument de poudre; & c'est peut-être à cette trahison qu'est due la continuation de cette guerre malheureuse.

Deux jours après le dernier accident qui nous est arrivé, nous sommes parvenus à la vue de l'île de Coudre, où nous trouvâmes un pilote; & trois jours après, nous mouillâmes dans le port de cette ville.

Je ne veux pas manquer l'occasion de vous faire part de cette lettre, par un bâtiment qui part pour l'Europe, & il ne

me reste que le temps de vous assurer d'une amitié sans bornes. Je suis, &c.

LETTRE IV.

Quebec, le 15 Octobre 1776.

MON CHER AMI,

Avant de vous donner des détails sur cette ville & sur ses environs, je vous ferai la description du fleuve Saint-Laurent, qui, pour tous les Européens qui le remontent pour la première fois, est un sujet d'étonnement & d'admiration. Quand on veut se former l'idée d'une rivière, on porte sa vue sur quelque objet de comparaison. Ceux qui ont fait le tour de l'Europe se rappellent le Danube ou le Rhin; ceux qui ne sont point sortis d'Angleterre, se représentent la Tamise. Que direz-vous, mon ami, quand je vous assurerai que ces rivières, qui roulent si majestueusement leurs ondes jusques dans les gouffres de l'Océan, ne sont que de simples ruisseaux auprès du fleuve Saint-Laurent.

Ce fleuve prend sa source dans le lac Ontario, s'étend au Nord-Est, baigne Montréal, où il reçoit l'Outtonais, & forme plusieurs îles des plus fertiles, & un lac, que l'on appelle le lac Saint-Pierre. Il poursuit sa course, & la marée y est sensible à quatre cents milles de distance de la mer, où il est navigable pour des vaisseaux d'un poids considérable. Après avoir reçu une infinité de ruisseaux, ce fleuve immense se décharge dans l'Océan, au cap Rosier. Il a quatre-vingt-dix milles de largeur à son embouchure; il y fait ordinairement très-froid, & la mer ne cesse d'y être fort agitée. On rencontre, en le remontant, un grand nombre de baies, de havres, & beaucoup d'îles, dont la plupart extrêmement fertiles, forment le coup-d'œil le plus agréable.

Le fleuve Saint-Laurent a toujours été regardé comme un excellent rempart pour cette province; car, dans le voisinage de Québec, il est rempli de roches cachées sous l'eau, & dans plusieurs endroits des courans très-violens, qui obligent les vaisseaux à faire une infinité de détours. Lorsque Québec fut assiégé en 1690, par le chevalier

Williams Phipps, qui fut obligé de se retirer avec perte d'un grand nombre de vaisseaux, ce fleuve n'étoit que fort peu connu aux Anglois. Il ne le fut bien qu'en 1759, lorsque le chev. Charles Saunders, avec une flotte de cinquante vaisseaux de guerre anglois, & près de trois cents bâtimens de transport, arriva devant Quebec; il ne perdit pas une seule chaloupe, ce qui prouve que le danger de cette navigation n'étoit pas directement aussi grand qu'on l'avoit d'abord représenté. Depuis cette époque, on l'a mieux reconnu encore; &, quoique nous n'ayions pas aujourd'hui, dans cet endroit, tant de vaisseaux de guerre, on y voit cependant presque autant de vaisseaux de transport. On convient, malgré cela, qu'il y a des dangers à courir en remontant ce fleuve. Ils proviennent de la force des courans, & du grand nombre de bancs de sable qui se forment souvent dans des endroits où l'on n'en avoit jamais vu avant. Plusieurs vaisseaux l'ont malheureusement éprouvé pendant le cours de cette guerre.

On voit dans ce fleuve un nombre infini de marisouins qui sont presque blancs; &

qu'on prendroit pour des cochons qui nagent , lorsqu'ils s'élevent à la surface de l'eau. Pendant la nuit , ils jettent une sorte de lumiere. Il s'en trouve en si grand nombre, ils nagent avec tant de vitesse , & font , dans l'eau , tant de tours & de détours , qu'on s'imagine voir des feux d'artifices qui rasent la surface du fleuve. Les formes en sont si variées qu'aucune description ne pourroit donner une idée juste de cet agréable coup-d'œil.

Lorsque nous entrâmes dans le fleuve , nous vîmes , à la hauteur de l'île d'Anticosti , un grand nombre de veaux marins , & nous en attrapâmes un. On classe assez ordinairement cet animal parmi les poissons , quoiqu'il naisse sur terre , & qu'il y reste beaucoup plus long-temps que dans l'eau. Sa tête ressemble à celle d'un gros chien ; il a quatre pattes fort courtes , principalement celles de derriere , qui lui servent plutôt à ramper qu'à marcher , & qui sont en forme de nageoires ; ses pattes de devant sont armées de griffes ; sa peau est très-dure & couverte d'un poil fort court. En naissant , & dans sa jeunesse , cet animal est blanc ;

quand il vieillit, il devient grisâtre ou noir, & il y en a quelques-uns qui sont à-la-fois de ces trois différentes couleurs.

On divise ces animaux en deux especes. Ceux de la plus grande ont un groin beaucoup plus pointu que les autres, & pesent jusqu'à deux milliers. On m'a dit que les Indiens avoient trouvé l'art de les apprivoiser, & qu'ils parvenoient à les faire suivre comme des chiens.

Je suis porté à croire qu'ils s'accouplent & mettent bas leurs petits sur les rochers. La preuve en est dans ce qu'ils ne savent point nager en naissant.

J'en vis un jour plusieurs gros qui portoient sur leurs dos leurs petits ; ils les laissoient tomber dans l'eau, les retiroient ensuite, & répétoient plusieurs fois ce jeu, sans doute pour leur enseigner à nager. Cela ne doit pas paroître surprenant, quand on considère que ces animaux sont amphibies. Il en est de même dans un autre élément. Les oiseaux instruisent leurs petits à voltiger de branches en branches, avant de leur permettre de prendre leur essor. On voit l'aigle porter ses aiglons, & les ac-

coutumer petit à petit à résister à la fureur des vents.

On attrappe ces animaux sur la côte de Labrador. Les Canadiens se rendent dans ces régions glacées & presqu'inhabitables, au milieu du mois d'octobre, & y restent jusqu'en juin. Le moyen qu'ils emploient est de placer des filets entre le continent & quelques petites îles qui l'avoisinent; & les veaux marins venant en bande pour passer ces détroits, se prennent dans les filets. On les porte ensuite à terre, où ils restent gelés jusqu'au mois de mai. C'est alors que l'on en extrait l'huile; & sept ou huit de ces animaux en rendent jusqu'à un muid. L'usage que l'on fait de leur peau est si généralement connu, qu'il n'est pas nécessaire d'en faire mention ici. On prétend que leur chair est très-bonne à manger; mais si vous en eussiez goûté comme je l'ai fait, vous viendriez avec moi que le meilleur parti que l'on en peut tirer, c'est de la convertir en huile.

La marée remonte à une lieue au-delà de l'endroit appelé Trois-Rivieres, & qui est à trente lieues plus loin sur le fleuve. La

différence de la hauteur de l'eau , au temps de la marée haute , est de quarante-cinq à quarante-huit pieds ; mais dans le temps de la nouvelle & de la pleine lune , cette différence va de cinquante-quatre à cinquante-sept pieds , ce qui est très-considérable.

Ici , la riviere a trois-quarts de mille de largeur ; & comme l'eau de la mer , quoique ne venant pas directement à la ville , donne à celle de la riviere un goût âpre , les habitans n'en font usage que pour leur cuisine , & boivent de l'eau de source.

En remontant le fleuve Saint-Laurent , les premières plantations que l'on rencontre sur sa rive méridionale , sont à environ cinquante lieues ; & , sur sa rive septentrionale , à vingt lieues , au-dessous de Quebec. Elles sont en petit nombre , éloignées les unes des autres , & leur produit est peu de chose. Les campagnes ne commencent à être riches qu'au près de la capitale ; & , suivant ce que l'on m'a dit , elles le sont davantage à mesure que l'on arrive plus près de Montréal.

A la moitié de notre route sur le fleuve , nous rencontrâmes les îles aux oiseaux , & nous les doublâmes à la distance d'une portée

de canon. Ce sont deux rochers de forme conique , qui s'élevent à environ soixante pieds au-dessus de la surface de l'eau , & la plus grande paroît avoir deux ou trois cents pieds de circonférence ; elles sont très-près l'une de l'autre , & il n'y a pas assez d'eau entr'elles , pour supporter une petite chaloupe. Il seroit difficile de déterminer la couleur de ces rochers , leurs surfaces & leurs bords étant entièrement couverts de la fiente des oiseaux qui s'y retirent ; on peut cependant y distinguer , dans quelques endroits , des veines rougeâtres.

Un de nos gens nous dit qu'il étoit monté sur ces îles , & qu'il avoit rempli une chaloupe d'œufs de différentes sortes , mais que l'odeur que cette fiente exhaloit étoit presque insupportable. Outre les mouettes & tous les oiseaux que l'on voit dans les terres voisines , il s'y en trouve une espece particuliere & qui ne peut voler. Je suis étonné comment , parmi une si grande quantité de nids , chaque oiseau peut reconnoître le sien. A ma demande , le capitaine tira un coup de canon qui répandit l'alarme au milieu de cette république emplumée. Il s'éleva aussitôt au-dessus de

ces îles un nuage épais de toutes sortes d'oiseaux , & qui avoit au moins deux ou trois lieues de circonférence.

J'ai oublié de vous parler, dans le temps, d'un événement remarquable qui a eu lieu pendant notre traversée, & avant d'arriver à Terre-Neuve. C'étoit au milieu du mois d'août, &, depuis plusieurs jours, il faisoit une chaleur excessive. Un matin, aussi-tôt que nous fûmes sortis du lit, nous ressentîmes un froid si piquant, que le capitaine & moi, nous fûmes obligés de mettre nos redingottes. Nous ne pouvions concevoir la cause de ce changement subit; le temps continuoit à être beau, & le vent ne venoit point du Nord. Le troisieme jour au matin, il faisoit à peine jour, un matelot cria au timonnier, de toutes ses forces: *Luff! luff!* (mettez la barre sous le vent). Le matelot qui étoit à la barre du gouvernail eut à peine fait ce mouvement qu'un morceau de glace d'une grosseur énorme passa le long du vaisseau; & il n'y a pas de doute qu'il ne l'eût mis en pieces, s'il l'avoit touché. Après le soleil lever, nous revîmes de loin cette île flottante, qui nous parut être environ

six fois aussi large que notre vaisseau, & excéder en hauteur deux fois celle de nos mâts. Vous savez que, quand la glace flotte, il n'en paroît jamais qu'un tiers au-dessus de la surface de l'eau ; & je ne m'étonne plus, après ce que j'ai vu, que les gens crédules ajoutent foi aux relations que des voyageurs leur présentent sur ces productions glacées de la nature.

Ayant déjà excédé de beaucoup les bornes que je voulois donner à cette lettre, & desirant éviter, autant qu'il me sera possible, d'être trop diffus sur des sujets qui ne le méritent pas, je conclus en faisant des vœux pour vous, & en vous assurant de ma constante amitié, & de ma parfaite estime.

Votre, &c.

L E T T R E V.

De Quebec, le 24 Octobre 1776.

M O N S I E U R E T C H E R A M I ,

En conséquence de la promesse que je vous ai faite dans ma dernière lettre, je continuerai ma description du fleuve Saint-Laurent, & je vous ferai part des circonstances de notre voyage, jusqu'à notre arrivée à Quebec.

Une des plus belles baies que l'on rencontre en remontant le fleuve, est celle de Saint-Paul. Comme nous fûmes obligés de jeter l'ancre devant cette baie, pour y attendre le retour de la marée, j'obtins du capitaine que nous allassions à terre.

Lorsque nous abordâmes, le curé de la paroisse vint à notre rencontre; il nous engagea à aller chez lui, & nous traita avec une politesse infinie. C'étoit un homme avancé en âge, François d'origine, & qui avoit un grand fonds d'érudition. Il avoit été recommandé par la Cour de France à l'évêque de Quebec, lorsque le Canada appartenoit

à

à cette Puissance; &, comme cela n'arrive que trop souvent aux gens de bien, pour des services essentiels qu'il avoit rendus à son pays, on croyoit l'avoir trop récompensé en lui donnant la cure de cette petite paroisse, à laquelle, il est vrai, il y avoit plusieurs privileges annexés.

Témoins de la grande vénération & du respect que lui marquoient ses paroissiens, nous conclûmes qu'il devoit en être chéri comme un pere. Sa conversation ne rouloit que sur les moyens de les rendre heureux, en leur enseignant les devoirs que prescrivent la religion & la saine morale, en encourageant l'industrie parmi eux, & en cherchant à détruire ces restes de barbarie, dont il nous fit remarquer que les Canadiens de la dernière classe conservoient encore trop de traces.

Il m'est impossible de dire ce que nous devons le plus admirer en lui, ou de la satisfaction qu'il nous témoignoit de nous recevoir, ou de la propreté du repas, ou de l'agrément de sa conversation. Nous eûmes encore plus de plaisir à nous rappeler ce moment agréable lorsque nous comparâmes

ce digne pasteur avec les autres prêtres françois que nous rencontrâmes ensuite, dont la sévérité & l'extérieur austere composent toutes les vertus.

La baie de Saint-Paul est à environ dix-huit lieues au-dessous de Quebec. Elle ne contient que cette seule paroisse, qui est à quelque distance du rivage, sur une plaine basse formée par la riviere. Elle est entourée de montagnes très-hautes de tous côtés, excepté de celui qui fait face au fleuve. Les fermes sont à quelque distance les unes des autres, & on regarde l'église comme une des plus anciennes du Canada. Cela paroît assez vraisemblable, si l'on considère sa mauvaise architecture & le défaut d'ornemens. Les murailles sont formées de pieces de bois élevées à deux pieds de distance les unes des autres, pour supporter le faite, & l'espace qui se trouve entre deux est rempli avec une sorte de mortier. Cette église n'a point de clocher; le toit est plat, & il y a au-dessus une cloche suspendue & exposée au grand air. La plus grande partie du pays qui entoure la paroisse appartient au curé qui loue les terres à des fermiers.

Les habitans vivent principalement du produit des terres, & de ce qu'ils tirent du commerce du goudron. La maniere de se le procurer est de faire une incision au pin de l'espece rouge, au printems, & lorsque la seve commence à monter, & de recueillir la liqueur qui en découle. Avant que la seve soit arrêtée, cet arbre produit plusieurs gallons (1) de résine dont on fait aisément du goudron.

On peut conjecturer que le terrain situé près de la baie, étant fort bas, a fait anciennement partie du lit du fleuve, & qu'il fut ensuite mis à sec, soit par la diminution de l'eau, soit par une addition de terre qui y fut portée par les ruisseaux, ou jettée par des orages; ce qui peut appuyer cette assertion, c'est qu'une grande partie des plantes qui y croissent sont toutes marines. Pour mieux savoir si mes conjectures étoient fondées, je demandai à plusieurs des habitans, si, lorsqu'ils creusoient la terre, dans cet endroit, ils y rencontroient des coquillages; mais on

(1) Le gallon est une mesure contenant environ quatre pintes & demie, mesure de Paris.

m'assura que l'on n'y trouvoit que des couches de différentes sortes de terre & de sable.

Une chose singuliere , & dont j'ai eu la preuve , c'est que dans l'intérieur de la baie le vent est toujours différent de celui qui regne sur le fleuve. Avant d'entrer dans cette baie , nous avions le vent absolument contraire , & aussi-tôt que nous y fûmes , il étoit tel que nous ne pouvions pas en désirer de plus favorable ; la raison en est cependant fort naturelle : la baie étant entourée , excepté d'un seul côté , de montagnes très-élevées & couvertes de bois épais , quand le vent vient du fleuve , il frappe contre quelques-unes de ces montagnes qui le repoussent , & il prend par conséquent une direction entierement opposée.

Les habitans de cette baie , ainsi que ceux qui sont établis au-dessous , sur les bords du fleuve , paroissent très-pauvres. Ils ont en abondance toutes les nécessités de la vie , mais ils se privent de l'aisance que pourroit leur procurer leur travail , & ne vivant que de pain & de lait ; ils portent leurs autres denrées , telles que beurre , fromage , viande ,

volailles , œufs , &c. , au marché , où , après les avoir vendues , ils achètent des habits , de l'eau-de-vie , & des parures de femme. Ils paroissent cependant toujours joyeux & contens de leur fort , malgré ce genre de vie si misérable.

Notre objet , en nous rendant à terre , n'avoit pas été seulement de satisfaire notre curiosité , nous voulions nous procurer quelques légumes ; & comme le capitaine du vaisseau ne pouvoit pas parler un seul mot de françois , quelque foible que je sois dans cette langue , je fus obligé d'être son interprète dans cette occasion. Je me fis , malgré cela , entendre assez passablement des habitans , je m'adressai à l'un d'eux & lui demandai des *pommes de terre* , nom que l'on donne par-tout en France , à cette racine ; il ne put pas comprendre ce que je voulois dire. On prétend que les Canadiens parlent un françois aussi pur que les Parisiens eux-mêmes : il s'etuoit de me dire qu'il ne savoit pas ce que je voulois lui demander , & moi de l'assurer que j'étois bien certain qu'il en avoit. En me promenant dans sa plantation , je foulai , par hasard , aux pieds , une parcelle de

pommes de terre ; & la lui montrant , je lui dis : *Voilà ce que je demande* ; il s'écria aussi-tôt avec un air satisfait : *Oh ! monsieur, ce sont des patates* (1), & il ajouta qu'il en avoit en grande abondance , & qu'il pouvoit nous satisfaire. Comme je lui payai fort généreusement tout ce que je pris chez lui , il me dit , lorsque je le quittai : « Monsieur , je me souviendrai toujours de vos bontés , & des *pommes de terre* » .

On s'imagineroit que le Canada doit retirer de grands avantages de la fertilité de son sol , & de la salubrité de son climat ; mais , dans ce lieu , comme dans beaucoup d'autres , ces avantages sont contre-balancés par de grands inconvéniens. Le Canada n'a qu'une seule riviere pour effectuer ses transports , & elle est si souvent obstruée par les glaces , qu'elle n'est gueres navigable que pendant six mois de l'année ; encore pendant ce temps des brouillards épais en rendent-ils la navigation lente & difficile. Le produit du Canada est infiniment supérieur à celui des provinces

(1) Patates , c'est le nom que l'on donne dans plusieurs endroits aux pommes de terre.

voisines; mais celles-ci n'ayant pas les mêmes difficultés à éprouver, & les transports pouvant s'y faire presque sans interruption, elles jouiront toujours d'un avantage décidé.

Les fermes sont presqu'entièrement construites en bois; elles sont composées de trois ou quatre chambres, dans l'une desquelles on met un poële de fer, où on fait un feu si violent qu'il suffit pour échauffer toutes les autres. Les couvertures sont faites de planches, & les entre-deux des piéces de bois, ainsi que les crevasses, sont remplis de terre-glaïse. Quant aux bâtimens extérieurs, ils sont couverts de paille.

Au-dessous de la baie de Gaspey, il y a une île, appelée *Isle-percée*. Lorsqu'on en approche, elle a l'apparence d'un pan de vieille muraille: c'est un rocher escarpé d'environ trente brasses de longueur, dix de hauteur & quatre de largeur; notre pilote nous dit que l'on assuroit qu'il avoit été anciennement joint au mont Joli, qui s'éleve sur la rive opposée du continent. Ce rocher a dans son centre une ouverture en forme d'arche, à travers de laquelle une petite chaloupe peut passer à toutes voiles. C'est

de-là , comme vous l'imaginerez aisément , que ce rocher a pris le nom d'*Isle-percée*.

Le dernier objet qui peut fixer l'attention avant d'entrer dans le port de Quebec , est l'île d'Orléans. Elle est belle , grande , & située au milieu du fleuve Saint-Laurent ; elle a sept lieues & demie de longueur sur deux de travers dans sa plus grande largeur ; elle est aussi fort élevée , ses bords sont escarpés & couverts de bois. Dans quelques endroits , cependant , le terrain dérive en pente douce vers le fleuve ; il est découvert , & on y voit des fermes qui sont absolument sur le rivage.

Cette île est bien cultivée , & l'œil se promène avec plaisir sur de grandes maisons bâties en pierres , sur des champs de bleds , des prairies , d'excellens pâturages , des bois : On y voit plusieurs églises bien construites ; & il y en a qui sont si près du fleuve , qu'en passant auprès de cette île (c'étoit un dimanche matin) nous entendions la voix de ceux qui chantoient la Messe.

Jusqu'à la hauteur de cette île , le fleuve Saint-Laurent a presque toujours quatre ou cinq lieues de largeur ; mais au-dessus , il se

rétrécit si subitement , que , près de Quebec , il n'a pas plus d'un mille. C'est à cela que cette ville doit son nom , le mot indien *Quebeis* ou *Quebec* , signifiant une chose étroite ou qui se rétrécit.

Dès que nous eûmes doublé cette île , & tourné le cap Levy , nous entrâmes dans le havre qui ressemble à une grande baie , car le cap Levy s'étend vers l'île d'Orléans , assez pour cacher le canal méridional , & l'île s'avance de maniere qu'elle ôte la vue du canal septentrional.

En entrant dans ce havre , on est frappé de la beauté , de la grandeur & de la variété des objets qui se présentent à la vue. En face est la ville : sur la droite , on voit la magnifique cataracte de Montmorency , & une perspective de la riviere Saint-Charles ; sur la gauche , on a une vue fort étendue du fleuve Saint-Laurent ; & au-dessus de la cascade de Montmorency , on découvre des payfages superbes , à plusieurs lieues à la ronde , entremêlés de villages , tels que Beauport , Charlebourg , &c. Je vous donnerai une description particuliere de ces différens endroits , dans ma prochaine. Je suis , &c.

L E T T R E VI.

Quebec, le 27 Octobre 1776.

M O N C H E R A M I ,

Dans la description que je vous ferai de cette province , vous ne devez pas vous attendre à un détail ennuyeux de distances , ou à un compte minutieux des moindres monticules ou ruisseaux qui couvrent ce pays. Je me contenterai de quelques observations générales sur les choses qui me paroîtront le plus dignes de remarque , & à mesure qu'elles se présenteront.

Cette ville, la capitale du Canada, peut, par la singularité de sa position, se vanter d'avoir ce que ne possède aucune autre ville du monde connu, un port d'eau douce, éloigné de cent à cent vingt lieues de la mer, & capable de contenir plus de cent vaisseaux de ligne. Il est bâti en forme d'amphithéâtre, sur le penchant d'une péninsule formée par le fleuve Saint-Laurent & la rivière Saint-Charles, & commande une immense étendue

de pays riche , bien cultivé & d'un aspect magnifique.

Cette ville a eu tant à souffrir , pendant le long siege qu'elle a soutenu l'hiver dernier , que ce que je vous en dirai ne répondra nullement à la description que nous en donne M. Brookes , dans son Emilie Montagne. Plusieurs maisons ont été détruites par le feu ; d'autres ont été rasées , pour ôter des moyens de retraite à l'ennemi ; le reste enfin a été presqu'entièrement saccagé par les boulets & par les éclats de bombe , de maniere qu'aujourd'hui elle n'est encore presque qu'un monceau de ruines.

La ville est divisée en deux parties ; l'une connue sous le nom de ville *haute* ; & l'autre , sous celui de *basse* ville. Pendant le siege , elles étoient séparées par une forte barricade ; ce qui fut très-heureux pour nous : l'ennemi étant entré dans la basse ville , mais ne pouvant s'y maintenir , ils y mirent le feu , & la détruisirent presqu'entièrement.

Il y a deux communications de la basse ville à la haute ; l'une , pour les voitures , par une route de forme spirale , sur une monticule très-roide ; l'autre , pour les gens

de pieds, qui est un escalier taillé dans le roc.

Le chemin des voitures, ainsi que les rues, sont en général presque impraticables pour les gens de pieds, & pour les animaux, le pavé n'ayant pas été rétabli depuis le siège. On avoit alors eu la précaution de l'enlever par-tout, afin que les bombes pussent s'enterrer d'elles-mêmes avant d'éclater, & de diminuer par-là le danger.

Les habitans d'une ville assiégée sont sûrement bien à plaindre dans tous les temps, mais ici leur position étoit plus terrible encore qu'on ne peut se le représenter : le froid étoit extrême, & ils étoient privés de matieres combustibles, & forcés de demeurer dans leurs caves, comme le seul lieu où ils pouvoient espérer de trouver un abri.

La maison du gouverneur est située sur une éminence très-élevée ; & comme elle est construite à l'épreuve de la bombe, ceux qui l'habitoient s'y croyoient parfaitement en sûreté ; ils la supposoient aussi hors de l'atteinte du canon, par rapport à sa grande élévation. Ils eurent cependant lieu d'être convaincus de leur erreur. Un soir que la

famille du gouverneur étoit à faire une partie, un boulet pénétra dans la chambre voisine de celle où étoit l'assemblée : cet événement inattendu répandit la consternation dans cette maison, & força tout le monde de se réfugier dans les caves, ainsi que les autres habitans de la ville.

Vous vous souvenez que, quelques mois avant mon départ d'Angleterre, M. W...., qui est un aimable épicurien, disoit plaisamment que s'il étoit obligé de se renfermer dans une seule chambre, ce seroit à la cave. Il étoit alors chez le gouverneur, & son vœu le plus ardent fut exaucé ; la bonne compagnie & le bon vin ne lui manquoient point, & chaque coup de canon que l'on tiroit étoit un signal pour verser une rasade.

Un major qui étoit ici pendant le siège, m'a dit qu'il étoit inconcevable comment la ville avoit pu résister si long-temps, vu l'extrême rigueur de la saison, & les autres difficultés sans nombre que l'on avoit eues à surmonter : il en attribuoit toute la gloire à l'activité intelligente du général Carleton, qui encourageoit sans cesse les habitans, en

quoi consistoit presque toute la force de la garnison.

Le fauxbourg de Saint-Fauxbourg est entièrement détruit, mais on le rebâtit aujourd'hui, ainsi que la basse ville; & quand ces travaux seront achevés, ils ajouteront infiniment à la beauté de la ville. On y voit plusieurs quais, & un endroit commode pour placer les vaisseaux en réparation, que l'on appelle *le Cul-de-Sac*; pendant l'hiver on y met les vaisseaux de roi, pour les garantir du danger qu'ils courroient sur le fleuve, quand la gelée prend, & lors de la débacle. Ce danger est plus grand que vous ne pouvez le concevoir, car si on ne fait pas rentrer à propos les bâtimens dans le Cul-de-sac, ils sont fort endommagés, & quelquefois au point de ne pouvoir être réparés, par les monceaux énormes de glace que le courant entraîne avec lui.

Quebec est aujourd'hui fort incommode pour les étrangers qui n'y trouvent que deux auberges; l'une dans la ville haute, & l'autre dans la basse, encore sont-elles toutes les deux dans l'état le plus pitoyable: on peut

s'y procurer d'assez bons repas ; mais les autres commodités y sont telles qu'il n'y a pas , dans Londres , de cabaret , tel mal-propre qu'il soit , qui ne leur soit préférable ; il n'y a aucun service à attendre des domestiques ; vous ne pouvez pas avoir d'appartemens séparés , & quinze ou vingt personnes sont obligées de coucher dans une même chambre ; les lits n'y sont pas à plus de trois pieds de distance les uns des autres : privé de sommeil dans de semblables dortoirs , on est presque toujours mal à son aise pendant le reste de la journée ; & je puis vous assurer que , depuis que je suis ici , je n'ai pas encore passé une bonne nuit. Les maîtres de ces auberges s'imaginent , malgré cela , que , quand ils vous ont fourni de bons mets & de bon vin , ils ont fait des merveilles. Il faut cependant avouer que ce n'est peut-être pas entièrement leur faute , & que , depuis le siége , la ville n'a pas encore eu le temps de se remettre sur son ancien pied.

Les Canadiens , d'un certain rang , sont très-polis & fort attentifs pour les étrangers qu'ils reçoivent. Je fus invité à dîner , il y a quelques jours , chez un des principaux

négocians de la ville , un M. Roberdeau. Le dîner étoit tout entier à la françoise , & préparé avec la plus grande délicatesse ; mais telle est l'opiniâtreté de mon estomach breton , qu'il ne put trouver aucun des mets à son goût : quoique je m'efforçasse de manger , pour faire comme les autres , le maître de la maison s'aperçut que je n'aimois pas ce qui étoit devant moi : il m'observa que je ne faisois que d'arriver , & que , quand j'aurois résidé quelque temps dans le pays , j'aimerois la cuisine françoise ; il ajouta qu'il étoit fâché qu'il n'y eût rien dans ce moment , sur la table , qui fut préparé à l'angloise , mais qu'une autre fois , quand il auroit le plaisir de me recevoir , il auroit soin de me tenir du roast beef & du plumb pudding. Lorsque le dessert parut (on n'avoit pas encore enlevé la nappe) , je me dédommageai de n'avoir rien mangé à dîner. M. Roberdeau me dit alors : « Si vous n'avez pas mangé , ce n'est pas que la viande vous déplaît , mais c'est que vous êtes un peu comme les enfans , vous préférez les friandises » ; & ensuite , craignant que je ne prisse mal la plaisanterie , il changea de propos

propos, & , avec une politesse vraiment françoise, il remplit son verre, ajoutant : « Allons , monsieur , versez , vive le roi d'Angleterre » !

Voulant saisir l'occasion qui se présente de faire partir ma lettre , je remets à une autre fois ce qui me reste à vous dire , & je suis pour toujours votre , &c.

L E T T R E V I I .

Quebec, le 30 Octobre 1776.

M O N C H E R A M I ,

La maniere précipitée dont j'ai conclu ma dernière lettre , m'ayant empêché de vous donner autant de détails que je me l'étois proposé , sur cette ville , je vais vous rapporter quelques particularités relatives à son siege & à la religion de ses habitans.

La chaussée , par laquelle le général Montgommery fit son attaque , n'a pas plus de vingt-quatre pieds de largeur ; d'un côté , c'est un grand rocher perpendiculaire , & de l'autre , un précipice escarpé , sans aucune

ouverture, & dont le pied est baigné par le fleuve. Cette chaussée étoit défendue par deux fortes barrières; &, s'il m'est permis de donner mon opinion, il n'y avoit qu'une nécessité désespérée qui pût justifier l'attaque. L'événement le prouva: lorsque l'ennemi se fut avancé jusqu'à la première barrière, ceux qui la défendoient l'abandonnerent; après l'avoir forcée, Montgomeri & les siens, enflés de ce succès, & pleins d'espérance de gagner aisément la ville supérieure, coururent, avec cette intrépidité qui ne connoît point d'obstacle, jusqu'à la seconde barrière; c'étoit-là où on les attendoit, on y avoit caché deux piéces de canon, &, à leur approche, on fit feu: il y en eut un grand nombre de tués & de blessés, &, dans leur retraite précipitée, plusieurs tombèrent du haut en bas des rochers. Cette défaite contribua beaucoup à faire lever le siège; mais on fut bien près de manquer ce coup important, par l'ardeur des gens que l'on avoit apostés pour servir les canons; ce fut avec la plus grande difficulté qu'on les empêcha de faire feu, lorsque l'ennemi attaqua la première barrière; & si les piéces

d'artillerie eussent alors joué, le carnage n'auroit pas été si grand, & les Américains n'auroient peut-être pas perdu leur brave commandant. Ce ne fut qu'à force de menaces que les officiers purent contenir les canoniers & les empêcher de tirer jusqu'à ce que l'ennemi ne fût qu'à quelques pas d'eux ; &, comme il s'avançoit en lignes aussi larges que pouvoient le permettre la chauffée, vous pouvez aisément concevoir dans quel horrible désordre il fut jetté.

On vit tomber, dans cette entreprise hardie, un homme qui avoit assez vécu pour se faire une réputation. Montgommeri, son nom sera cité, sans doute, par les Américains, jusques dans les siècles les plus reculés. Il mourut trop tôt pour le bien d'une faction rebelle, à laquelle, par des principes erronnés, il s'étoit trop sincèrement attaché. Comme il mérite réellement d'être connu, je vous ferai part de quelques particularités de sa vie que j'ai rassemblées.

Pendant la dernière guerre, il étoit officier attaché à notre service, & s'étoit distingué dans plusieurs circonstances ; lors de la paix il passa sur ce continent, y épousa une

Américainè , & fut , par sa conduite & par ses mœurs , s'attirer le respect & l'estime des habitans , comme s'il eût été leur compatriote. Par son mariage , & le long séjour qu'il avoit fait dans le pays , on le considéroit comme un homme entre les mains duquel on pouvoit confier un commandement , & le congrès le nomma au grade de brigadier général. Il auroit bien voulu d'abord refuser cette commission honorable , sentant de la répugnance , comme né de la Grande-Bretagne , & comme ayant été au service du roi , à porter les armes contre son souverain. Il n'eut malheureusement pas la force de résister aux sollicitations d'une femme aimable , & qu'il idolâtroit , à celles de ses parens & de ses amis ; il céda. Quand il eut une fois pris son parti , sa conduite répondit pleinement à la haute opinion que l'on avoit conçue de ses talens & de sa fidélité. Il n'y a pas d'homme qui , ayant vécu si peu de temps dans un emploi , l'ait mieux honoré , & ait rendu des services plus importants.

Quand il se fut laissé entraîner à sacrifier le bonheur dont il jouissoit dans sa vie

privée, pour entrer au service du congrès ; on cessa de le croire secrètement attaché au parti contraire (ce que l'on avoit jusqu'alors fortement soupçonné) ; & on le considéra comme un homme qui, par des motifs de conscience, avoit pris part dans la cause de la justice. C'est sous ce jour qu'on le regarda pendant sa vie, & c'est ce qui lui mérita l'estime générale après sa mort. Il eut le bonheur singulier de jouir également de la vénération des amis du parti qu'il avoit épousé, & de ceux du parti contraire. Les derniers lui accorderoient un mérite infini, tout en blâmant la cause qu'il avoit embrassée, & dont il avoit été la victime. Je dois ajouter à la louange du général Carleton, que, par ses ordres, le corps du malheureux Montgomery fut enterré avec tous les honneurs militaires.

Fort peu de temps après l'attaque dont je viens de faire mention, un soldat américain voulant sortir de son bateau, à Wolfe's Cove (la calanque de Wolfe), tomba dans l'eau ; s'étant alors emparé d'un morceau de glace qui flottoit sur l'eau, il grimpa dessus & fut entraîné par le courant. En

passant près de Quebec , tout près du rivage ; il fut apperçu par la sentinelle qui , voyant un homme en détresse , appella aussi-tôt à son secours : un grand nombre de gens tenterent l'entreprise , on amena le glaçon , & on trouva dessus l'homme sans mouvement : à l'aide de quelques liqueurs spiritueuses , on le rappella à la vie pour quelques minutes , mais il n'eut que la force de dire que la ville ne feroit pas long-temps en notre possession , & il expira sur-le-champ.

A un mille de la ville est un couvent , autour duquel il y avoit autrefois un magnifique jardin ; mais le jardin , ainsi que l'église & les tableaux & ornemens qu'elle renferme , ont été fort endommagés. L'ennemi , après s'être emparé du couvent , l'a métamorphosé en hôpital , & a forcé les religieuses de soigner les malades & les blessés. Ce qui fut encore plus contraire à leur religion qu'à leurs desirs secrets , c'est que plusieurs d'entr'elles , après avoir abandonné le couvent , prouverent qu'elles étoient capables de réparer les ravages de la guerre , en produisant ce qui pourra , par la suite , devenir la force & le soutien de leur pays.

Il y a plusieurs églises dans chacune des deux villes, mais celles que l'on voit dans la haute ville sont plus belles & ont eu moins à souffrir que celles de la basse ville. La plus grande de ces églises, & à laquelle on peut donner le nom de cathédrale, n'a rien de bien remarquable, si ce n'est le clocher; il est entièrement couvert d'ardoise, & c'est le seul bâtiment, que j'aie observé, qui eut cet avantage, tous les autres n'ayant que des couvertures de bardeau. Cette église est très-ornée dans l'intérieur; la galerie est hardie, légère & bien travaillée, elle est entourée d'une balustrade de fer peinte & dorée, & du plus beau fini; une chose qui paroît singulière, c'est que la chaire est pareillement dorée & semble avoir exigé plus de travail pour le dessus que pour la partie inférieure. Il y a trois autels magnifiquement travaillés & quelques bons tableaux: cette église n'a ni dôme ni coupole, son plafond est plat & artistement travaillé; le plancher n'y est pas, comme dans la plupart des cathédrales, couvert de pierres, mais de planches, & en hiver, il en paroît beaucoup meilleur.

Le dimanche, après que le service de l'église romaine est achevé, le gouverneur avec les officiers, les soldats de la garnison, & tous les habitans protestans de la ville, s'y rendent pour assister au prêche. Je vous rappelle cette circonstance par rapport au bruit que fit, en Angleterre, la passation du bill de Quebec, & pour vous prouver qu'il n'existe point d'animosité réelle parmi les habitans, sur les différentes opinions en matière de religion. Dans les endroits où les Canadiens, qui constituent la plus grande partie des habitans de cette province, n'ont pas voulu se conformer aux principes de notre religion, je crois que le gouvernement ne pouvoit s'empêcher de tolérer la leur. Au temps où l'on passa le bill dont je viens de parler, on jugea à propos de leur faire ce sacrifice pour se les concilier, car alors ils paroissent indécis sur le parti qu'ils prendroient, & ne savoient s'ils devoient se joindre aux autres provinces, lorsqu'ils déploierent l'étendard de la révolte.

Quant à moi, d'après les conversations que j'ai eues avec plusieurs des principaux habitans, je suis disposé à croire qu'ils n'ont

jamais eu la crainte de voir leur religion supprimée , mais que cette idée leur avoit été insinuée par quelques ennemis secrets de la patrie , qui sont toujours plus dangereux que ceux du dehors.

Malgré tous les avantages de nos loix constitutionnelles , malgré que leur religion soit tolérée , & qu'ils jouissent comme nous du plus grand de tous les biens , de la liberté , les Canadiens n'aiment pas le gouvernement anglois , & se remettroient volontiers sous la domination de la France. Je suis certain qu'ils se rangeroient dans ce moment du côté des Américains , si nous n'avions pas dans cette province des forces aussi imposantes.

La garnison de cette ville , & quelques habitans de Montréal , sont sincèrement attachés aux intérêts du gouvernement. Leur fidélité & leur courage en ont été une preuve convainquante. Au commencement du siege , le général ordonna à tous ceux sur lesquels il avoit des soupçons , de sortir de la ville , & aucun d'eux n'y est revenu depuis.

L'armée revient maintenant des Lacs , &

la garnison consiste aujourd'hui dans le régiment du colonel Maclean , & dans les recrues dernièrement arrivés d'Angleterre. On attend de jour en jour le trente-quatrième régiment , parce que l'armée est sur le point de prendre ses quartiers d'hiver. Les généraux Carleton & Burgoyne sont tous deux dans cette capitale ; le dernier mettra sous peu de jours à la voile pour l'Angleterre.

Mon ami , le capitaine W . . . n , qui s'embarque pour la Grande-Bretagne , vous remettra cette lettre. Il me presse de conclure : je vous écrirai par le premier bâtiment qui partira. Adieu , toujours votre , &c.

L E T T R E VIII.

Quebec , le 4 Novembre 1776

MON CHER AMI,

En visitant deux ou trois des villages voisins de cette ville , je me suis mis en état de vous donner quelques détails sur le pays & sur ses habitans.

Aux environs de Charlebourg & de Beauport, le pays est presqu'entièrement découvert, mais en s'avancant du côté de Lorrette, il est plus garni de bois. Il y a une grande quantité de fermes éparées dans la campagne; & comme elles sont presque toutes blanchies au dehors, cela forme un coup-d'œil agréable & tout-à-fait pittoresque. Ces maisons n'ont, pour la plupart, que des rez-de-chaussée, & il y en a très-peu qui aient un étage au-dessus.

Vous auriez du plaisir à voir l'extrême propreté qui regne dans les fermes, le soin que les Canadiens prennent de leurs troupeaux, & l'attention qu'ils mettent à conserver tous les ustensiles & toutes les provisions. Ils font maintenant du bois pour l'hiver, tant pour leur propre usage, que pour en porter au marché; car, quoique la saison ne soit pas encore avancée, il y a déjà eu des chûtes de neige considérables. La coupe des bois les occupera pendant le reste de ce mois, & pendant une partie de celui de décembre. Quand le froid sera bien établi, on portera le bois à la ville sur des traîneaux qui glissent aisément sur la neige;

cette maniere de le transporter est beaucoup plus commode que s'il falloit se servir de charrettes, vu que les routes sont presque impraticables.

Les Canadiens sont, pour la plupart, basanés & de petite taille; leur habillement consiste en une sorte de jaquette, &, quand il fait froid, ils portent une espece de couverture qu'ils attachent autour d'eux avec une ceinture de laine; ils ont, pour la plupart, un bonnet de laine, ou, dans l'hiver, un bonnet de fourrures; leurs queues sont d'une longueur extrême, & dont ils en font fort orgueilleux. On les voit rarement sans une pipe à la bouche; c'est une habitude qu'ils contractent dès l'enfance: je fus très-surpris, en entrant dans une maison qui renfermoit une nombreuse famille, dont la plus grande partie étoit des enfans, de voir que, depuis le plus jeune jusqu'au pere, ils fumoient tous. J'en vis même un, à peine âgé de trois ans, qui avoit sa pipe comme les autres. Leurs principaux alimens étant d'ordinaire du lait & des végétaux, & ayant, en outre, un grand nombre de jeûnes qu'ils s'imposent par esprit de religion, ils sont

presque tous fort maigres , & d'une constitution foible.

Les femmes sont vives , d'un bon caractère & très-obligeantes ; elles sont propres dans leur mise , mais elles n'ont nulle prétention à la beauté. Les hommes sont bien éloignés d'avoir un extérieur agréable : depuis qu'ils ont connu les douceurs du gouvernement anglois , ils sont devenus insolens & opiniâtres. On les offense aisément , & lorsqu'ils se croient insultés , leur cri est : *Je vais le dire au général Carleton.* Ce général est d'un caractère si doux & si affable qu'il prête toujours l'oreille à leurs plaintes , & il est continuellement ennuyé par le récit des différens les moins importans qui s'élevent parmi ces gens naturellement querelleurs : ils s'imaginent que leur gouverneur est obligé de les écouter , & sur-tout d'entendre les plaintes des seigneurs de leurs villages. Ce titre de *seigneur de village* n'existe point parmi vous : je puis vous assurer que ceux qui le possèdent ici se croient des gens de la première importance , & qu'ils sont plus fiers que le premier pair de la Grande-Bretagne.

Ces seigneurs sont les descendans d'of-

ficiers & de gentilshommes qui vinrent s'établir dans cette province, & y obtinrent des terres, lorsque le Canada n'étoit encore qu'une vaste forêt : n'étant pas capables de les cultiver eux-mêmes, & n'ayant pas des fonds suffisans pour les faire cultiver, ces propriétaires louerent leurs possessions à un prix très-modique ; de maniere qu'avec ces rentes, & ce qu'on appelle ici *droits de moulin & de métairie*, une seigneurie de deux lieues de largeur, & d'une profondeur sans limites, leur rapportent à peine de quoi subsister. Il y a plusieurs fermiers dans ces fiefs, qui, par leur industrie, sont devenus plus riches que leur seigneur même ; malgré cela, ils conservent pour lui le plus grand respect. Ils considerent que ces seigneurs sont descendus d'ancienne noblesse de France, & que Louis XIV donna à leurs ancêtres la permission de faire le commerce sur terre & sur mer, sans qu'ils soient obligés de demander de permission, sans qu'on puisse les troubler dans leurs opérations, enfin sans déroger à leur qualité & à leurs droits. Vous connoissez assez bien les François, pour qu'il ne soit pas nécessaire de vous

dire de quelle maniere se conduisent ces nobles si fiers de leur antique origine, & avec quelle hauteur ils traitent leurs inférieurs.

A environ trois lieues de cette ville, il y a un petit village que l'on appelle *Lorette-Indienne*, & qui est habitée par une tribu d'Indiens. Ils sont tout-à-fait policés, ont une église, vont régulièrement à la messe, & sont singulièrement adroits à faire de jolis ouvrages en grenailles.

Ces Indiens, qui sont réellement chrétiens & professent la religion romaine, ont leur église bâtie sur le modele, & presque dans les mêmes dimensions que celle que je vous ai entendu dire que vous aviez vu en Italie, appelée *Casa Santa*. Ils y ont une image de la Vierge qui, d'après les informations que j'ai prises, paroît être copiée sur celle qui existe dans la chapelle de *Casa Santa*. Est-ce un effet de l'imagination ? est-ce un mouvement de dévotion, ou bien, cela provient-il de quelqu'autre cause ? c'est ce que je ne faurois définir ; mais quand j'entrai dans cette chapelle, j'éprouvai au-dedans de moi un sentiment de vénération qu'il me seroit impossible de

décrire. La piété vraie de ces Indiens (que l'on nous représente comme si féroce , que tout ce que la religion & la morale ont de plus persuasif ne sauroit dompter) ajoutée à l'auguste obscurité qui régnoit dans ce lieu , fit , sur moi , une impression qui devint encore plus forte lorsque j'observai avec quelle ferveur & avec quelle humilité ils remplissoient les devoirs de leur religion.

Ces Indiens ont avec eux un grand nombre de chiens , & il paroît que ce sont les seuls animaux domestiques qu'ils élèvent. Ils sont tous dressés pour la chasse , & égalent en bonté nos meilleurs chiens : il paroît qu'ils sont tous de la même espece , de couleur rousse , ayant les oreilles droites , & la gueule allongée , semblable à celle d'un loup. Nous n'avons pas de chiens anglois plus remarquables pour la fidélité , ce qui est d'autant plus surprenant , que leurs maîtres les nourrissent fort mal & ne les caressent jamais.

Comme il m'arrivera , par la suite , & sans doute avant que je revoie ma patrie , de me rencontrer avec des Indiens de différentes nations , & dont les mœurs & les usages

usages feront encore plus différens , permettez-moi de faire quelques réflexions sur ces gens que l'on appelle sauvages , & sur l'homme civilisé.

Je ne m'arrêterai pas à examiner quelle peut être l'origine & l'antiquité des premiers : c'est un sujet sur lequel on n'a point de données certaines. L'objet de mes recherches sera de tâcher de découvrir si ces peuples, qui n'ont reçu leurs instructions que de la seule nature, sont plus ou moins heureux que nous ; si ces hommes qui ne sont guidés, dans toutes leurs actions, que par une sorte d'instinct, qui passent leur vie à chasser, à manger, à se reproduire & à se reposer, ne coulent pas des jours plus heureux que nous, qui pouvons goûter tous les plaisirs, & varier nos jouissances & nos besoins de mille manieres différentes.

Il existe en nous un sentiment naturel qui nous porte à employer tous les moyens possibles de nous procurer le bonheur. En quoi consiste-t-il ce bonheur ? dans l'existence présente, dans l'idée d'une existence future (je suis persuadé qu'il n'y a pas d'hommes, si sauvage qu'il soit, en qui cette idée ne soit

innée), & dans l'espérance de jouir des biens qui doivent l'accompagner.

Le sauvage n'a jamais de besoins ; il ne fait jamais de provisions , parce que la terre & l'eau lui fournissent toutes celles qui lui sont nécessaires ; il peut se procurer , dans tous les temps de l'année , du gibier & du poisson. Le sauvage n'a point de maisons pour se mettre à l'abri des injures de l'air ; il n'a point d'endroit destiné pour faire du feu , ses fourrures lui en tiennent lieu. Il ne travaille que pour son propre avantage ; lorsqu'il est fatigué , il s'abandonne aux douceurs du sommeil. Il connoît peu ces ennuis auxquels des espérances déçues donnent l'être , ces inquiétudes qui ont leur source dans l'ambition ou dans le préjugé. Aussi loin que mes idées peuvent s'étendre , l'Indien n'est point sujet à d'autres maux que ceux auxquels la nature a assujetti tous les mortels.

En quoi donc faisons-nous consister ce bonheur plus grand dont nous prétendons jouir ? Notre nourriture est peut-être plus saine & plus délicate , nos habits sont plus commodes , nos maisons nous garantissent mieux de l'intempérie des saisons. Considérons

maintenant le pauvre qui est réellement le soutien de la société civile ; le grand nombre d'hommes qui , dans tous les états , supportent le fardeau du travail : peut-on dire qu'ils sont heureux , ceux qui , par une suite du luxe ou de la police qui se sont introduits dans le gouvernement sous lequel ils vivent , sont réduits à un état de servitude ? Et ces hommes qui se trouvent dans une sphere plus élevée , à quels revers ne sont-ils pas exposés ? Si vous avez un bien en propre , vous ne savez pas jusqu'à quel point vous pouvez l'appeller votre propriété. Vous serez , selon toute vraisemblance , obligé d'abandonner une grande partie de son produit à l'homme de loi , qui vous indique les moyens de le conserver , & au collecteur qui vient exiger de vous des impôts arbitraires. Si vous n'avez pas de propriété , comment pourrez-vous compter sur une subsistance assurée ? Quel art , quel génie peuvent vous mettre à l'abri des vicissitudes de la fortune , ou vous garantir des pièges que vous tendront des êtres avides de s'enrichir de vos dépouilles ?

Au milieu des forêts de l'Amérique , le

sausage, s'il éprouve une disette dans le nord, prend sa course vers le sud; & nous, dans nos états policés, nous sommes renfermés dans des limites étroites. Si la famine, la guerre, la peste viennent exercer chez nous leurs ravages, il ne nous est pas permis de nous soustraire, par la fuite, à ces fléaux destructeurs.

Tout le monde est à portée de voir que l'injustice préside trop souvent à la répartition des fortunes & des états; c'est ce qui est à-la-fois & l'effet & la cause de l'oppression. En vain l'habitude, le préjugé, l'ignorance ou l'excès du travail, abrutissent-ils les gens de la dernière classe du peuple, au point de les rendre insensibles à leur avilissement; il n'est point au pouvoir de la religion ni de la morale de les empêcher de voir & de sentir ces arrangemens de convention dans la distribution de ce que nous appellons le bien & le mal; & sans doute vous avez souvent entendu le pauvre élever sa voix vers le ciel, & s'écrier: « Qu'ai-je fait pour mériter de naître dans un tel état d'indigence & de servitude » ?

La raison qui nous fait préférer notre con-

dition à celle des sauvages, c'est que la civilisation nous a rendu incapables de supporter quelques maux naturels qu'ils endurent plus aisément, & qu'elle nous a fait connoître des jouissances que l'habitude nous a rendu nécessaires. Pour vous prouver cette assertion, & avec quelle facilité l'homme policé peut s'accoutumer aux usages des peuples sauvages, & rentrer dans l'état primitif, permettez-moi de vous parler de la situation d'un Ecoffois qui fut abandonné sur l'île de Fernandez, où il vécut seul : son unique plaisir étoit de pourvoir à sa subsistance, & il étoit si satisfait du bonheur dont il jouissoit, qu'il oublia son pays, son nom, sa langue, & jusqu'à la maniere d'articuler les mots. Après avoir été délivré, pendant quatre années, du fardeau de la vie sociale, il avoit perdu toute idée du passé, & toute inquiétude pour l'avenir.

Le sentiment le plus naturel à l'homme, celui qui se manifeste le premier en lui, c'est le desir d'être indépendant. Vous avez, sans doute, remarqué que l'homme qui possède une fortune modérée est incontestablement plus heureux que le riche qui est

fans cesse gêné par des préjugés, par des usages qui lui rappellent à chaque instant la perte de sa liberté : c'est en cela qu'existe trop souvent la cause des crimes & des suicides fréquens.

En comparant l'état des sauvages à celui des enfans, on pourra aisément parvenir à résoudre cette question, qui a été si long-temps & si chaudement discutée par les gens les plus instruits : « Si l'état de nature est préférable à celui de la vie sociale » ? Vous conviendrez, sans hésiter, que, malgré la contrainte de l'éducation, le temps de votre enfance fut, pour vous, le plus heureux de la vie. Rien ne peut plus sûrement indiquer le bonheur dont jouissent les enfans, que cette gaieté habituelle qui brille en eux, aussi-tôt qu'ils sont hors de la férule du maître.

Il est encore un autre moyen de décider cette grande question. Demandons à l'homme civilisé s'il est heureux : demandons au sauvage s'il est malheureux ; s'ils répondent tous deux négativement, il ne reste plus aucun doute.

Que cette comparaison est humiliante pour

les nations civilisées ! Cette réflexion est d'autant plus douloureuse qu'elle nous rappelle la cause de nos souffrances. Sans doute, il viendra une époque où nous remonterons jusqu'à la source ; les hommes reconnoîtront que cette source existe dans la confusion de leurs idées, dans les défauts de leurs constitutions politiques, dans le caprice de leurs loix, qui se trouvent presque toujours en opposition avec les loix de la nature. Mais, mon cher ami, je crains que vous ne m'accusiez de philosopher hors de propos, ou trop longuement, & je reviendrai, par cette raison, à la description que j'ai commencée de cette province.

Les bois du Canada sont remplis d'une espece de lapins très-gros, qui sont bruns pendant l'été, & deviennent blancs pendant l'hiver ; ce qui est sans doute un effet du froid qui regne dans ce climat, ou de la neige qui y tombe en abondance. Nous y vîmes aussi une grande quantité de perdrix beaucoup plus grosses, que les nôtres, & auxquelles les habitans du Canada donnent le nom de faisans ; il y en a de deux sortes. La chair des premières paroît excellente à

ceux qui aiment l'odeur du spruce (1). Le marché de cette ville est abondamment fourni de toutes sortes de provisions , de poissons , de légumes , &c.

Les endroits les plus favorables pour récompenser les travaux du laboureur , lui sont marqués par les productions qui y croissent naturellement. Où l'on ne voit que des pins , des sapins & des cedres , le terrain est humide & sablonneux ; mais dans les lieux où croissent le chêne , l'érable , le hêtre , le charme , l'orme , l'hickofy , & les cerisiers de la petite espece , on est sûr de trouver à se dédommager de la peine que l'on se donne pour abattre les bois & défricher le terrain , & il produira d'abondantes récoltes , sans qu'il soit nécessaire d'y mettre aucun engrais.

Le paquebot met à la voile cet après-midi , & j'ai plusieurs lettres à écrire. Je suis par conséquent obligé de remettre à ma prochaine , la suite de mes remarques ;

(1) Le spruce , autrement le sapinette noir d'Amérique , porte une odeur très-forte. On fait avec ses branches une biere très-faine.

c'est pourquoi, vous m'excuserez de vous quitter si promptement, & de vous tenir en suspens. Je suis, &c.

L E T T R E IX.

Quebec, le 5 Novembre 1776.

M O N A M I,

Obligé de terminer ma dernière lettre avant de vous avoir fait part de toutes mes observations sur cette province, je les reprendrai sans autre préambule.

La plupart des plantations du Canada fournissent amplement à leurs propriétaires tout ce qui peut leur être nécessaire, & il y en a peu qui ne produisent du riz, du maïs, de l'orge, du chanvre, du lin, du tabac, des légumes & des herbes potageres en grande abondance & d'une excellente qualité.

Le pays peut donner un grand nombre d'articles qu'il seroit avantageux de transporter aux Indes occidentales. On n'y a fait aucune attention, tant que cette province a été sous le gouvernement François; mais

depuis qu'elle est en notre possession, on en a exporté une grande quantité de farines, de planches & de bois de construction. Il n'y a peut-être pas dans le monde entier un pays qui produise plus de bois de différentes especes, & d'une meilleure qualité. Vous pouvez juger, d'après cela, des richesses immenses que l'on peut retirer de cette contrée, puisque la plus grande partie des terrains qui ne sont pas cultivés sont couverts de bois.

Lorsque j'arrivai dans ce pays, je fus surpris de la hauteur extraordinaire des pins, des sapins & des cedres, qui sont en même temps d'une grosseur énorme. Il y a deux fortes de pins qui produisent également de la résine. Les pins blancs donnent tout au haut de l'arbre une espece de champignon que les Canadiens administrent dans les cas de dissenterie. Les pins rouges contiennent plus de résine; ils sont plus pesans & ne deviennent pas aussi épais; dans les endroits où ils portent des fleurs, on peut être assuré que le sol est très-bon pour la culture du froment.

Il y a plusieurs especes de sapins qui s'é-

levent à une très-grande hauteur, & peuvent faire des mats magnifiques, ou être employés à toutes sortes d'ouvrages de charpente.

On distingue aussi deux sortes de cedres, l'un blanc & l'autre rouge. Le cedre blanc est celui qui devient le plus gros; son odeur est dans les feuilles, tandis que celle du cedre rouge est dans le bois, & paroît beaucoup plus agréable. C'est avec ce bois que les Canadiens font leurs palissades, & presque tout le bardeau qui couvre leurs maisons, à cause de son extrême légèreté.

Dans tout le Canada, on trouve deux especes de chênes, le blanc qui croît dans les terrains bas & marécageux, & le rouge qui ne se plaît que dans les terres seches & sablonneuses.

Il y a trois sortes de noyers, l'une dont le bois est dur; la seconde dont le bois est plus tendre; & la troisieme qui porte une écorce très-épaisse. Le noyer à bois dur porte une petite noix très-bonne au goût, mais fort astringente; son bois n'est bon qu'à brûler. La seconde espece produit une noix très-grosse, dont la coquille est fort dure & l'amande excellente: le bois de cet arbre

est fort curieux; il est presque incorruptible dans la terre & dans l'eau, & ce n'est qu'avec peine que le feu peut le réduire en cendre; les Canadiens s'en servent pour faire leurs cercueils. La troisieme espece de noyer produit une noix qui est extrêmement amere, mais dont on tire une huile excellente, dont les habitans se servent pour leurs lampes.

Il y a une grande quantité d'ormes & de hêtres qui croissent dans ces forêts immenses, & on trouve dans les endroits les plus fourrés beaucoup de cerifiers & de pruniers.

On y voit un nombre infini d'autres especes de bois; mais comme je ne suis pas naturaliste, vous m'excuserez si je ne vous donne pas la description exacte de toutes les différentes especes. Des personnes qui se sont principalement attachés à cette recherche, & qui avoient tous les talens nécessaires pour y réussir, n'ont pas pu parvenir à en décrire la moitié. Je terminerai cette longue description d'arbre, en vous disant un mot de l'érable qui a plusieurs propriétés précieuses.

L'érable produit, en quantité, une liqueur froide, rafraîchissante & agréable au goût. Les Canadiens en font un sucre qui est très-pectoral, & dont ils font usage pour la toux. On trouve plusieurs autres especes d'arbres d'où découle une liqueur que l'on peut convertir en sucre, mais aucune n'en donne en aussi grande abondance que l'érable.

Le bétail que l'on trouve dans les fermes des habitans de cette province, consiste ordinairement en vingt ou quarante moutons, dix ou douze vaches, & cinq ou six bœufs que l'on met à la charrue. Ce bétail est, en général, petit, mais d'un goût excellent. Les habitans, depuis qu'ils sont passés sous la domination angloise, vivent dans une aisance inconnue aux gens de la campagne en Angleterre; ils améliorent leurs fermes, & s'enrichissent avec une vitesse surprenante. Avant le commencement de la guerre, ils exportoient de grandes quantités de grains dans les provinces voisines, & aux Indes occidentales; mais lorsqu'ils étoient soumis à la France, ils étoient tellement opprimés par leurs seigneurs, qu'ils ne cultivoient jamais plus de grain qu'il ne leur en falloit

pour eux , pour leurs gens & les animaux de la ferme. S'ils récoltoient plus que ce qui leur étoit nécessaire , les seigneurs s'en emparoiert aussi-tôt *pour l'usage* du gouvernement. Les Canadiens étoient alors , par cette raison , fort indolens ; mais aujourd'hui qu'ils peuvent jouir des fruits de leurs travaux , ils sont devenus fort laborieux.

Je suis allé voir hier la chute d'eau de Montmorency , qui est réellement magnifique. Sa largeur n'est pas de plus de cinq à six toises , & sa hauteur perpendiculaire est de cent vingt pieds. La chute pesante d'un volume d'eau aussi immense occasionne à l'entour un brouillard fort épais qui retombe en pluie continuelle : desirant l'examiner avec toute l'attention possible , je m'étois approché jusqu'à six toises de cette chute , lorsqu'un coup de vent renvoya sur moi une partie du brouillard , & en moins d'une minute , je fus aussi mouillé que si j'avois marché pendant une demi-heure , exposé à une violente pluie d'orage. Ce petit inconvenient ne m'empêcha pas de chercher à satisfaire ma curiosité ; mais il m'arriva , ce qui n'est que trop ordinaire aux gens

qui poursuivent une chose avec ardeur, je n'eus pas la satisfaction d'être récompensé de ma peine comme je l'avois espéré. Etant parvenu à l'endroit où je voulois arriver, entre le rocher & le volume d'eau qui tomboit d'une hauteur si prodigieuse, au lieu de voir le coup-d'œil magnifique auquel je m'attendois, je me trouvai enveloppé du brouillard épais formée par les éclaboussures, pouvant à peine appercevoir ma main lorsque je l'étendois, & dans le danger d'être noyé, si je fusse resté cinq minutes, ou que le vent eût changé. Le bruit que faisoit l'eau en tombant étoit tel qu'un officier qui m'avoit accompagné étoit obligé de crier de toutes ses forces pour que je pusse entendre ce qu'il me disoit. Ce bruit se fait quelquefois entendre jusqu'à Quebec, qui est à deux lieues au sud de cette chute, &, quand cela arrive, on est assuré d'avoir bientôt un vent fort du nord-est.

Ce qui est bien singulier, c'est qu'on s'imagineroit que cette chute si abondante, qui ne tarit jamais, devoit être produite par quelque grande riviere. C'est le contraire; elle provient d'un chétif ruisseau qui, dans

quelques endroits , a à peine assez d'eau pour monter jusqu'à la cheville du pied ; il coule sans discontinuer & prend sa source dans un joli lac qui est à douze lieues de distance de la cascade.

J'ai visité les campagnes d'Abraham pour y examiner les débris du camp des ennemis , & je ne pus m'empêcher de faire la comparaison entre ceux qui ont abandonné ces plaines depuis si peu de temps , & ceux qui en étoient les possesseurs quand le brave Wolf tomba frappé du coup mortel. Je donnai un soupir à la mémoire de ce guerrier intrépide , qui , dans un âge si peu avancé , s'étoit déjà acquis l'estime & l'admiration des hommes ; de ce héros qui , même en rendant le dernier soupir , ajoutoit aux conquêtes & à la gloire de l'empire britannique.

Je déplorai encore le destin malheureux d'un officier distingué , quoique notre ennemi , du brave Montgommery , qui commandoit les troupes qui vinrent assiéger Quebec , & dont je vous ai parlé dernièrement. Il possédoit toute l'ardeur du héros , il se précipitoit avec intrépidité dans les
endroits

endroits les plus dangereux, & il rencontra la mort où il se flattoit de triompher. Victime de faux principes, entraîné dans la révolte par des ambitieux intéressés, son courage & sa mort eussent fait honneur à une meilleure cause!

On fait ici, dans ce moment, les provisions pour l'hiver. Si vous voyiez l'immense quantité de trains de bois que l'on flotte sur le fleuve, vous ne pourriez jamais vous persuader qu'il soit possible de la consommer. On m'assure cependant que ce n'est qu'une très-légère portion de ce qui doit arriver. D'après cela, il n'est pas surprenant que l'on ait été obligé d'abattre des maisons pour se procurer du bois de chauffage l'hiver dernier, tandis qu'on faisoit le siege.

Les Européens doivent nécessairement être effrayés de la rigueur de la saison, quand ils examinent les précautions que prennent les Canadiens pour s'en garantir, & le soin avec lequel ils collent du papier autour de leurs fenêtres, & bouchent toutes les crevasses, & jusqu'aux moindres fentes par où le froid peut pénétrer.

Au lieu d'avoir, comme nous, des che-

minées, ils font usage de poëles de fer qui doivent être très-mal-sains. J'entrai, il y a quelques jours, dans une chambre où il y en avoit un allumé, mais je n'y restai pas cinq minutes sans être saisi d'un mal de tête insupportable, que je ne puis attribuer qu'à l'air sulphureux qui émane de ces poëles. Je suis persuadé que c'est à cet usage que les Canadiens doivent cette constitution débile qu'ils ont tous. L'habitude triomphe de tout, & j'espere qu'avec le temps, je pourrai me réconcilier à cette manière de se chauffer.

Tous les bâtimens qui sont ici se préparent à remettre à la voile pour l'Angleterre, de peur que le fleuve, venant à se geler, ne les retiennent plus long-temps qu'ils ne voudroient.

Je me suis rendu, cet après-dîner, sur les remparts, pour voir partir la frégate l'*Appollo*, qui transporte le général Burgoyne en Angleterre. Ce général emporte avec lui, j'en suis sûr, les vœux ardens de tous les individus qui composent l'armée, pour sa sûreté & pour son heureuse arrivée. Ce brave officier unit à la dignité de son emploi, &

à cette attention exacte & si nécessaire pour la discipline militaire, la bonté, l'humanité, la douceur qui doivent le rendre cher à tous ceux qui ont le bonheur de servir sous ses ordres. Quant à moi, je dirai volontiers avec Shakespéar « : Puissent les vents, accourir de tous les coins de l'univers, caresser ses voiles, & guider tranquillement son navire vers le port » !

Je conservai mon poste autant de temps que je pus distinguer l'*Appollo* qui, favorisé d'un bon vent, descendoit majestueusement le fleuve & fut bientôt hors de la portée de la vue. Vous ne sauriez croire combien je me suis senti affecté. J'avoue que, plus d'une fois, je me suis surpris à envier le sort de ceux qui navigoient sur son bord. Cette idée réveilloit en moi une foule de souvenirs tendres que l'homme sensible ne doit pas défavouer. Treve à ces idées chagrinentes : je ne suis pas encore parvenu à l'instant de soupirer après mon pays, après mes amis ; & , pour ne pas m'appesantir sur ce sujet, je finis en vous assurant, &c.

L E T T R E X.

Montréal, le 16 Novembre 1776.

M O N S I E U R E T C H E R A M I ,

Je suis arrivé bien portant à Montréal, après une marche extrêmement ennuyeuse, de près de trois semaines, ce qui est un assez bon apprentissage pour un jeune soldat.

Comme nous ne pouvions pas faire beaucoup de milles par jour, vu la rigueur de la saison, le mauvais état des chemins & le peu de longueur des jours, je me trouve en état de vous donner quelques détails sur le pays qui se trouve entre Quebec & cette ville.

Les deux côtés de la riviere sont parfaitement bien cultivés, & forment des perspectives très-agréables. La plupart des fermes sont bâties tout-à-fait sur le bord de l'eau. Elles sont situées à une certaine distance les unes des autres, de maniere que le fermier a son terrain parfaitement distinct de celui

de ses voisins. Si une ordonnance rendue en 1745, lorsque le pays étoit sous le gouvernement de la France, eût eu son exécution, on n'auroit vu qu'une rue de Quebec ici. Cette ordonnance défendoit aux Canadiens de donner à leurs plantations plus d'un acre & demi de largeur, sur trente ou quarante de profondeur. Les héritiers oisifs n'auroient pas alors attendu si tranquillement la mort de leurs parens. Ils auroient été forcés de former de nouvelles plantations, & des forêts immenses n'auroient pas long-temps séparé les habitations les unes des autres.

Cette indolence étoit-elle alors dans leur caractère, ou provenoit-elle de la rigueur de leur gouvernement ? c'est ce que je ne déciderai pas ; mais ils paroissent n'être plus les mêmes aujourd'hui. Ils sont devenus actifs, industrieux ; & je les ai vu, dans plusieurs endroits, occupés à abattre les bois, pour former des plantations nouvelles.

La plupart des fermes sont bâties en pierres : elles sont composées de trois ou quatre chambres, dans l'une desquelles se trouve un poêle construit, à peu de chose

près, comme ceux dont j'ai déjà eu occasion de vous parler. On voit, à côté de quelques-unes, des vergers qui y sont adjacens, mais c'est dans le plus petit nombre, toutes ont un très-bon jardin potager.

De trois lieues en trois lieues on trouve une église avec une espece de petit village composé du presbytere, de l'auberge, de l'école pour les garçons & pour les filles, & de quelques maisons appartenantes à des négocians; mais ces bâtimens sont tellement épars, & en si petit nombre, qu'en les voyant vous pouvez à peine vous former l'idée d'un village. Le commerce est regardé, par tous les descendans des nobles, comme dégradant: les habitans qui ont quelque degré d'alliance avec les seigneurs du pays, quoique ne croyant pas déroger en labourant, en semant, en récoltant sur leurs habitations, s'imagineroient être déshonorés s'ils se livroient à quelques professions mécaniques, ou s'ils trafiquoient. Cependant, une chose qui me causa beaucoup de surprise, fut de trouver que le principal habitant de chaque village, qui, ordinairement, se qualifie de noble, étoit le maître

de poste , & le seul aubergiste de l'endroit. Cette noblesse qui ne veut pas commercer ne croit pas déroger en fournissant le gîte & la nourriture aux voyageurs , à leurs domestiques & à leurs chevaux. Je me souviens que vous m'avez dit que pareille chose existoit dans beaucoup d'endroits de l'Italie.

Entre chaque église ou village , on trouve des croix placées sur le côté de la route qui est parallèle au bord du fleuve ; on en voit de même par tout le Canada : elles sont faites de bois , d'environ quinze ou vingt pieds de hauteur & d'une grosseur proportionnée. Dans le côté qui regarde la route , il y a un trou carré où sont placés des figures de cire représentant notre Sauveur ou la sainte Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras ; un carreau de vitre ferme cette ouverture , & empêche que l'image ne soit endommagée par le mauvais temps. Ces croix sont ornées de tous les instrumens que l'on suppose que les juifs employeroient pour crucifier notre Seigneur , tels qu'un marteau , des tenailles , des clous , une éponge , &c. On voit au haut de plusieurs de ces croix la figure d'un coq ; cela m'a paru assez sin-

gulier, car cet animal n'a aucun rapport avec la crucifixion. On a vraisemblablement voulu faire allusion au chant du coq, quand Saint-Pierre nia, par trois fois, qu'il connût Jésus.

Ces croix, quelque bonne que soit l'intention de ceux qui les y ont placées, sont très-incommodes pour les voyageurs qui ne sont pas tout-à-fait aussi superstitieux que les Canadiens; elles occasionnent des délais fort incommodes, sur-tout quand le temps est mauvais; car, lorsque les conducteurs des caleches, qui sont ouvertes à-peu-près comme nos cabriolets, arrivent auprès d'une de ces croix, ils descendent ou de cheval ou de voiture, s'agenouillent & font une longue priere, quelque temps qu'il fasse.

La maniere ordinaire de voyager est de se servir de ces caleches. Le cocher de celles qui sont conduites par la poste se met sur le devant, &, quelque pressé que vous soyiez d'arriver, il mettra pied à terre à chacune des croix, & fera son adoration usuelle.

Un jour, pendant la marche, nous fûmes envoyés en avant, le capitaine Grattan, que vous connoissez si aimable, & moi,

pour marquer les logis. Afin d'aller plus vite, nous prîmes une chaise de poste; le temps étoit si froid que nos doubles fourrures pouvoient à peine nous garantir d'être gelés. Nous avions à peine fait un mille lorsque nous parvînmes à une croix; le cocher s'arrêta aussi-tôt & mit pied à terre, nous lui en demandâmes la raison, & il nous dit que ce n'étoit que pour faire *une petite priere*. Cette *petite priere* dura au moins cinq minutes, après quoi il remonta sur son siege: nous nous plaignions d'être presque morts de froids, lorsqu'il nous assura qu'il alloit se dépêcher. Après avoir pris sa pipe & poussé deux ou trois bouffées de fumée, il fouetta ses chevaux & nous mena d'un train à réparer la perte du temps. Un mille & demi plus loin, une seconde croix se présenta: nouvel arrêt, il voulut descendre pour faire encore *une petite priere*; mais comme nous nous y opposâmes, il nous demanda seulement le temps de faire un signe de croix, le fit à la hâte, & nous partîmes comme un trait. Nous n'avions pas trop à nous plaindre, nous roulions avec une vitesse incroyable, & nous ne tardâmes

pas à arriver dans le village auquel devoit se terminer notre course.

Je conclus , trouvant une occasion de faire partir cette lettre ; malgré le peu de choses qu'elle contient , elle vous prouvera que je suis toujours en bonne santé , que je ne vous oublie pas , & elle vous transmettra les assurances de l'attachement inviolable avec lequel je suis , &c.

LETTRE XI.

De Montréal, le 20 Novembre 1776.

MON CHER AMI,

Je reprendrai mes observations , & je vous ferai part des dernières circonstances de ma route de Quebec ici.

A la moitié du chemin de Quebec à Montréal, se trouve une ville appelée *Trois-Rivieres*. Elle prend son nom de trois rivières qui s'y réunissent & se jettent dans le fleuve Saint-Laurent. Avant de vous parler de cette ville , vous me permettrez de vous rapporter

une petite histoire qui nous arriva , à l'instant même où nous entrâmes dans la ville. A un demi-mille environ de cet endroit, nous fûmes frappés d'une odeur si forte & en même temps si désagréable que nous en étions presque suffoqués. Nous en fûmes incommodés jusqu'aux portes des Trois-Rivieres. Nous étant informés d'où pouvoit provenir cette odeur presqu'insupportable, nous apprîmes qu'elle étoit produite par un animal que les Canadiens appellent *l'enfant du diable* ou *la bête puante*. Lorsque cet animal est attaqué, il laisse aller son urine qui porte l'infection jusqu'à une grande distance, & c'est de-là qu'il tire son nom. Cette légère imperfection à part, c'est un animal magnifique, de la taille d'un chat, & qui porte une superbe fourrure, d'un gris obscur, ayant, sur le dos, une raie d'une blancheur éblouissante, qui va de la tête à la queue; cette queue est très-garnie, semblable à celle d'un renard, & torse comme celle d'un écureuil. Celui-là avoit été poursuivi par quelques chiens que les soldats avoient avec eux, & qui le forcerent de traverser le chemin.

La campagne des environs de la ville est très-agréable, & l'on y voit plusieurs maisons bien bâties; elles ont cependant été fort endommagées par les Américains quand, cet été, ils abandonnerent le pays après avoir été battus, & que leur armée eut été mise en déroute. Ce lieu sert de quartier d'hiver aux troupes allemandes, sous les ordres du général Reidesel. Il commande pareillement le district entre Quebec & Montréal.

Cette ville, par rapport aux trois rivières qui s'y réunissent, est très-fréquentée par différentes nations indiennes. Elle a été bâtie dans l'intention d'attirer principalement ceux qui habitent le nord. On avoit tout lieu d'espérer de la voir devenir la seconde de la province, mais le commerce de fourrures en fut bientôt enlevé pour être transporté à Montréal, qui est de quelques lieues plus voisin des nations indiennes; & quoique nous ayons plusieurs marchés sur le lac Ontario & sur le lac supérieur, Montréal conservera toujours son importance, comme étant l'endroit où les navires peuvent arriver plus facilement pour y prendre les

fourrures que l'on veut exporter en Angleterre. La ville des Trois-Rivieres a maintenant perdu tous ses avantages mercantiles, & n'est plus supportée que par les voyageurs qui se rendent d'une ville dans l'autre, & passent par celle-là.

Il y a plusieurs églises, & deux couvents, dont les religieuses sont regardées comme les plus adroites de tout le Canada. Elles s'occupent à faire des ornemens de fantaisies, des ouvrages à l'aiguille, & des bagatelles curieuses.

Pendant mon séjour aux Trois-Rivieres, il y vint plusieurs Indiens du pays des Illinois, accompagnés d'un interprète, pour nous informer que les principaux du pays s'y rendroient au printemps, & prendroient les armes en faveur de *leur bon frere qui réside au-delà des eaux*. Parmi ces Indiens, j'en vis un qui avoit, attachée autour de son cou, une image de la vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Je fus d'autant plus étonné qu'il étoit d'une nation que l'on regarde comme très-féroce, & que les missionnaires françois avoient en vain tenté de convertir à la foi chrétienne; j'en demandai la raison

à l'interprète qui me répondit que, dans quelques escarmouches qui avoient eu lieu entre les Illinois & les Canadiens, parmi d'autres effets, cette image étoit tombée entre les mains des premiers. Quelque temps après, un missionnaire françois (il s'en trouve un grand nombre qui voyagent dans l'intérieur du Canada, pour entretenir des liaisons d'amitié avec ses habitans, & les convertir au christianisme), rencontra, par hasard, l'homme qui se paroît de cette relique, & il lui en témoigna sa surprise : la manière dont il manifesta son étonnement fut telle qu'elle excita la curiosité du pauvre sauvage; il demanda au missionnaire ce que représentoit cette image, & celui-ci flatté de la question qui le mettoit à même de parler de religion, lui répondit qu'elle représentoit la mere de son Dieu, & que l'enfant qu'elle tenoit dans ses bras étoit Dieu lui-même qui s'étoit fait homme pour le salut de l'espece humaine. Il lui expliqua alors le mystere de l'incarnation, l'assurant que, dans tous les dangers où se trouvoient les chrétiens, ils invoquoient cette mere sainte, & qu'elle manquoit rarement de les délivrer. L'Indien

prêta attentivement l'oreille à ce discours ,
& ensuite il se retira.

Etant quelques jours après à la chasse ,
à l'instant même où il venoit de décharger
son fusil sur un daim , un Indien *Outagami* ,
dont la nation étoit alors en guerre avec
celle des *Illinois* , sortit d'une embuscade où
il s'étoit caché , & le coucha en joue. Dans
cette situation effrayante , l'*Illinois* se rappella
ce que le missionnaire lui avoit dit de la
mere de Dieu , & il invoqua sa protection.
L'*Outagami* voulut en vain lui lâcher son
coup , l'arme ne fit pas feu ; il amorça &
arma de nouveau , mais aussi inutilement ;
le fusil rata cinq fois , ce qui donna à l'*Il-*
linois le temps de recharger le sien , & de
mettre en joue son adversaire qui aima mieux
se rendre prisonnier que d'être tué. Depuis
ce temps , il n'est jamais sorti de son vil-
lage sans avoir sur lui cette sauve-garde
qui , à ce qu'il imagine , le rend invulné-
rable. Il n'y a pas de doute que ce ne soit
cet événement qui l'ait déterminé à embrasser
la religion chrétienne , & à se soumettre à
la persuasion de Rome. Je le suivis jusqu'à
la grande église , où , en entrant , il prit

de l'eau-benite & fit un signe de croix. Il se mit ensuite à genoux, & pria avec autant de ferveur que le plus dévot des Canadiens. Mais revenons à mon sujet.

La route, depuis Quebec jusqu'ici, suit à-peu-près le fleuve que l'on ne perd pas un instant de vue, & le plus souvent on longe le rivage : elle est, par cette raison, très-agréable pour les voyageurs, & principalement en été, où un vent frais, qui souffle constamment du fleuve, rafraîchit l'air.

Depuis Quebec jusqu'aux Trois-Rivieres, le fleuve Saint-Laurent est extrêmement large, & dans cet endroit, il forme un beau lac, nommé le lac Saint-Pierre, dont l'étendue est si vaste que l'œil ne peut atteindre jusqu'à l'autre rive : on ne distingue qu'un immense volume d'eau, semé de quelques îles, entre lesquelles naviguent continuellement une infinité de petits bâtimens, ce qui en rend la vue tout-à-fait délicieuse. La marée ne se fait pas sentir au-delà de ce lac qui se termine à quelques lieues au-dessus des Trois-Rivieres. On n'y retrouve plus que le fleuve qui court avec une étonnante rapidité,

rapidité, & au point de faire sept ou huit milles par heure. On a peine à se persuader que ce soit le même fleuve, car ou la marée monte, il fait à peine plus de quatre milles à l'heure; & de l'instant où son courant n'est plus gêné par le flux, sa rapidité augmente tellement, qu'à la hauteur de Montréal, elle parcourt plus de dix milles dans le même espace de temps. Il en résulte que sa navigation est extrêmement difficile, & qu'il n'y a qu'au moyen d'un vent très-fort & favorable, en déployant toutes les voiles, que l'on peut parvenir à le remonter. Il y a des bâtimens qui, ayant vent contraire, & seulement de légères brises, ont été aussi long-temps à remonter des Trois-Rivieres à Montréal qu'ils avoient été à faire la traversée de l'Angleterre à Quebec.

La rapidité du courant rend le passage du fleuve non-seulement désagréable, mais dangereux. Si l'on n'a pas un pilote extrêmement habile, on court risque d'être emporté à une lieue & plus de l'endroit où l'on se propose d'aborder. Vous seriez surpris de l'adresse avec laquelle les Canadiens manient leurs piroques; mais les Indiens en

dépioient encore bien davantage avec leurs qui sont construites d'une maniere infiniment plus légère. Comme ces deux especes de piroques sont d'un très-grand usage dans ce pays, je tâcherai de vous les décrire de maniere à ce que vous puissiez vous en former une idée exacte.

Les canots que les Canadiens emploient sont appellés canots de bois, étant creusés à même le tronc de l'orme rouge : on en voit d'assez grands pour pouvoir contenir vingt personnes.

Les piroques des Indiens sont construites avec l'écorce du bouleau, & on les appelle piroques de bouleau. Ils en joignent les différentes parties avec un fil formé avec l'intérieur de la même écorce, & les enduisent avec une poix, ou, pour mieux dire, avec une matiere bitumineuse, ressemblante à la poix, afin de les empêcher de faire eau; ils en forment les côtes de branches d'hikory. Ces piroques different de grandeur, les unes ne sont faites que pour contenir deux personnes, & les autres peuvent en recevoir jusqu'à trente.

Les Indiens conduisent aisément ces légères

barques, par le moyen de leurs pagaies ; & , quand ils marchent avec le courant , leur vîtesse est prodigieuse ; un seul coup de rame suffit pour leur faire faire deux fois la longueur de la piroque. Ce fut dans une piroque de bouleau que le général Carleton , accompagné d'un aide-de-camp , passa à travers la flotte ennemie , lorsqu'il quitta Montréal pour aller mettre Quebec dans un meilleur état de défense.

Ne voulant pas manquer l'occasion que m'offre un officier qui part pour Quebec , & qui se charge de ma lettre , je suis obligé de conclure. Vous y découvrirez facilement la main & le style du jeune voyageur , à qui tout ce qu'il rencontre de nouveau fait ouvrir de grands yeux ; tout ce que je desire est qu'elle vous procure un quart-d'heure d'amusement. Je suis , &c.

LETTRE XII.

De Montréal, le 26 Novembre 1776.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Avant de vous faire la description de cette ville, je vous parlerai de l'île sur laquelle elle est située, & d'où elle tire son nom.

Cette île, qui a environ dix lieues de longueur sur quatre de largeur, est formée par le fleuve Saint-Laurent. Au centre se trouvent deux grandes montagnes, qui sont les premières que l'on apperçoit sur la rive septentrionale du fleuve, & auxquelles les premiers qui pénétrèrent dans ce pays, donnerent le nom de *Monts-Royaux*; l'île prit de-là le nom de *Mont-Royal*, & ensuite, par corruption, celui de *Montréal*.

De tous les pays adjacens, on convient qu'il n'y en a pas dont le climat soit aussi doux, aussi agréable, & le sol aussi fertile. Avec tant d'avantages naturels, n'est-il pas surprenant de la voir si peu habitée & si

mal cultivée. Excepté à deux ou trois milles autour de la ville, le pays est couvert de bois, & on n'y voit que très-peu de plantations.

Une chose qui n'est pas moins remarquable, c'est que cette île en contient une plus petite, d'environ trois milles de longueur, & d'un demi-mille de largeur, formée par deux saignées du fleuve Saint-Laurent. Sur cette petite île, appelée *l'Isle de Jésus*, on a abattu presque tous les bois, & on a bâti une petite église, & quelques maisons qui font un très-joli point de vue, en les regardant de Montréal. Elle est située de manière que vous ne pouvez pas faire beaucoup de chemin, dans quelque direction que ce soit, sans rencontrer *l'Isle de Jésus*, ce qui fait une agréable diversion pour l'œil du voyageur, fatigué de n'avoir apperçu, jusques-là, que des arbres.

Il est très-difficile de gravir les deux montagnes dont je viens de vous parler, & de parvenir jusques sur leur sommet; mais lorsqu'on l'a atteint on est amplement dédommagé de ses peines, & des dangers que l'on a bravés, par la perspective magnifique

qui s'offre de tous côtés à la vue. On domine l'île entière & le pays adjacent, à plusieurs lieues à la ronde. On peut même appercevoir de-là les montagnes qui s'élevent au-dessus du lac *Champlain*, & que l'on appelle les *Montagnes-Vertes*, quoiqu'elles soient à près de soixante milles de distance. Ce n'est cependant qu'une vaste forêt que l'on a sous les yeux : la scene n'est diversifiée que par trois objets : la ville de Montréal, le fleuve Saint-Laurent, & les montagnes de Chaniblec. Ces montagnes sont très-belles, & ce qui les rend encore plus remarquables, c'est qu'elles s'élevent d'un terrain absolument uni, & qu'on n'apperçoit pas une seule monticule à plusieurs lieues à la ronde. Elles sont infiniment plus hautes que les montagnes de l'île de Montréal.

La ville forme un quarré long, partagé en rues régulières & bien alignées. Il y a plusieurs églises, mais elles se sont ressenties, aussi bien qu'un grand nombre de maisons, des ravages de cette guerre.

Montréal est entouré d'une muraille & d'un fossé à sec, au bout duquel se trouve une forteresse. Il y a plusieurs années que

l'on construisit les fortifications pour se mettre en état de défense contre les Indiens ; & , depuis le commencement de la guerre , on y a fait des augmentations considérables. Cette ville est cependant située de manière à ne pouvoir pas soutenir un siège régulier , ayant plusieurs monticules qui la dominent de différens côtés.

Lorsque le Canada fut cédé aux Anglois , Montréal étoit presque aussi considérable que Quebec , mais depuis , cette ville a souffert beaucoup de dommages par le feu. Il est même surprenant que , dans un moment ou dans un autre , elle n'ait pas été totalement détruite. L'hiver , lorsque les habitans vont se coucher , ils ont coutume d'allumer un grand feu dans leurs poëles , & de le laisser brûler toute la nuit : ces poëles sont rouges le matin , & vous pouvez juger , par-là , du danger que courroient les maisons , quand elles étoient toutes de bois. Il reste un fort petit nombre de ces anciennes maisons , excepté dans les fauxbourgs de la ville. Presque toutes sont aujourd'hui bâties en pierres.

Les habitans de cette ville , ainsi que ceux

de Quebec, ont été tant de fois exposés au ravage des flammes, qu'ils construisent maintenant leurs bâtimens de maniere à être en sûreté, non-seulement contre le feu, mais encore contre les voleurs qui seroient tentés de s'introduire chez eux. Les précautions qu'ils prennent sont assez singulieres pour mériter votre attention.

La maniere consiste en un étage élevé bâti en pierre; les appartemens sont séparés par des murs si épais que si le feu prenoit dans une des chambres, il seroit impossible qu'il se communiquât aux autres. Le haut de la maison est couvert d'une voute épaisse, &, quand même le toit qui est au-dessus seroit en feu, les flammes ne pourroient pénétrer jusques dans l'intérieur, ni causer aucun dommage. Quebec ayant été plusieurs fois assiégé, les habitans font cette voute à l'épreuve même de la bombe.

Chaque appartement a une double porte, l'une de bois dans l'intérieur, l'autre de fer à l'extérieur; on ne ferme cette dernière que lorsque les gens de la maison vont se coucher. Les fenêtres ont de même de doubles volets. Pour la principale porte de

la maison, cette précaution ne paroît pas encore suffisante, & on ajoute une troisieme porte de fer qui se ferme en-dedans.

Ces portes & ces volets sont faits d'un fer battu qui a près d'un demi-pouce d'épaisseur, & ils sont pleins. Vous vous imaginez, peut-être, que cela doit donner, à la maison, une fort vilaine apparence? Au contraire; comme ils sont la plupart peints en vert, cela contraste très-agréablement avec la blancheur de la maison, qui en acquiert un nouveau lustre.

Les marchands de cette ville sont maintenant très-occupés à faire leurs préparatifs pour expédier les fourrures destinées pour l'Angleterre, avant que l'hiver devienne plus rigoureux. La raison qui les engage à différer si long-temps est qu'ils attendent que tous ceux qui vont en trafiquer avec les Indiens soient de retour; & il y en a plusieurs qui ne font que d'arriver. Les marchands retardent, en général, leurs envois aussi long-temps qu'ils esperent de voir revenir leurs commissionnaires; & ce retard est quelquefois si long qu'ils manquent,

pour cette année , à se défaire de leurs marchandises.

Les gens qui vont négocier avec les naturels , rencontrent , sans cesse , tant de difficultés , tant de dangers ; leur vie est si souvent exposée ; qu'il n'y a que la certitude qu'ils ont d'amasser une grosse fortune , en trois ou quatre voyages , qui puisse les déterminer à les entreprendre.

↳ Ils partent au printems , en bande de vingt ou trente personnes , & munis de huit à dix grands canots de bouleau. Ils n'ont point de route fixe à prendre ; mais ils vont du côté où ils esperent rencontrer quelques hordes d'Indiens. Ils voguent la plupart du temps sur les lacs qui se trouvent dans les pays élevés. Quelquefois ils portent leurs marchandises & leurs canots à travers les torrens qui sont des saignées du fletive , dont la rapidité est augmentée par les descentes , ou bien ils gagnent , par terre , d'autres rivières qu'ils remontent pendant quelques lieues : s'ils ne rencontrent pas d'Indiens , ils reviennent alors sur leurs pas jusqu'au lac , & poursuivent leur route vers le couchant.

Les marchandises qu'ils emportent avec eux , pour les changer contre les fourrures , consistent principalement en eau-de-vie , en tabac , & en une sorte de couverture de laine ou serge extrêmement épaisse. Ils prennent encore des fusils , de la poudre , des balles , des chaudières , des haches , des tomahawks , des miroirs , du vermillon & d'autres peintures ; & quand un Indien aperçoit parmi ces objets quelque chose qui lui fait envie , ou dont il a besoin , il en donnera , en peaux , dix fois la valeur. Mais c'est principalement de la poudre , des balles , des peintures , de l'eau-de-vie & du tabac , dont ils sont curieux.

Ces marchands traversent , avec une adresse & une patience incroyables , les plus grands lacs , & les rivières les plus larges , portant avec eux leurs marchandises jusques dans les endroits les plus reculés de l'Amérique. Ils sont ordinairement absens pendant environ trois ans. Avant leur départ , ils font leur testament , ils mettent toutes leurs affaires en règle ; plusieurs d'entre ces compagnies , ou quelquefois toute la troupe entière , ayant été mis à mort par les Indiens qui vouloient ,

ou s'emparer de leurs marchandises , ou venger la mort de quelques-uns des leurs , due à l'effet des fusils qui crevent dans leurs mains , & que ces marchands leur ont vendu. C'est un événement qui arrive fréquemment , car les fusils dont ils se munissent n'ont jamais été éprouvés , & ne sont pas susceptibles de l'être. Les Indiens n'attendent pas qu'ils rencontrent l'homme qui leur a cédé l'arme meurtrière pour exercer leur vengeance ; il leur suffit que ce soit un de ses compagnons. Je dois vous observer que les fusils que l'on prend , pour être ainsi troqués , sont montés d'une manière très-propre , afin d'attirer les regards de ces pauvres créatures ; & très-souvent , après avoir tiré cinq ou six coups , ils crevent dans la main du malheureux acquéreur qui perd une main , un bras , ou quelquefois la vie. Ceux qui font ce commerce doivent certainement être meilleurs juges que moi de ce qui leur convient de faire à cet égard , mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a en cela de la cruauté , & même une fort mauvaise politique.

Une récompense ayant été promise à celui

qui découvroit un passage au nord-ouest de l'Amérique, ou si le continent touchoit aux grandes Indes, suppositions toutes deux très-accréditées par les Européens; plusieurs de ces marchands ont tâché de trouver quelle étoit la véritable. Comme il se fait, chaque année, de nouvelles découvertes, il n'y a pas de doute que l'on ne fasse aussi celle-là, soit dans un temps, soit dans un autre. Celui qui a, jusqu'ici, pénétré plus avant est un nommé Henry: il a rapporté avoir voyagé pendant dix jours dans une grande plaine couverte seulement d'une herbe fort épaisse, de trois à quatre pieds de hauteur, & qu'il avoit rencontré de nombreux troupeaux de buffles, & observé les traces de plusieurs autres. Le onzième jour de sa marche, il arriva sur le bord d'une grande rivière qu'il n'osa pas risquer de traverser dans un canot: l'eau de cette rivière étoit salée, & son cours étoit d'une incroyable rapidité; ce qui lui fit conclure que c'étoit le passage du nord-ouest, cherché depuis si long-temps.

Que cela soit ou non, il est bien à désirer que lorsque la malheureuse querelle qui

sépare l'Amérique de la mere-patrie sera terminée, le gouvernement s'occupe d'une découverte aussi importante & qui, si elle étoit faite, tourneroit à l'avantage, non-seulement de l'Angleterre, mais même du monde entier. Nous avons déjà fait des découvertes si surprenantes & si utiles dans les mers du sud, qu'assurément celle-ci pourroit paroître d'une importance assez grande pour justifier la dépense d'une expédition que l'on confieroit à des personnes capables de s'en acquitter, & qui iroient vérifier le fait.

Si, après tant de vains efforts, un homme se présente, dont l'ame noble & courageuse se sente capable de braver tous les dangers, de vaincre toutes les difficultés, si cet homme est doué d'une patience que rien ne puisse ébranler; s'il est animé d'un desir ardent d'acquérir de la gloire, seul motif qui puisse engager l'homme à mépriser la vie en le rendant propre aux plus grandes entreprises; s'il est assez éclairé pour juger sainement des objets qui se présentent à ses yeux; s'il a assez de bonne foi pour ne rapporter que ce qu'il a vu; si, dis-je, cet homme se présente (& il en existe assu-

rément) & qu'il parte chargé de cette commission glorieuse, il est à croire que ses recherches seront couronnées du succès. Mais dans le cas où, après une telle entreprise, ce passage célèbre resteroit encore inconnu, on doit conclure, ou qu'il n'existe pas, ou qu'il n'est pas donné à l'homme de le découvrir.

Je n'ajouterai rien à ces réflexions, dans la crainte de manquer l'occasion de vous faire passer ma lettre. Je suis, &c.

L E T T R E X I I I .

De Montréal, le 30 Novembre 1776.

M O N C H E R A M I ,

J'allai, il y a quelques jours, rendre une visite à notre ami Shlagell, du vingt-unième régiment, à Saint-Jean, où il est en quartier d'hiver. Je ne vous dirai pas que j'ai trouvé l'endroit fort agréable; il a tout l'air d'un chantier, & on paroît y être fort occupé. On y radoube maintenant les vaisseaux de la flotte qui étoit sur le lac, ainsi que les

bâtimens enlevés aux Américains. Ils sont posés sur les formes pour les garantir de la gelée; &, au printemps prochain, ces bâtimens, avec ceux que nous avons déjà, & les derniers pris sur les Américains, formeront une flotte infiniment supérieure à celle qu'avec tous les efforts possibles nos ennemis pourroient envoyer sur les lacs.

Nous avons ici deux Goelettes, le *Carleton* & la *Maria*; elles ont été bâties en Angleterre de maniere à pouvoir être démontées & transportées par terre. Après qu'elles eurent fait voile depuis l'Angleterre jusqu'à la bouche des torrens, qui les empêcha de remonter jusqu'à Saint-Jean, plutôt que de perdre du temps à les démonter & à les remonter, M. Shanck, lieutenant de marine, & habile officier, informa le général Carleton qu'on pouvoit les transporter entieres & par terre jusqu'à Saint-Jean, sur un berceau, en faisant une bonne route pour les conduire. Le général goûta cet avis & on employa toute l'armée à couper une route. On avoit déjà fait faire un demi-mille à l'un de ces bâtimens, par le moyen de cables attachés à des linges, de dix en dix toises; mais

mais le général s'appercevant que ce moyen prenoit tout autant de temps que l'autre, & donnoit beaucoup plus de peine, il ordonna de démonter les deux grelettes, ce qui fut fait en aussi peu de temps que l'on en avoit mis à faire arriver l'une d'elles à un demi-mille.

Nos forces navales, sur les lacs, étant l'été dernier de beaucoup inférieures à celles des Américains, on a jugé nécessaire de les augmenter. Tous les ouvriers ont été employés sans relâche à construire une frégate, tandis que l'armée coupoit le bois nécessaire; elle est maintenant en aussi bon état que toutes celles que le roi a dans sa marine. Je crains que vous ne m'accusiez, mon ami, du droit que s'arrogent les voyageurs, quand je vous dirai que l'on a employé tant de diligence à construire cette frégate, que, vingt-huit jours après que la quille eut été placée, elle fut lancée; & ce qui vous surprendra plus encore, c'est qu'il n'y avoit que seize ouvriers qui travaillassent à sa construction, encore l'un d'eux s'étant grièvement blessé, le troisieme jour, d'un coup

d'herminette , ne fut-il en état de travailler que fort peu.

Vous jugez quelle dut être la surprise des Américains , quand ils vinrent sur les lacs , d'y trouver cette frégate , sachant que , lorsqu'ils avoient quitté Saint-Jean , il n'y avoit pas de pareil bâtiment : malgré cela , ils attaquèrent courageusement notre flotte , & le vaisseau neuf n'eut que peu de part à l'action , le vent lui ayant manqué. Ce fut le Carleton & la Maria qui supporterent la plus grande partie du choc , & qui furent très-endommagés. Le général Carleton étoit à bord de la Maria pendant l'action , & échappa de près à la mort , un boulet de canon ayant passé tout à côté de lui pendant qu'il donnoit des ordres à un de ses officiers. Le général , avec ce sang froid & cette intrépidité qui forment la base de son caractère , n'y parut pas faire attention ; mais se retournant , il donna ses ordres avec autant de tranquillité que s'il eût été parfaitement en sûreté.

Cette place , qu'on appelle la clef du Canada , fera très-forte lorsque les ouvrages

seront achevés. Il n'y a maintenant que des cabanes construites à la hâte, pour y recevoir les ouvriers & les soldats. Les anciennes cabanes, ainsi que le fort qui a été détruit par les Américains, lorsqu'ils l'ont abandonné, étoient autrefois entourés de bois qui ont été abattus à une assez grande distance.

Pour que vous puissiez vous former une juste idée de cette place importante, je joins ici un dessin représentant les deux redoutes, ainsi que la corderie, le vaisseau sur le chantier, & les autres bâtimens à l'ancre près du fort. J'ai pris cette vue du fort érigé sur la rive opposée de la rivière Sorel.

De Saint-Jean j'allai à l'île aux Noix, qui est le poste avancé de l'armée, & sur laquelle le vingtième régiment est cantonné. Cette île a environ un mille & demi de longueur sur trois-quarts de mille de largeur; elle étoit entièrement couverte de bois, mais on en a abattu une grande partie, & j'imagine qu'avant la fin de l'hiver il n'en restera que bien peu. Quoique la saison soit si fort avancée & dans un climat si froid,

le régiment qui y est stationné est encore sous les tentes , & y restera probablement jusqu'après Noël, époque à laquelle les corps-de-garde que l'on va construire seront achevés.

Ces corps-de-gardes ou petites fortereſſes n'étant pas généralement connus en Angleterre , vous ne ſerez vraisemblablement pas fâché que je vous en donne une idée. Ils ſont conſtruits de pieces de charpente poſées l'une ſur l'autre , & d'une épaiſſeur ſuffiſante pour réſiſter aux coups de mouſquets. Ces bâtimens ſont aſſez larges pour contenir cent ou cent-vingt hommes. Il ſ'y trouve deux pieces l'une au-deſſus de l'autre , & , dans la chambre ſupérieure , il y a une ſéparation pour les officiers. Dans chacune de ces deux chambres , ſont deux pieces d'artillerie & quatre ouvertures pour pointer les canons de quelque côté que ce petit fort ſoit attaqué. Il y a en outre des meurtrières au niveau du ſol , à travers leſquelles , au cas où l'ennemi viendroit pendant la nuit pour mettre le feu au fort , on pourroit tirer ſur les aſſaillans. Ces corps-de-garde ſont excellens pour la déſenſe , & pluſieurs

fois un nombre d'hommes très-peu considérable a repoussé un ennemi trois fois plus fort. Pour que vous puissiez mieux comprendre encore la construction de ces sortes de fortifications, dont l'usage n'est pas fort commun, je joins à ma lettre un dessin qui en représente l'élevation, & un autre la coupe.

Les soldats, non-seulement ceux qui habitent l'île aux Noix, mais encore ceux qui sont en quartier de Saint-Jean, ont été fort sujets au scorbut, n'ayant, pour toute nourriture, que des salaisons; mais ayant bu de la bière de spruce, ils sont tous maintenant en parfaite santé, ce qui prouve que cette liqueur est un excellent anti-scorbutique. Le spruce est si bien connu en Angleterre qu'il n'est pas nécessaire de m'étendre sur ce sujet; la seule différence qu'il y ait entre celui de ce pays & celui d'Angleterre, c'est que l'un est fait avec les branches même de l'arbre qui croît ici (le sapinette noir) & que, chez vous, c'est de l'essence de spruce dont on fait usage.

Comme la rigueur de la saison intercepte toute communication, cette lettre est la

derniere que vous devez attendre de moi jusqu'à ce que l'hiver fasse place au printemps. Quoiqu'il me soit impossible de vous écrire, soyez assuré que je ne cesserai de penser à vous. Je suis, &c.

LETRE XIV.

De Montréal, le 18 Janvier 1777.

JE ne m'attendois pas, mon cher ami, à pouvoir vous donner si-tôt de mes nouvelles; mais un bâtiment partant pour se rendre à New-York, par la voie de Ticonderoga, je profite de cette occasion pour me rappeler à votre souvenir. Puis-je employer plus agréablement des instans de loisir, qu'en vous les consacrant? Je vous dirai quels sont ici les amusemens de l'hiver. Le principal d'entre eux est de courir sur la glace, en traîneaux; les habitans forment ensemble, & tous les jours, de nombreuses parties. On se rend ordinairement à la pointe aux Trembles, à environ trois lieues de cette ville: il y a une

Hollandoise, établie à cet endroit, qui a la réputation de faire d'excellentes saucisses, & c'est dans sa maison que l'on s'arrête presque toujours pour en manger & pour boire du *Porter* (biere forte faite à Londres). Comme le vent du nord, qui souffle continuellement, est très piquant, on arrive là avec bon appétit, & j'ai souvent fait ce petit repas de préférence à celui qui m'attendoit au logis. Très-peu de nos dîners de corps se passent dans l'ordre & dans la décence que l'on devroit y observer, & pour les rendre agréables, & pour l'honneur de la profession, parce qu'il s'y trouve un trop grand nombre de jeunes gens indisciplinables. Mais retournons aux parties de traîneaux.

Vous vous imaginerez, sans doute, que c'est aller chercher bien loin une colation que de faire neuf milles pour aller & neuf milles pour revenir avant le dîner; mais cette maniere de voyager est si prompte que la plupart des habitans qui ont affaire à Quebec retardent leur voyage jusqu'à cette saison de l'année, afin d'essuyer moins de

fatigues , & d'être moins long-temps en route.

Les traîneaux sont de différentes formes & représentent ou des oiseaux ou des quadrupèdes ; ils sont malgré cela construits à peu-près sur un même principe, avec cette seule différence que la caisse des traîneaux des gens du peuple touche à la glace ou à la neige , & que les traîneaux des gens d'un rang plus distingué ont leur caisse élevée à la hauteur de deux pieds , sur une forte de train. Ils sont peints de différentes couleurs , suivant le caprice du propriétaire. Plusieurs , pour contraster avec la saison , font peindre , sur les panneaux de la caisse , le tonnerre , les éclairs ; & , comme je viens de le dire , c'est une manière très-prompte de voyager ; car les chevaux du pays font aisément quinze milles par heure , sur la glace. Les habitans regardent comme peu de chose , d'aller faire , le matin , une visite à leurs amis , à quarante ou cinquante milles de distance , & de revenir le même jour. Quoique le courant du fleuve soit extrêmement rapide (& il est à présent tout-à-

fait gelé), il y a cependant des sources d'eau chaudes qui ne gèlent pas. Pour mettre les voyageurs à l'abri du danger qu'ils courroient en s'approchant trop de ces abîmes, chaque paroisse, aussi-tôt que la riviere est prise, est obligée de planter de grands pins dans la glace, à la distance de dix pieds les uns des autres. Ces arbres étant de nature à rester toujours verts, & recevant une certaine humidité de la glace, ils conservent leurs feuilles pendant tout l'hiver; &, quand vous voyagez sur le fleuve, vous courez toujours au milieu d'une avenue agréable.

De chaque côté de la riviere, la glace est tout-à-fait unie; mais, dans son centre, où le courant est si rapide, la glace forme des montagnes d'une hauteur prodigieuse, que les habitans sont obligés de couper pour se former un passage par où ils puissent traverser la riviere. Les bords sont tellement pris qu'ils peuvent porter des voitures longtemps avant que le milieu cesse de couler; mais quand il commence à geler, le bruit de la foudre n'est pas comparable à celui que l'on entend. Ce bruit est occasionné par la grande quantité de gros glaçons qui

se précipitent les uns sur les autres dès qu'ils trouvent de la résistance, & forment une infinité de montagnes plus ou moins hautes. Dans les vallons qu'elles forment, l'air est d'un froid insupportable; &, lorsque vous arrivez sur le sommet de l'une d'elles, vous oubliez presque la rigueur de ce froid pour vous arrêter à considérer la forme des glaciers qui sont variés à l'infini, les uns représentant des pyramides, des cônes, des globes, & d'autres prenant la figure d'hommes, d'oiseaux, & de toutes les especes possibles d'animaux; en un mot, il n'est pas de description qui puisse rendre la beauté de ce spectacle, & l'imagination de l'homme n'est pas assez féconde pour lui en faire concevoir une juste idée.

Les Canadiens ont entr'eux une coutume qui doit nous paroître singulière: au commencement de l'année, les hommes font tout le tour de la ville & entrent dans chaque maison, où ils embrassent la maîtresse du logis qui reste, pendant trois jours, toujours disposée à recevoir leurs visites. Les habitans se connoissant presque tous, une maîtresse de maison est, par conséquent, embrassée

par la plus grande partie des hommes de la ville. Le baiser se donne à la françoise, sur la joue ; & , lorsque l'accolade a été donnée à une dame sur une joue , elle présente l'autre.

Les dames angloises , qui sont établies ici , plutôt que de paroître singulieres , se soumettent à cet usage , excepté que le baiser se donne à la maniere angloise. Je crois cependant que la méthode françoise est préférable à la nôtre , dans une occasion pareille , où une dame est obligée de recevoir des baisers de tous ceux qui se présentent. Il me semble vous entendre dire , *sans doute il a fait aussi sa tournée ; c'est vrai , je l'ai faite avec un autre officier : nous éprouvâmes même une très-grande mortification dans la maison d'un marchand anglois qui a une superbe femme. Vous pouvez soupçonner que nous ne nous fimes pas prier pour entrer , & que tous deux nous brûlions de nous conformer à l'usage ; mais vous auriez ri de la mine que nous fimes lorsque la premiere personne que nous aperçûmes dans la maison fut le général Philipps. Il falloit attendre son départ avant d'em-*

brasser la maîtresse de la maison, & sa visite ne laissa pas que d'être longue. Peut-être penserez-vous qu'en ce cas, le plaisir dût être renforcé par la contemplation & par l'attente.

Vous devez supposer que, n'ayant jamais été jusqu'ici dans un pays catholique, j'ai été curieux d'examiner les cérémonies de la fête de Noël. Le soir précédent, je me rendis à la grande église, où il y avoit un concours prodigieux, & je m'approchai le plus près possible de l'autel. Vers neuf heures, le service commença par des prières & des antiennes, ce qui dura jusqu'à dix. On apporta alors le berceau, & lorsqu'il parut, le peuple poussa un grand cri. On se remit ensuite à prier & à chanter jusqu'à minuit, où l'officiant produisit, à la vue du peuple, une figure de cire représentant un enfant superbement habillé. La musique partit aussitôt & fut accompagnée d'un nouveau cri de joie. L'enfant ayant été déposé dans la crèche, on le berça jusqu'à une heure, que la cérémonie finit.

Dans quelques-uns des couvens, il y a des figures de cire parfaitement bien travaillées.

Il existe entr'autres une représentation du messie , faite de maniere que sa taille augmente tous les jours , & que , d'abord dans l'enfance , il arrive , par les différentes gradations , jusqu'au point de grandeur où l'on suppose qu'étoit parvenu notre seigneur , lorsqu'il alla prêcher , pour la première fois , dans le temple. Quand j'allai , le jour de Noël , voir cet ouvrage curieux , il y avoit aussi une figure de Saint-Joseph , vêtu d'un habit écarlate , & ayant , sur sa tête , une perruque nouée ; une autre représentant la vierge Marie , & une autre représentant un enfant couché dans une crèche , on voyoit à côté une tête de bœuf & une tête d'âne qui paroissoient attachés à la même crèche. Peu de jours après on avoit changé cette décoration , & on avoit mis à la place les mages venant faire leurs offrandes au sauveur du monde. On continue à représenter ainsi , & successivement , tous les événemens de la vie de Jésus-Christ , jusqu'au temps de sa première prédication dans le temple. Dans quelques momens que j'entrassé dans l'église , j'y ai toujours vu un grand nombre de personnes prosternées & priant.

Il feroit impardonnable que je terminasse ma lettre sans vous parler de l'humanité du général Carleton. Il a fait habiller tous les prisonniers qui , pour la plupart , étoient presque nuds. Il a permis que plusieurs retournassent chez eux , en donnant leur parole de ne point porter les armes pendant le cours de la guerre. Ceux qui sont sur le point d'être échangés ont de même été habillés , & on n'a point fait , à cet égard , la moindre distinction entre eux & nos soldats.

Le hasard peut me mettre dans le cas d'être aussi fait quelque jour prisonnier ; le seul vœu que je puisse former , c'est de n'être pas traité plus mal que ceux-là ne l'ont été ici.

Le moyen que j'emploie pour vous faire passer cette lettre n'étant pas bien sûr , peut-être ne vous parviendra-t-elle pas ; mais si vous la recevez , qu'elle vous fasse part des vœux toujours ardens que je forme pour votre bonheur. Votre , &c.

L E T T R E X V.

De Montréal, le 28 Janvier 1777

M O N C H E R A M I ,

Nous sommes maintenant au fort de l'hiver, & , d'après ce que je vous ai déjà dit, peut-être seriez-vous tenté de croire qu'il n'y a pas au monde de pays plus désagréable que celui-ci, ni d'être plus malheureux que les gens qui l'habitent ; c'est tout le contraire : les habitans de la ville & de la campagne paroissent être dans leur élément ; on ne voit que parties de traîneaux, festins, & amusemens de tous les genres. Les Canadiens ont, pour la danse, le même goût que les François ; & ils se rassemblent presque tous les soirs tantôt dans une maison & tantôt dans une autre, pour se livrer à ce divertissement.

Quoique l'air soit si froid, les habitans ne restent jamais chez eux pendant le cours de la journée, à moins qu'il ne tombe de

la neige, ce qui arrive rarement. La première chute de neige est ordinairement la seule qu'il y ait, & elle dure deux ou trois jours, après lesquels le temps se remet au beau. Depuis un mois nous avons toujours eu un ciel serein, &, excepté une seule fois, nous n'avons pas vu un nuage au-dessus de nos têtes.

L'air que l'on respire dans le Canada est regardé comme le plus sain de tout le globe, &, malgré cela, les Canadiens sont très-sujets à la pulmonie. On est étonné lorsque l'on considère le grand nombre de ceux qui meurent avant d'arriver à l'âge de maturité; mais aussi quand ils y sont parvenus, ils atteignent presque tous à la vieillesse.

Un médecin célèbre, le docteur Kenneby, qui est attaché à notre armée, attribue cela aux poëles dont les Canadiens se servent pendant l'hiver; & il est d'avis que, s'ils y substituoient une autre méthode de se procurer de la chaleur, ils vivroient très-longtemps. La raison qu'il en donne est que leur habitude est de tenir leur poëles toujours extrêmement échauffés; quand ils viennent du dehors, où il fait si froid, & qu'ils
entrent

entrent dans une de ces chambres , ils sont presque suffoqués. Combien cela ne doit-il pas être dangereux pour la santé , surtout pour les enfans , qui , sans cesse , passent du chaud au froid. Leurs poumons & tous leurs pores sont dilatés par la chaleur des poëles , ils s'exposent ensuite au grand froid , sans prendre aucune précaution , & les humeurs , qui sont subitement arrêtés , se jettent souvent sur la poitrine , ou l'affectent peu-à-peu. Il est très-difficile de déraciner des préjugés , de faire abolir des coutumes établies depuis long-temps ; mais , si les Canadiens adoptoient la maniere de se chauffer des habitans des autres contrées septentrionales , où le froid est presque aussi rigoureux que dans ce pays , je crois qu'ils ne tarderoient pas à en reconnoître tous les avantages.

En Russie , en Allemagne , & dans toutes les parties septentrionales de l'Europe , les habitans ont des poëles semblables à ceux des Canadiens , mais ils sont construits de maniere que , quand la chambre est suffisamment échauffée , on ouvre une petite porte à deux battans , qui laisse appercevoir dans le fond un foyer bien embrasé. La

fumée & l'air sulphureux s'évaporent par un tuyau, & l'on ressent une chaleur agréable. Quand l'air se refroidit trop, on referme les portes jusqu'à ce que la chaleur, qui se concentre, se répande de nouveau dans la chambre, au degré où on veut l'avoir. Les poëles des Canadiens sont, au contraire, faits de maniere que, pendant tout le temps que vous restez dans une chambre, vous êtes presque suffoqué par les vapeurs sulphureuses qui s'élevent & n'ont point d'issue pour s'échapper. C'est une chose qui doit être extrêmement pernicieuse : selon toutes les apparences, la complexion débile des Canadiens ne doit pas être attribuée à une autre cause, & la preuve en est dans ce que les Européens qui viennent s'établir en Canada se trouvent dans la même situation après y avoir résidé quelque temps.

Quoique l'air soit si froid dans ce pays, la maniere de se vêtir, & l'usage des poëles, empêchent que l'on en soit incommodé. Il n'y a point ici, non plus, de ces jours obscurs & humides, dont on se plaint tant en Angleterre, & qui sont tels que les meilleurs habits ne sauroient vous garantir de leur effet dangereux.

L'habillement des naturels du pays est fort bien calculé pour le climat. Par-dessus des vêtemens semblables à ceux que nous portons en Angleterre, ils ont des manteaux de laine très-chauds. Ils font encore usage de demi-bottines qu'ils recouvrent avec des espèces de guêtres, pour empêcher la neige de s'amasser à l'entour, & ont des gants & des bonnets fourrés, qu'ils peuvent rabaisser pour se couvrir les oreilles. Ils ne développent ainsi ces fourrures que lorsque le vent du Nord-Ouest souffle. Il est alors très-dangereux de sortir, car on court risque d'être gelé : cela peut arriver en un instant, quelquefois en tournant le coin d'une rue, & on ne s'en apperçoit pas, parce qu'on ne ressent aucune douleur. Si on ne frotte pas sur-le-champ la partie affectée avec de la neige, & si l'on ne prend pas toutes les précautions possibles pour empêcher la mortification, elle est inévitable. C'est ce qui arrive sur-tout lorsqu'après un semblable accident on est assez imprudent pour s'approcher du feu.

Pour vous convaincre de la promptitude avec laquelle la gelée opere sur le corps

humain, je vous rapporterai un événement qui n'a été que plaissant, mais qui a manqué d'occasionner un duel.

Un Officier de la garnison, qui a un nez extrêmement gros, étoit sorti de chez lui pour aller dîner. Il n'avoit pas fait dix pas que, tournant le coin d'une rue, un autre officier, qui le vit, lui cria : « O ciel ! votre nez est gelé ». Il avoit fait si peu de chemin qu'il ne croyoit pas que cela fût possible, & il s'imagina que son camarade avoit voulu se moquer de lui. Il s'enfuit de gros mots, & les deux officiers ne se séparèrent qu'après s'être donné un rendez-vous pour le lendemain. Il se dépêcha alors d'aller gagner son dîner ; mais lorsqu'il entra dans la salle à manger, les officiers qui y étoient l'empêchèrent de s'approcher du feu, lui criant tous à-la-fois que son nez étoit gelé. Il commença à croire que ce n'étoit pas une plaisanterie, & courut sur-le-champ pour employer le remède usité. Il fut assez justement puni de sa vivacité & de son incredulité ; car, pendant que les officiers étoient à table, il resta dans la cour, occupé à frotter son nez avec de la neige, jusqu'à

ce que la circulation du sang fût entièrement rétablie.

La saison actuelle ne nous permettant pas d'exécuter aucune manœuvre, & nous portant à faire des réflexions tristes que banniront, je l'espère, les saisons riantes du printemps & de l'été, j'abuserai encore de votre patience, en vous faisant quelques observations sur les effets du froid rigoureux que l'on éprouve dans cette contrée. Je me souviens que vous avez toujours paru prendre plaisir à me voir faire usage des remarques des autres, quand je les croyois plus justes & mieux adaptées aux circonstances que les miennes ; j'agirai en conséquence dans quelque chose qui m'a frappé.

Je vous ai déjà dit que la gelée régnoit ici, à ce moment, dans toute sa force. Parmi le grand nombre d'inconvéniens qui en résultent pour les habitans de cette région glacée, il en est un sur-tout qui est terrible. Le terrain y est tellement durci, par la force de la gelée, qu'il est impossible de creuser des fossés pour enterrer ceux qui meurent dans cette saison. On est obligé de les garder

jusqu'au dégel , pour rendre à la terre ce qui en est sorti.

Vous concevez , mon ami , que d'avoir continuellement sous les yeux le cercueil qui renferme les restes d'une épouse chérie , ceux d'un bon pere , d'un fils , l'espoir de sa famille , doit inévitablement prolonger l'instant de douleur que l'on éprouve en les perdant. Ceux que l'amour ou l'amitié attachoient sincèrement au défunt , après un aussi long temps passé dans le deuil , doivent , en lui rendant les derniers devoirs , être eux-mêmes plus morts que vifs : & ces êtres qui , incapables de rien sentir , ne peuvent s'empêcher de jeter les yeux sur ce spectacle douloureux , sont souvent obligés , sans doute , de dire comme Arbuthnot :

What am I ? How produc'd ? And for what end ?

Whence then I being ? To what period tend ? (1).

Vous m'excuseriez difficilement si je ne

(1) Que suis-je ? Comment ai-je été fait ? & pour quelle fin ? D'où suis-je venu ? Où vais-je ?

vous faisois pas part de l'effet singulier que cette vue produit sur les soldats allemands. Je ne fais si je dois l'appeller simpatie, ou lui donner un autre nom; mais cela prouve fortement la liaison intime qui existe entre le corps & l'ame.

Les Allemands, par bandes de vingt ou trente à-la-fois, se disent les uns aux autres qu'ils sont sûrs qu'ils ne vivront pas assez long-temps pour revoir leur patrie, mais qu'au contraire ils mourront sous peu. Ils s'abandonnent ensuite à une profonde rêverie & à la tristesse que fait naître en eux cette idée qu'ils ne presseront plus dans leurs bras, leurs femmes, leurs enfans, leurs amis, & que leurs cendres ne seront point déposées dans les lieux qui les ont vu naître. Il n'est aucun remede, aucun avis qui puissent les distraire de cette persuasion, dont il est aussi certain qu'ils mourront victimes, comme il est sûr qu'elle s'est exclusivement emparée de leurs esprits.

C'est ainsi que des hommes qui ont bravé tous les dangers des batailles & des naufrages (car il n'y a certainement pas au monde de plus braves soldats), se laissent

intimider par les fantômes qui s'élevent dans leur imagination.

S'il arrive une mort dans la famille d'un Canadien , on dépose le corps dans une chambre particuliere de la maison ; mais , dans notre hôpital , il y a une longue galerie destinée à cet effet. Le surintendant de cette salle , qui est un apothicaire , étant un homme extrêmement singulier , & d'un caractère porté à la plaifanterie , avoit placé les corps morts des pauvres Allemands dans des postures différentes. Les uns étoient à genoux , avec des livres dans leurs mains ; d'autres assis avec la pipe à la bouche ; plusieurs étoient postés debout , appuyés contre la muraille ; & , comme ils étoient revêtus de leurs habillemens , on n'auroit pas cru , au premier abord , qu'ils étoient morts : ce n'étoit qu'en s'approchant plus près , & en les considérant avec leurs longues moustaches bien peignées , & leurs visages livides que l'on pouvoit s'en appercevoir. Il est impossible de se rien figurer de plus hideux , & en même temps de plus risible & de plus ridicule.

Je n'approuve pas ces plaifanteries sur

un sujet qui doit, au contraire, exciter tous les mouvemens de la sensibilité ; mais mes- sieurs de la Faculté se familiarisent avec les maux qui accablent l'humanité, & le cœur de quelques-uns d'entr'eux s'endurcit au point qu'ils y deviennent insensibles. Je conclus en faisant des vœux pour que vous ne tombiez jamais entre leurs mains. Quelques sentimens qui les anime, il est toujours heureux de n'être point obligé d'avoir recours à leur ministère. Je suis, &c.

L E T T R E X V I.

De Montréal, le 27 Février 1777.

MON CHER AMI,

Comme ma dernière lettre pouvoit être exposée à tomber entre les mains de l'ennemi, je me suis abstenu de vous mander quelques particularités qu'il ne devoit pas savoir. Je profite d'une occasion qui se présente pour vous en faire part. Un officier qui se rend à Quebec, se charge de mettre ma lettre

sur le premier bâtiment qui partira pour l'Angleterre.

Depuis que je vous ai écrit , j'ai encore fait un voyage à Saint-Jean , où , malgré la rigueur du froid , les ouvriers & les constructeurs sont occupés sans relâche. Nous avons jetté sur les lacs , pour ajouter aux forces que nous y avons l'été dernier , un bâtiment curieux , auquel on donne le nom de Radeau. Il appartenoit anciennement aux François , & avoit été coulé près de cet endroit par les Américains. C'est une espece de fort d'une structure singuliere , & qui contiendra un grand nombre d'hommes. On doit s'en servir pour transporter la grosse artillerie sur les lacs. D'après le rapport de quelques déserteurs , les Américains n'ont point le projet de s'opposer à notre passage , mais ils se préparent à nous recevoir à notre arrivée à Ticonderoga.

La garnison de Saint-Jean a toujours été tenue prête à combattre , pendant la plus grande partie de l'hiver. Plusieurs détachemens ennemis ayant traversé le lac avec des patins , & s'étant réfugiés dans les bois qui l'avoisinent , attaquèrent deux fois la

redoute qui est sur la rive opposée. Leur projet étoit , sans doute , de détruire notre flotte ; mais , pour mettre les vaisseaux plus en sûreté , on avoit eu la précaution de casser la glace à plusieurs toises à l'entour , afin de les empêcher de venir assez près pour y mettre le feu.

En revenant de Saint-Jean , mon attention fut attirée vers un objet digne d'exciter la pitié. La scene dont je fus témoin auroit mérité , pour être décrite , d'être tracée par la main de l'immortel Sterne.

Lorsque la riviere se gele , les Canadiens font , dans la glace , un trou en quarré , pour laisser aux troupeaux la liberté d'aller boire. Je vis autour d'un de ces trous un troupeau de brebis qui toutes regardoient avec la plus grande attention , & paroissoient si tristes qu'elles auroient attendri l'insensibilité même. L'une d'elles étoit plus vivement agitée que les autres ; elle donnoit des marques de la plus extrême inquiétude , & rien ne pouvoit la détacher de l'objet de ses soins. Soit curiosité , soit intérêt ou tout ce que vous voudrez , je me sentis entraîné vers la bouche du trou , & je suivis cette

impulsion. Un pauvre petit agneau , qui avoit à peine quatre jours , pressé sans doute par la soif , étoit tombé dans l'eau , & luttant contre la mort il pouffoit des bêlemens foibles , mais des plus touchans. Je fus ému au-delà de tout ce qui m'est possible d'exprimer. Il avançoit ses petits pieds sur des glaçons qui sembloient lui offrir de l'assistance , & retomboit aussi souvent dans l'eau. Dans des momens , il faisoit tous ses efforts pour conserver sa vie ; dans d'autres , découragé , il paroissoit en abandonner le projet. Je fus du temps avant de pouvoir parvenir à le retirer , & , si vous me rendez justice , vous concevrez quelle a dû être la peine que j'éprouvai jusqu'à ce que j'eusse sauvé la vie de cet innocent petit animal. Je le pris dans mes bras , & je le portai jusqu'à la ferme , suivi de tout le troupeau. Il m'est impossible de vous décrire l'inquiétude de la mere , & de sa joie lorsqu'elle le vit en sûreté. Le langage ne peut pas rendre ce que l'imagination a de la peine à concevoir. Vous qui pensez comme moi , & qui savez jeter un regard d'admiration sur toutes les productions animées de la nature ,

vous seul vous aurez une idée de ma satisfaction , après que j'eus obéi à ce que me dictoit mon cœur.

Parmi tant de choses dont les causes nous sont absolument inconnues , celle-ci en est une que l'esprit ne peut attribuer qu'à la sagesse de la providence. Comment la nature seule donneroit-elle naissance à de si chétives créatures , dans une saison si rigoureuse , lorsqu'il faut la plus grande chaleur pour les amener à leur point de perfection ?

J'allai , il y a quelques jours , à Verchere , pour y voir des officiers du vingt-quatrième régiment. Ce village est très-agréable , & la vue y est magnifique , soit du côté du fleuve , soit du côté de cette ville qu'il commande. Il tire son nom d'un événement qui prouve que le beau sexe possède , dans certaines occasions , un courage égal à celui des hommes , s'il n'est pas supérieur. En 1690 , lorsque le pays étoit perpétuellement en guerre avec les Indiens , & que les habitans étoient obligé de résider dans des forteresses , il arriva qu'une dame de Verchere étoit resté seule dans le fort , pendant que tout le monde étoit à travailler dans les

champs. Un parti indien s'en étant aperçu, se détermina à y pénétrer, à le piller & à faire cette dame prisonniere. Madame de Verchere les voyant se mettre en devoir d'escalader la palissade, fit feu sur eux & les repoussa à quelque distance. Ils revinrent aussi-tôt & furent encore repoussés, bien étonnés, comme vous pouvez le croire, puisqu'ils ne découvroient qu'une femme qui n'avoit pas l'air plus effrayée que si elle eût été entourée d'une nombreuse garnison. Les Indiens sachant que le fort n'avoit point d'autre défense, firent plusieurs nouvelles tentatives, & furent toujours repoussés par cette dame qui se défendit pendant près de quatre heures, avec une présence d'esprit, & une intrépidité qui auroit fait honneur à un guerrier consommé. Les habitans du fort qui n'alloient jamais à l'ouvrage sans être armés de leurs mousquets, dans la crainte d'être attaqués, revinrent enfin, & mirent d'autant plus vite les Indiens en déroute qu'ils leur étoient infiniment supérieurs en nombre. Ce ne fut pas la seule preuve de courage que donna madame de Verchere. Environ deux ans après, un parti

des mêmes Indiens , mais beaucoup plus nombreux , surprit & fit les hommes prisonniers , pendant qu'ils étoient à l'ouvrage. Une petite fille qui réussit à s'échapper , courut au fort & informa madame de Verchere de ce qui venoit d'arriver. Peu de temps après les Indiens parurent devant le fort , ayant leurs captifs à leur suite. Il n'étoit resté dans le château qu'un jeune soldat & une certaine quantité de femmes qui poussèrent les cris les plus lamentables en voyant leurs maris conduits comme prisonniers. Madame de Verchere ne perdit ni son courage ni sa présence d'esprit ; après avoir enfermé les femmes , pour que leurs cris & leurs gémissemens ne servissent pas à augmenter le courage des Indiens , elle fit feu d'une piece de canon , & de plusieurs mousquets ; elle se montra avec le soldat qui l'accompagnoit , tantôt dans une redoute , tantôt dans une autre. Lorsque les Indiens vouloient s'approcher du parapet , une nouvelle décharge les en empêchoit. Leurs efforts ne furent pas considérables , car , par le stratagème qu'elle employa , ils supposèrent qu'il y avoit plusieurs hommes dans la garnison. Heureu-

fement pour madame de Verchere, elle ne resta pas long-temps dans cette position désagréable. Le chevalier de Crisafy, qui étoit gouverneur d'un petit fort à Chamblée, entendant le bruit du canon, vint au secours de la place, & si subitement que les Indiens furent obligés de se retirer en désordre, laissant leurs prisonniers derriere eux.

Cette femme courageuse a vécu très-âgée, & est morte en Normandie : on lui a élevé un mausolée où ces deux faits mémorables sont rapportés. Ils étoient dignes de passer à la postérité.

On seroit tenté de croire que Verchere étoit destiné à fournir au beau sexe les moyens de donner des preuves de courage, de force, & je pourrois ajouter même d'amour conjugal. On y voit aujourd'hui une dame d'une naissance illustre, en qui sont réunies toute cette douceur & toute cette délicatesse qui sont ou doivent être le propre des personnes d'un rang distingué & comblées des dons de la fortune. Elle a abandonné tous les plaisirs que le monde peut offrir pour accompagner son époux dans les forêts sauvages du Canada ; elle a déjà parcouru une grande
partie

partie du pays , pendant une saison des plus rigoureuses , & elle a surmonté des difficultés que les Européens peuvent à peine concevoir. On rencontre assez rarement , dans notre siècle , des preuves semblables de l'affection conjugale ; mais , en considérant ce modele de son sexe , lady Henriette Ackland , on se convaincra qu'il existe encore de ces caractères , & que les plaisirs de la société n'ont pas fait évanouir entièrement toutes les vertus sociales. Non-seulement lady Henriette a eu à surmonter toutes les difficultés que j'ai déjà décrites , mais en rejoignant l'armée , pour ajouter aux fatigues qu'elle venoit d'éprouver , elle fut obligée de veiller son époux qui étoit malade , & couché dans une misérable cahute , à Chamblée. Une ame comme la sienne , échauffée par tous les sentimens de l'amour & de l'amitié , est seule capable de vaincre tant d'obstacles réunis.

Le général Phillips est à la tête de cette garnison , & s'est concilié l'estime de tous les officiers de l'armée. Il leur laisse autant de liberté que le bon ordre peut le permettre ; mais il exige qu'ils remplissent leurs devoirs

avec exactitude ; & il lui arrive rarement de ne pas se trouver le matin à la parade. L'anecdote suivante vous donnera une idée de son caractère , & vous mettra à même de juger de la conduite qu'il tient pour mériter la confiance & l'amour de toute la garnison.

Un soir , plusieurs jeunes officiers d'artillerie , après avoir bu un peu plus qu'il n'étoit nécessaire pour conserver le libre usage de leur raison , se rendirent chez un Canadien qui avoit trois filles très-jolies , & qui , par hasard , se trouvoient seules à la maison. Comme elles avoient paru précédemment prêter assez volontiers l'oreille aux cajoleries de ces officiers , ces jeunes écervelés crurent qu'ils pouvoient prendre avec elles des libertés : & échauffés par les fumées du vin , ils passèrent les bornes que prescrivent la délicatesse & la décence. Sur ces entrefaites le pere arriva ; sa présence ne leur en imposa pas assez ; ils persisterent dans leur poursuite , & firent beaucoup de bruit. Le Canadien répandit , dans le quartier , une allarme générale , & les officiers furent enfin obligés de se retirer.

Le lendemain , le pere de ces jeunes personnes alla porter ses plaintes au général Phillips ; il lui nomma les coupables , & déclara que , s'il ne recevoit pas la satisfaction qu'il avoit droit d'attendre , il partiroit sur-le-champ pour Quebec , afin d'informer le général Carleton de l'outrage qu'on avoit fait à ses filles ; ajoutant qu'il étoit bien sûr que ce bon général lui rendroit justice.

Le général Phillips lui répondit qu'il étoit sincèrement fâché que des officiers de la garnison se fussent mis dans le cas de mériter un reproche en portant atteinte au repos d'un citoyen , & l'assura qu'il lui feroit donner toute la satisfaction que pouvoit exiger la faute dont ils s'étoient rendus coupables. Le Canadien , s'en rapportant à la parole du général , se retira.

Le lendemain , les officiers avoient reconnu l'imprudence de leur conduite , ils se trouverent néanmoins à l'audience du général , de peur que leur absence ne fût regardée comme un aveu tacite de leur faute. Quand l'audience fut finie , le général pria tous les officiers de l'artillerie de rester un moment

dans le fallon ; & après que tout le monde se fut retiré , il leur dit :

« Messieurs , un des habitans de cette ville m'a fait des plaintes très-graves sur la conduite de quelques officiers d'artillerie. Je ne puis m'empêcher de vous dire , en qualité de commandant de ce corps , que j'en suis affligé. La galanterie est un des traits caractéristiques du guerrier , & je ne puis vous défendre de chercher à plaire au beau sexe ; mais , au nom du ciel , messieurs , gardez-vous de recourir à la violence ; elle est indigne d'un homme honnête ! ... J'ignore quels sont les coupables , & je ne dois pas faire tomber au hafard mes soupçons sur aucun de vous. Le capitaine H. . . . , ajouta-t-il , (en montrant de la main un officier vieux & infirme) , est le seul que je pourrois être disposé à accuser : il ne me tombe par sous les sens que cette faute ait été commise par aucun des jeunes officiers : leurs qualités extérieures & leur mérite personnel sont de trop sûrs garants de leurs succès auprès des dames ; & ils n'ont pas besoin d'avoir recours à la violence , quand ils sollicitent

leurs bonnes graces. Je ne connois ni ne veux connoître les coupables; mais qu'ils me permettent de leur observer qu'une semblable conduite ne leur réussira jamais qu'auprès des femmes qui ne mériteront pas les peines qu'ils voudront bien se donner; & qu'en conséquence il est de leur intérêt d'employer, pour plaire aux dames, des moyens plus doux & plus dignes d'un homme d'honneur. J'espere qu'aucun de vous, messieurs, ne donnera désormais sujet à des plaintes de cette nature. Il n'est vraisemblablement pas nécessaire de prescrire aux coupables ce qu'il leur convient de faire; ils ont trop de bon sens pour ne pas sentir qu'ils doivent des excuses au pere de celles qu'ils ont outragées par des familiarités indécentes, & ne manqueront pas, sans doute, de se soumettre d'eux-mêmes à cet acte de justice».

Je n'ai pas besoin de vous dire que les coupables s'empresserent de faire tout ce que le général exigeoit d'eux. Ainsi se termina une affaire qui, sous un commandant plus sévere, ou moins adroit que le général Phillips, auroit pu avoir les plus funestes conséquences pour la réputation & pour la fortune

de ces jeunes officiers , qui n'avoient erré que dans un moment d'ivresse.

La plupart des habitans ont de grands trous creusés dans leurs caves. Pendant l'hiver, ils les remplissent de glace dont ils font beaucoup d'usage pendant l'été. On m'assure que, dans cette saison, la chaleur est aussi excessive, dans ce pays-ci, que le froid y est rigoureux dans l'hiver, & qu'il seroit impossible de conserver les denrées pendant un jour seulement, sans ces glaces que l'on garde avec soin. L'hiver, les habitans, n'ayant à acheter que des œufs & du beurre, sont rarement obligés d'aller aux marchés. Aussitôt que les premières gelées commencent à se faire sentir, ils s'empressent de se procurer la quantité de provisions qu'ils croient nécessaire pour attendre le dégel. Non-seulement ils achètent des viandes de boucherie, & de la volaille, mais ils se pourvoient aussi de poisson. Ils font, pour cela, des trous dans la glace & y jettent des filets de cinq à six brasses de longueur, que l'on retire rarement vuides. Quand toutes ces provisions sont mises en vente, elles sont gelées & dures comme des pierres; &, comme elles

restent très-long-temps en réserve , avant qu'on ait occasion de les employer , elles sont toujours excellentes. Quand on veut s'en servir , on les met dans une marmite remplie d'eau froide , qu'on pose vis-à-vis du feu , (sans cette précaution , l'eau seroit bientôt gelée). Environ une heure après , elles sont dégelées & parfaitement propres à l'usage auquel on les destine.

La classe du bas peuple , parmi les Canadiens , est fort insolente , & semble se faire un mérite d'insulter les officiers de la garnison. Ils seroient indisciplinables , si plusieurs d'entr'eux n'étoient pas , de fois à autre , sévèrement punis. On pourroit peut-être trouver une cause de leur insolence outrée , dans l'indulgence extrême que le général Carleton a pour eux. Ils s'imaginent n'avoir qu'à lui porter leurs plaintes , quelqu'absurde qu'en soit l'objet , pour obtenir satisfaction sur-le-champ. Voici un trait qui vient à l'appui de mon opinion.

Le colonel Carleton étoit un jour dans sa cariole avec une dame , & couroit sur la glace. Un Canadien poussa , de dessein prémédité , son traîneau contre celui du colonel ,

& le fit verser. Le colonel , outré de cette insolence , lui allongea plusieurs coups de fouet , que le Canadien supporta avec patience , en lui disant : « Fouettez , monsieur , jusqu'à ce que vous soyez fatigué ; mais je vous assure que je m'en plaindrai au général Carleton ». Le colonel redoubla la correction , & lui dit en même temps : Quand vous vous plaindrez au général , ayez la bonté de lui apprendre que c'est son frere qui vous a appliqué ces coups de fouets ». Le Canadien , d'après ces paroles , n'osa plus se flatter que le général auroit égard à ses plaintes. Il demanda pardon au colonel , du ton le plus soumis , & se retira en disant : « Que s'il avoit su que c'étoit le frere du bon général , il n'auroit pas fait une pareille chose pour tout au monde » .

Cette petite anecdote , en vous montrant jusqu'à quel point cette classe du peuple pousse l'insolence , quand elle se croit protégée , vous donnera en même-temps une idée du caractère servile des Canadiens , & des soumissions auxquelles ils peuvent s'abaisser quand leur impudence reçoit le châtement qu'elle mérite.

(153)

J'ai trouvé occasion d'envoyer mes lettres à Quebec, d'où elles vous parviendront dans peu de temps. Je m'empresse d'en profiter, & je suis, &c.

LE T T R E XVII.

De Montréal, le 6 Avril 1777.

MON CHER AMI,

Nous attendons avec impatience le retour de la belle saison. Chacun de nous se flatte de recevoir bientôt des nouvelles de ses amis. Gardez-vous de tromper mon espoir.

Voulant visiter tous les endroits qui peuvent mériter d'attirer l'attention des curieux, je suis allé à *Chamblée*, où l'on voit les restes d'un fort construit autrefois par les François. Quelle a été en cela leur intention ? c'est ce que je ne vous dirai pas. On prétend que leur but étoit d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans le Canada. Telle est sa situation qu'une armée pourroit diriger sa marche par *la Prairie & la Chine*, prendre *Montréal*,

& attaquer ensuite le fort qui ne seroit dans le cas de recevoir de secours d'aucun côté. L'exemple du général Prescott qui, dans cette guerre même, y a été fait prisonnier, avec les troupes qu'il commandoit, est une preuve incontestable de mon assertion.

Ce fort, bâti en pierres, forme un quarré régulier flanqué de quatre bastions à chacun de ses angles, & sans aucun ouvrage avancé. Il est situé à quelques milles des montagnes de Chamblée, dont je vous ai déjà parlé. Je ne puis croire que les François, en construisant ce fort, aient eu un dessein autre que celui d'en faire un entrepôt pour fournir des provisions à Saint-Jean.

A trois milles environ de distance, sont les torrens qui empêchent les vaisseaux de remonter jusqu'à Saint-Jean. C'est-là où je vis pour la première fois un moulin à scier du bois, & je m'en fis expliquer le mécanisme. Dès que le propriétaire m'eut donné toutes les informations que je pouvois désirer, je lui demandai lequel des deux gouvernemens il trouvoit préférable. « O monsieur ! s'écria-t-il, il n'y a pas de comparaison,

L'Anglois ! l'Anglois » ! Il me fit part alors d'une circonstance qui vraisemblablement étoit la cause de la préférence que ce bon vieillard nous donnoit, & qui est une preuve nouvelle de l'oppression sous laquelle les Canadiens avoient à gémir lorsqu'ils étoient sous la domination françoise.

Il y avoit une coutume appelée *Corvée*, qui a encore lieu aujourd'hui pour la réparation des chemins, pour le transport des provisions & pour d'autres services relatifs au gouvernement. Les capitaines de milice nomment un certain nombre d'habitans qui doivent fournir des chevaux & des voitures & aller s'acquitter des devoirs qui leur sont imposés.

Lorsque le lord Amheast étoit à la veille d'entrer dans le Canada, par le lac *Champlain*, les François envoioient continuellement toutes sortes de provisions à *Chamblée* & à *Saint-Jean*; & les habitans étoient excédés de fatigue & rebutés par la tyrannie des capitaines de milice.

Avant que la campagne s'ouvrit, le général Montcalm visita *Saint-Jean* & *Chamblée*, pour voir si ces places étoient en bon état

de défense. Les paysans s'assemblerent en troupes autour de lui & se jetterent à ses genoux pour sa plaindre de l'inhumanité de leurs oppresseurs. Celui auquel appartenoit le moulin à scier, & de qui je tiens cette anecdote, dit au général qu'il seroit avec plaisir le roi de France, mais qu'il avoit à peine eu le temps d'ensemencer ses champs; que ses moissons avoient été négligées; que sa famille étoit ruinée; & que, pour comble d'infortune, *les deux seuls chevaux qui lui resloient étoient morts de fatigue la veille.* Le général, au lieu de consoler & de secourir ce malheureux vieillard, lui jetta un regard sévère, & lui répondit, en faisant passer, entre ses doigts, le ruban auquel étoit attaché *la croix de Saint-Louis*: « Mais, vous en avez les peaux, c'est beaucoup! c'est beaucoup »!

En vous parlant des amusemens dont nous avons joui pendant le cours de l'hiver, j'ai oublié de vous dire que le plaisir de patiner sur la glace étoit un des plus communs & celui auquel plusieurs de nos officiers se lieroient de préférence. Les Canadiens patinent à la maniere des Hollandois, & avec

une rapidité étonnante ; mais les Indiens s'élançant comme l'éclair. Trois Indiens, il y a quelques années, après avoir fait une gageure très-considérable, partirent de cette place au lever du soleil, & arriverent avant la nuit à Quebec, qui en est éloigné de soixante lieues : mais la fatigue qu'ils avoient essuyée étoit si excessive que deux des patineurs expirerent quelques instans après leur arrivée, & le troisieme n'y survécut que d'environ huit jours.

Dans ce climat, il n'y a ni printems ni automne. On attend le dégel de jour en jour, & , en conséquence, on exerce continuellement les troupes. Le général Carleton est venu passer en revue les différens régimens ; mais la terre est couverte d'une quantité de neige si considérable, que les divers exercices se font sur la glace. Vous regardez peut-être le terrain comme dangereux, & vous vous imaginez que les soldats sont exposés à glisser & à se blesser les uns les autres avec leurs bayonnettes ; mais cela ne peut arriver : le soleil a assez de force, dans cette saison, pour fondre la surface de la glace, qui, se gelant de nouveau pendant

la nuit , forme une espece de sable ou glace pulvérisée , sur laquelle on peut marcher de pied ferme. D'un autre côté , toute la glace voisine de la ville est couverte de paille brisée , que le vent enleve des tas de fumier. Le sol est si naturellement fécond qu'il n'a pas besoin d'engrais ; & les Canadiens portent leur fumier sur la glace , où ils l'éparpillent pour qu'il soit emporté par le courant , lors du dégel.

Un officier a souvent des devoirs pénibles à remplir. Mais il n'en est point de plus désagréable que celui de siéger dans un conseil de guerre. Choisi , il y a quelques jours , pour donner mon avis , sur un délit commis contre la discipline militaire , je me trouvai dans un cruel embarras. J'étois le plus jeune de mes collegues , & je devois être , en conséquence , le premier à prononcer la sentence. Heureusement le coupable échappa au châtiment qu'il méritoit , par une réponse naïve qu'il fit. La faute qu'il avoit commise , & pour laquelle il avoit déjà été puni deux fois , étoit l'ivrognerie & le libertinage. Le président du conseil de guerre lui ayant demandé ce qu'il avoit à dire pour

sa défense , il répondit : « Oh ! plaise *vos honneurs* , rien du tout ; mais , pour épargner à *vos honneurs* la peine de parler plus longtemps , vous pouvez me faire donner deux cents coups de fouets. Je suis sûr que *vos honneurs* trouveront que c'est assez ». Cette réponse & le ton dont il parla firent sourire les juges. Ayant reçu ordre de se retirer , la cour délibéra , & son opinion fut que , comme cet homme étoit un bon soldat , on pouvoit lui faire grace pour cette fois , en faveur de son originalité. Dès qu'il reparut devant le conseil , le président lui fit une sévère réprimande ; on lui fit promettre de ne plus manquer désormais à la discipline établie , & il fut renvoyé absous. Il remercia la cour de son indulgence à son égard , & conclut sa harangue en disant : « Puisque *vos honneurs* ont eu la bonté de me pardonner , je me *keg* pour six mois , aussi-tôt que j'aurai gagné le logis.

Comme il ne vous sera pas aisé de comprendre la signification de ce mot *keg* , c'est un mot particulier aux soldats , & dont ils se servent quand ils veulent s'abstenir de boire des liqueurs fortes. Ils jurent que ,

pendant un certain temps , ils ne goûteront d'aucune liqueur quelconque. Ne pensez-vous pas qu'il seroit assez à propos que les officiers imitassent quelquefois cet exemple.

La grande différence que peu de jours ont apportée dans la température de l'air est presque incroyable. Six jours environ après que notre régiment eut été passé en revue , le dégel a commencé à se manifester , & la neige est déjà fondue presque par-tout. La glace ne couvre plus la surface de la riviere qu'à une très-grande distance du bord , & vers le centre où les courans ont amoncelé les glaçons ; elle se brise de temps en temps avec un bruit égal à celui du tonnerre.

La rapidité de la végétation n'est pas moins surprenante. A peine la neige est-elle disparue , & les plaines sont déjà couvertes de verdure. Il semble qu'on voie l'herbe croître en la regardant. On ne peut attribuer cette fécondité prodigieuse qu'à la quantité de neige répandue sur la surface du sol , & qui entretient tant de chaleur autour des tiges naissantes , que , quand le soleil , qui a déjà acquis beaucoup de force , est parvenu à
leur

leur faire éprouver son influence bénigne, elles s'élevent avec une vîteffe qui tient de l'enchantement.

Les routes font impraticables, mais on m'affure que, dans quinze jours, elles feront auffi couvertes de pouffieres qu'au milieu de l'été.

En sortant de la ville pour prendre le chemin qui conduit à la *Pointe-aux-Trembles*, on voit, à droite, une maison vieille & fpacieufe, appartenante à un homme qui, après avoir fait des pertes confidérables dans le commerce, est enfin parvenu, par les efforts réitérés d'une industrie infatigable, à acquérir des richesses immenfes. Pour faire allufion aux différentes particularités de fa vie, il a fait sculpter, fur la porte de fa maison, la figure d'un chien qui ronge un os, avec cette infcription finguliere :

Je fuis le Chien qui ronge l'os,
 Sans en perdre un feul morceau.
 Le temps viendra, qui n'est pas venu,
 Je mordrai qui m'aura mordu.

Les carioles font rentrées fous les remifes,
 & tous les habitans commencent à fe mon-

trer, en public, dans leurs calèches, qui sont les voitures d'été, & qu'ils n'aiment pas moins que leurs carioles.

On m'a dit qu'il s'écouloit rarement un hiver, sans que plusieurs personnes perdissent la vie, en traversant le fleuve, soit avant qu'il soit parfaitement gelé, soit quand le dégel commence à se manifester. Un accident des plus terribles, arrivé il y a trois jours, est une triste confirmation de ce que l'on m'a rapporté.

On a coutume de jeter des ponts de planches sur les fentes que la glace forme en se brisant, & qui ont quelquefois quinze & même dix-huit pieds de largeur. Une cariole, dans laquelle étoient deux personnes, passoit sur l'un de ces ponts, le cheval se cabra, & la voiture étant tirée de côté fut précipitée à près de quarante pieds de profondeur. Ils restèrent un instant au fond de cette fente qui, n'étant pas aussi large qu'à son ouverture, ne laissoit pas assez de place pour que la cariole coulât jusqu'à l'eau; mais, malgré la diligence que l'on fit pour leur porter du secours, avant qu'on eût pu leur jeter des échelles & des cordes,

le poids du cheval & de la voiture fit écarter la glace, & tout fut entraîné par le courant.

Je ne pus m'empêcher de penser à l'innocent agneau auquel le même malheur est arrivé, ni me défendre d'éprouver une émotion douloureuse, en comparant la froide indifférence des hommes, quand on leur apprend la mort malheureuse & inattendue d'un de leurs semblables, avec l'inquiétude & la douleur visibles de ces êtres que l'on prétend n'être guidés que par un instinct aveugle, lorsqu'ils ont perdu un de leurs petits.

Les draps nécessaires pour habiller nos troupes, n'ayant pas été envoyés l'année dernière, arriveront trop tard pour être employés à l'usage auquel ils sont destinés; les colonels des différens régimens ont, en conséquence, reçu l'ordre de faire changer les habits de leurs soldats en juste-au-corps, & leurs chapeaux en bonnets. Cet habillement sera plus commode que l'autre, pour les opérations qui auront lieu dans les bois; &, quand ils feront en pleine campagne, on pourra les regarder comme des troupes,

d'infanterie légère. Le poil qui forme la houe de leurs bonnets est de couleur différente, suivant les différens régimens. Le nôtre est rouge; &, comme c'est le poil le plus blanc qui prend le mieux cette couleur, plusieurs soldats, jaloux de se distinguer, s'engagerent, pour s'en procurer, dans une querelle avec les habitans, dans laquelle ils eurent le dessous, & furent complètement battus.

Ils allèrent dans une prairie, au nombre d'une vingtaine, & se mirent à couper le poil de la queue des vaches. Celui à qui elles appartenoient les ayant apperçus, assembla ses voisins qui tomberent sur nos soldats, armés de bâtons, & leur firent payer cher le poil blanc qu'ils avoient volé.

Deux de ces soldats, sur le dos desquels les coups de bâtons étoient tombés en plus grande abondance, s'aviserent de porter leurs plaintes au major du régiment, qui leur demanda s'ils avoient leurs sabres quand les habitans les avoient attaqués. Ils répondirent qu'ils n'avoient pas cru en avoir besoin. Le major leur dit alors qu'il étoit charmé qu'on les eût rossés d'importance,

que c'étoit une bonne leçon pour l'avenir ; & que sans doute ils n'oublieroient plus les armes qui leur étoient confiées pour se défendre ; ajoutant que le sabre étoit pour le soldat ce que l'épée étoit pour l'officier.

Les Canadiens nous disent que cet hiver a été extrêmement doux, comparé à celui de l'année dernière (leurs hivers les plus froids doivent donc être bien terribles !) ; & que généralement le dégel n'arrive que sur la fin de ce mois, quelquefois seulement au mois de mai. Plusieurs troupes d'Indiens sont déjà venues se joindre à notre armée.

Il est fâcheux qu'on ne puisse pas se passer de leurs secours, mais ces hommes sont absolument nécessaires dans un pays couvert de bois comme l'est celui-ci. D'ailleurs, l'ennemi en a un grand nombre à son service ; & j'imagine qu'ils commettent moins de cruautés, ayant à combattre les uns contre les autres, que s'ils n'avoient embrassé que notre cause ou celle de l'ennemi. Les Indiens que nous aurons à notre solde seront supérieurs en nombre à ceux que soudoient les Américains, parce que ces derniers ne

peuvent pas leur procurer une quantité suffisante de provisions.

Les Indiens ne restent attachés à un parti qu'aussi long-temps que vous êtes capable de satisfaire leur cupidité. Ils sont toujours prêts à se ranger de celui de l'ennemi, s'il leur fait des offres plus considérables.

Il est absolument nécessaire de les ménager. Quoique les Européens possèdent une vaste étendue de pays en Amérique, ce n'est rien en comparaison des régions immenses du nouveau monde, qui s'étendent vers l'occident. Quelque peu considérable qu'en soit la population, on y trouve néanmoins des nations nombreuses. On connoît très-peu leur position respective, & il est même une grande quantité de ces peuplades dont on n'auroit pas soupçonné l'existence, si l'on ne rencontroit quelquefois de ces Indiens que le hasard amène dans les contrées qui nous sont connues.

Ces nations sont sous la dépendance des chefs pour lesquels ils ont une soumission aveugle. Ils se rendent tous les ans, en grand nombre, à une espèce de foire qui se tient à Montréal. Les habitans, auxquels cette

mukitude est extrêmement à charge , leur font des présens pour les engager à ne pas troubler la tranquillité publique , & il en coûte des sommes immenses au gouvernement, pour prévenir les désordres qu'ils seroient disposés à commettre.

Le général Carleton part demain pour retourner à Quebec. Je vous envoie ma lettre par un de ses aides-de-camp qui doit se rendre sous peu en Angleterre. Adieu , mon ami , comptez que je ne laisserai échapper aucune occasion de vous informer des divers événemens de la campagne qui va s'ouvrir.

Je suis , &c.

LETTRE XVIII.

De Montréal, le 20 Mai 1777.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Il m'est impossible de vous exprimer le plaisir que m'a fait éprouver la lecture de votre lettre. Depuis six mois que je n'en avois reçu de vous, je ne pouvois me défendre d'avoir des inquiétudes. Je suis charmé d'apprendre que votre santé soit rétablie, & j'espère qu'elle l'est pour toujours.

Vous paroissez persuadé qu'il se passera de grandes choses pendant la campagne prochaine, & que les opérations des deux armées ameneront la fin de cette guerre fâcheuse. Si des troupes bien disciplinées, si des soldats robustes & courageux, commandés par le général Burgoyne, que tout le monde estime & respecte, peuvent assurer nos succès, nous avons droit de compter sur la victoire; mais, comme je l'ai précédemment observé, nous avons, au sein de notre patrie, des ennemis

secrets, beaucoup plus dangereux que ceux que nous sommes venus combattre en Amérique. Tous les ordres qu'on doit envoyer ici sont connus de tout le monde avant d'être donnés officiellement ; & je ne doute pas que vous ne soyiez aussi surpris que le fût le général lui-même en apprenant que toutes les opérations de la campagne prochaine étoient discutées, pesées, censurées ou approuvées plusieurs jours avant qu'il arrivât pour communiquer des plans qu'il croyoit encore ensevelis dans le plus profond mystère.

S'il y a, dans le ministère, des personnes assez imprudentes pour confier légèrement le secret de l'état, les nombreux partisans des Américains ne négligeront pas de profiter d'une indiscretion si utile à leurs intérêts. Des instructions de ce genre étant le ressort qui fait agir toute l'armée, les Américains auront sur nous un grand avantage, & qui sera d'autant plus important que leurs mesures sont concertées dans le secret le plus profond ; tandis qu'ils sont instruits d'avance de nos projets & de nos vues, il nous est

impossible d'atteindre à la connoissance de leurs impénétrables desseins.

Il y a environ trois semaines que les glaçons dont le fleuve étoit couvert se défunirent & se briserent avec un bruit épouvantable. Une plaine immense de glace, sur laquelle rouloient des voitures, & se promenoient tant de milliers d'habitans, a été métamorphosée tout-à-coup en une rivière magnifique sur laquelle voguent de grands vaisseaux, & dont mille & mille barques couvrent la surface.

La campagne se montre sous un nouvel aspect; & l'été qui, dans d'autres climats, ne s'avance qu'à pas lents, dans celui-ci vient tout d'un coup animer la nature. Les habitans sont entièrement livrés aux travaux des champs; tout est en mouvement & en activité, après un si long intervalle passé dans une triste inertie.

L'armée s'appête à se mettre en campagne. Le corps avancé est déjà campé à *Boucher-ville*, & il y a quelques jours que le général Burgoyne l'a passé en revue. J'ai assisté à cette revue accompagnée de plusieurs officiers qui n'avoient jamais vu quinze cents

hommes réunis à-la-fois sous les mêmes drapeaux. Quant aux bataillons d'infanterie légère & de grenadiers, on auroit pu parcourir l'Angleterre une année entière avant de rassembler un tel corps.

La ligne que formoit l'avant-garde avoit un mille d'étendue. Outre les manœuvres ordinaires, elle en exécuta de nouvelles que l'on a imaginées pour se défendre dans les pays couverts. Le général témoigna son approbation dans les termes les plus gracieux. L'avant-garde doit se rendre, sous quelques jours, à Saint-Jean, & de-là traverser le lac jusqu'à la rivière de *la Cole*. Elle a reçu ordre de camper sur ses bords jusqu'à ce que le corps d'armée se soit mis en marche.

Je ne puis me refuser au plaisir de vous rapporter un trait d'attention & de politesse de la part de lady Henriette Ackland, qui, par ses vertus & ses qualités aimables, est devenue l'idole des officiers du corps que commande son époux. Voulant leur marquer sa reconnoissance des attentions qu'ils avoient eues pour elle, quelques jours avant que l'armée se mit en campagne, elle envoya à chacun d'eux (ils étoient au nombre

de trente), la moitié d'un large fromage de *Cheshire*. Ce n'étoit pas un cadeau d'aussi mince valeur que vous pourriez l'imaginer , car le fromage anglois coutoit alors un dollar la livre ; & le présent le plus agréable que vous puissiez faire à un Européen relégué depuis long-temps dans une autre partie du monde est celui d'un bon fromage de *Cheshire*. Si vous vous sentiez tant soit peu disposé à m'en envoyer un , je vous prie de l'enfermer dans une caisse de plomb , & d'envelopper cette caisse avec du crin de cheval. Le plomb sert à le garantir de la moisissure , & le crin de cheval est la seule sauve-garde qu'on ait pu imaginer contre la quantité prodigieuse de rats qui se trouvent dans presque tous les vaisseaux.

J'ai pris plaisir à observer la maniere dont les habitans célèbrent le jeudi qu'ils appellent la *Fête-Dieu*. La veille de cette fête , je vis entrer dans la ville une multitude de charriots chargés de pins d'une médiocre grandeur ; mais jugez de ma surprise , lorsque , sortant le lendemain de chez moi pour me rendre à la parade , je trouvai les rues balayées aussi proprement qu'il étoit possible ,

& des arbres fixés en terre de chaque côté de la rue. Leurs cimes se réunissoient de manière à donner à ces rues l'apparence de longs berceaux. Je demandai quel étoit l'objet de ces préparations, & l'on me fit les détails de la fête que l'on alloit célébrer.

A onze heures environ, la procession commença à sortir de l'église principale & s'étendit bientôt à la longueur d'un mille. Tout clergé & les moines des différens couvens marchaient en ordre précédés d'un grand nombre de musiciens. Au centre de la procession, sous un dais de velours cramoisi, soutenu par six ecclésiastiques, l'officiant portoit l'hostie posée sur une bible & couverte d'un linge blanc. Deux hommes précédoient le dais, tenant une grande corbeille remplie de fleurs, & plusieurs jeunes enfans en surplis les éparpilloient en les jettant en l'air, de distance en distance; quatre autres encensoient l'hostie avec des encensoirs d'argent, & le peuple chantoit des hymnes. La procession traversa, dans cet ordre, la plus grande partie de la ville, & tout le monde se prosternoit sur le passage. Les personnes qui étoient restées chez elles se

mettoient aux fenêtres, & faisoient de même. La vue de cette procession m'a paru très-agréable, & le spectacle doit en être imposant, dans les pays où la religion catholique est la dominante.

Nous avons été avertis, par un ordre que le général Philipps nous avoit fait donner la veille, qu'il devoit y avoir une procession, mais nous ne nous en étions pas formé une idée qui approchât de la vérité. Il s'est élevé plusieurs disputes dans les pays catholiques, sur les honneurs que le militaire doit rendre au Saint-Sacrement lorsqu'il passe. Il y a quelques années que le roi manifesta ses intentions à cet égard, & le général Philipps nous donna en conséquence ses ordres dans les termes suivans : « Comme il » doit y avoir demain une grande proces- » sion dans la ville, je ne crois pas néces- » saire d'informer les officiers du respect & » de la décence avec lesquels ils doivent se » comporter, d'après les intentions de S. M., » lorsque la procession passera. Les volon- » taires sont requis d'informer les soldats » que, lorsqu'ils se trouveront sur le passage » de cette procession, ils doivent se former

» en haie , se tenir dans une posture res-
 » pectueuse , avoir leurs chapeaux bas , &
 » rester ainsi jusqu'à ce qu'elle soit entière-
 » ment défilée. Tout soldat qui manquera
 » à cet ordre , & dont la faute sera connue ,
 » sera sévèrement puni ».

Je dois quitter demain cette ville , pour
 rejoindre l'avant-garde , sur le bord de *la Cole* ,
 Resserré dans les bornes de ma compagnie
 qui , je me fais un plaisir de le dire , est
 commandée par le lord Petersham , vous ne
 pouvez pas attendre que je vous donne un
 détail bien exact de toutes les manœuvres
 de cette campagne , ni un récit circonstancié
 du siege de Ticonderoga ; je vous informerai
 cependant de toutes les choses dont je serai
 témoin , ainsi que de celles qui parviendront
 à ma connoissance , & je vous dirai mon
 opinion sur les différens événemens , non
 pas en officier , mais en spectateur .

Les officiers se mettent en campagne avec
 bien des désavantages , & seront souvent
 embarrassés , faute de chevaux , pour faire
 transporter leur bagage , lorsqu'ils quitteront
 les lacs : ceux qui appartiennent à l'armée
 ont été envoyés au travers des bois , pour

gagner *Crownpoint* , mais il est très-incertain qu'ils y arrivent , étant fort exposés à tomber au pouvoir de l'ennemi. Plutôt que de me trouver au dépourvu , lorsque je serai arrivé à Ticondéroga , j'ai hasardé d'envoyer le mien , avec ceux de quelques autres officiers , par la même voie que les chevaux de l'armée. S'ils arrivent sains & saufs , ce sera un grand avantage pour nous ; s'ils sont pris , je serai obligé de renvoyer mon bagage , & il ne me restera que mon courage & mon havresac.

Dans le cas où les troupeaux destinés pour l'armée n'arriveroient pas à bon port , cela causeroit bien du retard dans notre marche , quand même les Américains abandonneroient Ticondéroga. De toutes manières , nous ne pouvons pas aller bien vite , car notre armée fera au lieu de sa destination plusieurs jours avant les chevaux , & vous savez que des troupes ne peuvent pas faire beaucoup sans artillerie & sans provisions.

Un des grands désavantages que nous éprouvons dans cette guerre , & que les Américains ne ressentent pas , c'est que nous sommes obligés de transporter toutes nos provisions

provisions avec nous , & qu'ils ont des magasins bien fournis à chaque trente ou quarante milles ; de sorte que , s'il arrivoit quelqu'accident à leur armée , la perte seroit facilement réparée. Quant à nous , le seul parti que nous aurions à prendre en pareil cas , ce seroit de faire une halte dans quelque poste bien fortifié , jusqu'à ce que nous ayons pu nous procurer des provisions du Canada.

Il faut encore ajouter que les Américains sont bien plus habiles que nous , lorsqu'il est question de combattre dans les bois , ils sont habitués à les fréquenter dès leur plus tendre enfance. Nos succès dépendent entièrement de notre adresse à nous servir de nos bayonnettes. Le général Burgoyne est convaincu de leur utilité. Il ne cesse de recommander aux officiers de faire connoître aux soldats combien cette arme pourra nous devenir nécessaire si nous voulons remporter quelques avantages sur nos ennemis.

Lorsque j'aurai quitté cette ville , vous n'aurez peut-être plus de mes nouvelles aussi régulièrement ; mais soyez assuré que je saisirai toutes les occasions possibles de vous

(178)

donner des preuves de mon existence & de
ma sincere amitié. Je suis, &c.

L E T T R E X I X .

De Montréal, le 26 Mai 1777.

M O N C H E R A M I ,

Je fus prié, il y a quelques jours, à dîner
chez le capitaine Frazer, qui a le comman-
dement en chef sur les Indiens. Il nous donna
un repas entièrement composé de venaison;
il s'y trouvoit plusieurs plats qui n'étoient
mis sur la table que pour la forme, vu
qu'ils n'auroient pas été du goût de la plu-
part des convives. Nous eûmes un jambon
d'ours, qui étoit salé, & dont le goût étoit
infiniment meilleur que celui d'un jambon
de porc; un des mets qui parut, parmi tant
d'autres, fut un filet de chevreuil; on en fait
grand cas en Angleterre, mais c'est ici une
chose fort commune. A vous dire vrai, j'ai
suiwil'avis que M. Roberdeau, de Quebec, me
donna un jour, & je fis mon repas *de friandises*.

Aussi-tôt que la nappe fut levée , une grande quantité d'Indiens entrèrent dans la chambre où nous étions , il y en avoit parmi eux un très-âgé , & grand ennemi des cérémonies ; car voyant que la table étoit remplie de verres & de bouteilles , il voulut boire avec nous , & se rendit fort importun. Le capitaine Frazer leur ayant dit quelques mots , ils se retirèrent tout de suite , tant il a d'ascendant sur leur esprit. Je n'entendis pas leur langage , mais le capitaine nous a dit qu'il leur avoit promis de leur envoyer une bouteille de rum par son domestique ; il falloit bien qu'ils eussent un présent pour les récompenser de leur docilité.

Lorsque nous fûmes débarrassés de nos hôtes , & que l'ordre fut rétabli , le capitaine Frazer nous dit : « J'ai vu , messieurs , que vous aviez tous remarqué ce vieil Indien ; si vous le trouvez bon , je vous ferai le récit d'une histoire assez singulière dont sa mere fut l'héroïne.

» Cet Indien , nous dit-il , est de la nation des *Algonquins* , qui , ayant été convertis au christianisme , & s'étant attachés aux François , avoient excité l'inimitié des Iroquois.

Ceux-ci se livrerent envers eux à tous les excès que pouvoit leur inspirer la haine qu'ils portoient au nom chrétien ; ils leur faisoient subir les tourmens les plus affreux & la mort, sans avoir égard ni à l'âge ni au sexe de ceux qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains. Pour se soustraire à la furie des *Iroquois*, la nation entiere des *Algonquins* se détermina à se frayer, les armes à la main, un chemin à travers la nation de leurs persécuteurs, pour aller se mettre sous la protection des François. Les femmes elles-mêmes les seconderent dans cette entreprise, & , dans l'occasion, on les vit combattre avec intrépidité. Le hasard voulut que, dans un engagement où les femmes donnerent, la mere de ce vieil Indien fut faite prisonniere.

Les *Iroquois* la porterent dans un de leurs villages, la dépouillerent de ses vêtemens, lui lierent les pieds & les mains, & la mirent dans une de leurs cabanes. Elle resta dix jours dans cette situation ; les Sauvages ne la perdant pas de vue, & dormant même auprès d'elle toutes les nuits. La onzieme nuit, tandis qu'ils étoient tous pro-

fondément endormis , elle trouva moyen
 de se dégager des liens qui la tenoient atta-
 chée , & de s'enfuir dans la forêt. Le surlen-
 demain de son départ , les vestiges de ses pieds
 furent apperçus par les Iroquois qui la cher-
 cherent & la poursuivirent avec tant de vi-
 tesse , que , le troisieme jour , elle les apperçut
 très-près d'elle. Elle se plongea au même instant
 dans un étang auprès duquel elle se trouvoit
 alors , & , se glissant entre les brossailles &
 les herbes qui étoient au bord de l'eau ,
 elle ne laissoit passer que sa tête pour pou-
 voir respirer. Elle échappa , par ce moyen ,
 à ceux qui la poursuivoient , & qui , après
 l'avoir cherché de tous côtés , s'en retour-
 nerent par le chemin qu'ils croyoient qu'elle
 auroit dû prendre. Quand la nuit fut venue ,
 elle sortit de l'étang , enfila une route dif-
 férente de celle que les Iroquois avoient
 prise , & cette pauvre créature erra ainsi
 dans les forêts pendant trente-cinq jours ,
 sans autre nourriture que des racines & des
 fruits sauvages. Elle arriva enfin sur les rives
 du fleuve Saint-Laurent , & , n'appercevant
 aucun canot , elle fit une espece de radeau
 d'osier , sur lequel elle traversa le fleuve.

Elle en suivit les bords , & déjà elle étoit descendue plus bas que Montréal , sans savoir où elle étoit , lorsqu'appercevant une piroque remplie d'Indiens , & craignant que ce ne fût des Iroquois , elle courut se cacher de nouveau dans les bois. Elle y resta jusqu'au coucher du soleil , où , se remettant en marche , elle dirigea sa course vers Montréal. A un mille de distance de la ville , elle fut rencontrée par un parti d'Indiens qu'elle reconnut être des Algonquins. Lorsqu'ils s'approcherent d'elle , elle se cacha derrière un buisson , leur criant qu'elle n'étoit point dans une situation à se faire voir , puisqu'elle étoit nue. Un de ces Algonquins lui jeta une couverture , dont elle s'enveloppa , & il la conduisit au fort ». Lorsque le capitaine Frazer nous eut raconté cette histoire , il ajouta que ce vieil Indien prenoit plaisir à la réciter à tout le monde , en témoignant l'indignation la plus vive , & en jurant de se venger des *Iroquois*.

Nous avions à peine vidé quatre ou cinq verres de vin , après la conclusion du récit du capitaine , lorsque les Indiens revinrent , sous prétexte de quelques affaires qu'ils

avoient à traiter avec lui, mais plus réellement pour avoir une nouvelle provision de rum, ce qui leur fut refusé; ils se rendirent alors extrêmement importuns; & comme ils ne voulurent rien écouter de ce que pouvoit leur dire le capitaine Frazer, celui-ci voyant qu'il n'étoit plus possible de les contenir ni de les renvoyer, nous fit ses excuses, en priant la compagnie de se retirer.

A mon retour chez moi, en parlant à mon hôte de ce que j'avois entendu dire des *Iroquois*, il me dit: Monsieur, les *Iroquois* sont les plus sauvages & les plus fripons de tous les Indiens: & il me raconta le triste événement arrivé à un missionnaire nommé le Pere Jugués, qui demouroit un peu plus bas que les Trois-Rivieres. Se persuadant que le christianisme avoit fait des grands progrès parmi les *Iroquois*, pendant un temps assez court qu'ils étoient restés en paix, il voulut aller prêcher cette doctrine dans les pays plus éloignés. Il partit pour cet effet avec quatre Indiens & un jeune François qui l'accompagna comme domestique; mais il étoit à peine à une

lieue des Trois-Rivieres, que ses quatre guides sauvages l'abandonnerent. Son enthousiasme & sa confiance ne furent pas ralentis par ce contre-temps. Il crut sa personne en sûreté, & ne voulant pas retourner en arriere, il continua sa route. A la premiere bourgade *Iroquoise* où il arriva avec son domestique, il fut malheureusement convaincu de son erreur. On se saisit d'eux, & , après les avoir dépouillés de leurs vêtemens, ils furent fustigés & traités en prisonniers de guerre. Le bon pere fut très-surpris d'une telle réception; & , comme il favoit leur langue, il fit usage de toute son éloquence pour les adoucir : ce fut en vain. La seule faveur que lui procurerent ses prieres & ses sollicitations, fut qu'au lieu d'être brûlés vifs, lui & son compagnon, les Iroquois voulurent bien avoir l'humanité de les décapiter avec une hache. Après que mon hôte eut achevé cette histoire, il ajouta, avec chaleur & indignation : « Oui, monsieur, les Iroquois sont fripons en diable, & dans mes voyages j'ai toujours craint de les rencontrer ». D'après ce fait, vous avouerez que ses craintes n'étoient pas mal fondées.

Je suis, &c.

L E T T R E X X .

De Montréal, le 31 Mai 1777.

M O N C H E R A M I ,

Quoiqu'il me reste très-peu de temps, avant de quitter cette ville, je vous ferai part de quelques informations que j'ai prises cet hiver, sur les avantages que l'Angleterre retire du Canada.

Les François se sont toujours plaints, & peut-être avec raison, que le Canada n'avoit jamais enrichi la France, & qu'aucun de ses habitans n'avoit fait de fortunes éclatantes, si ce n'est ceux qui alloient faire le commerce dans l'intérieur. Comme ce n'est pas la faute du pays, qui a beaucoup d'entrepôts très-commodes, qui pourroient devenir pour lui une source de richesses, à quelle cause doit-on l'attribuer? C'est, d'abord, je crois, aux guerres continues que cette province a eu à soutenir, depuis qu'il y existe une colonie; &

ensuite , à l'oppression du gouvernement ; & aux rapines du clergé. Telles sont les causes qui empêchoient les Canadiens , excepté ceux qui couroient les hasards du commerce des fourrures , de songer à faire fortune , & qui les engageoit à se contenter d'un nécessaire très-médiocre : lorsqu'un Canadien pouvoit payer ses dîmes , & faire quelques épargnes pour passer avec tranquillité un hiver fort long , son bonheur étoit complet.

La scene est maintenant changée dans toute la province , on voit travailler les moulins à bled & à planches. Les Canadiens s'enrichissent en exportant des grains & des farines aux Indes occidentales & dans les autres provinces. Comme je l'ai déjà observé , si le Canadien étoit pauvre , ce n'étoit pas la faute du pays qui a mille avantages pour des gens industrieux. De l'instant où ils ont labouré leurs terres , sur la fin de l'automne , jusqu'au milieu d'avril ou au commencement de mai , époque à laquelle ils sement leurs grains , ils peuvent faire abattre du bois , le scier , & le tenir prêt à être employé pour la construction des maisons & des vaisseaux ; alors il n'y aura

plus qu'à l'embarquer, lorsque la gelée sera passée. Un autre avantage que ce pays possède, c'est la promptitude avec laquelle la végétation s'y opere. Ce qui est semé dans le cours de mai, germe, pousse, mûrit & est mis en grange avant la fin d'août.

Sans considérer les difficultés auxquelles les gens qui trafiquent avec les naturels étoient exposés, le négociant du Canada les regardoit avec un œil de jalousie; mais maintenant qu'il n'est plus victime de l'état & du clergé, & qu'il jouit des privilèges de notre heureuse constitution, son industrie se montre dans tout son éclat, & les longs hivers qui, autrefois, se passoient au milieu des festins & des plaisirs, sont actuellement employés à des occupations utiles. Un marchand indien n'est plus en état d'exciter tant de jalousie.

L'expérience nous prouve chaque jour que cette province peut fournir plus de ressources qu'aucune autre. Quels pouvoient être les motifs de la France, en retenant les Canadiens dans un tel état de captivité? Il semble que, fier d'avoir annexé à sa couronne ce vaste pays, le produit du

Commerce des fourrures étoit tout l'avantage qu'elle cherchoit à en retirer. Mon intention n'est pas de vous ennuyer de mes réflexions politiques ; je vais conclure , en me proposant de vous parler , dans ma prochaine lettre , du commerce des fourrures , qui est encore , pour l'Angleterre , une source considérable de richesses , mais qui tarira par la fuite des temps. On détruit chaque année une si grande quantité d'animaux , que le nombre en diminue sensiblement , & les chasseurs sont obligés de les aller chercher à plusieurs centaines de lieues , tant ils se sont éloignés pour se dérober aux poursuites. Vous voyez qu'il est donc bien essentiel d'encourager l'agriculture ; mais j'allois encore parler politique. Adieu , je suis , &c.

LE T T R E X X I.

De Montréal, le 3 Juin 1777.

MON CHER AMI,

Comme dans une de mes précédentes lettres je vous ai parlé des marchands américains & de leur façon de trafiquer avec les sauvages, je vais vous donner quelques détails sur les animaux dont ils recherchent les peaux avec tant d'avidité.

Par les descriptions qu'un grand nombre d'auteurs nous ont données du Canada, on voit qu'à l'instant de la découverte, ce n'étoit qu'un pays couvert d'immenses forêts qui ne servoient de retraite qu'aux bêtes sauvages qui y abondoient & s'y multiplioient prodigieusement. Le petit nombre d'hommes qui habitoient ces vastes déserts n'ayant ni troupeaux ni animaux domestiques, les bêtes carnacieres pouvoient errer sans contrainte; elles trouvoient des vivres en abondance, & jouissoient paisiblement

de leur liberté; quoiqu'il n'y eût pas une grande variété dans les especes, chacune d'elles se multiplioit considérablement: mais chaque chose dans ce monde doit être tôt ou tard soumis au pouvoir de l'homme civilisé. Il a exercé sur elles son despotisme cruel, & le très-petit nombre de ces animaux que les naturels détruisoient pour leur nourriture & pour se couvrir n'étoit rien en comparaison du nombre prodigieux qui tombe journellement sous nos coups. A peine le luxe eut-il introduit l'usage des fourrures que les sauvages déclarerent une guerre perpétuelle aux habitans des forêts, & ils les poursuivirent avec acharnement, parce que l'abondance, & des jouissances qui leur avoient été jusqu'alors inconnues, furent le prix de leurs cruautés. Pour rendre cette guerre plus destructive, nous leur avons fourni des armes à feu, ce qui les a mis à portée de nous procurer un plus grand nombre de fourrures, & dont les qualités sont beaucoup plus variées. Elles étoient connues en Europe, car on tiroit du Nord des fourrures de la même espece, mais en si petite quantité, que cela ne pouvoit pas

suffire aux demandes considérables qu'on ne cessoit d'en faire.

Ces fourrures ont été plus ou moins recherchées, suivant le caprice de la mode ; mais, pour favoriser le commerce du Canada, on en fait beaucoup d'usage en Angleterre, où on cherche à les tenir toujours à un bon prix. Vous devez vous souvenir de la somme considérable que votre sœur a donnée pour son manchon & sa palatine. Je puis vous assurer qu'elles sont même fort chères ici, car le bonnet de fourrure le plus simple coûte environ deux guinées.

Je vais vous parler maintenant des bêtes, dont les peaux sont encore recherchées ; je commencerai par la loutre. Elle ressemble trop à celle qui est si commune en Angleterre, pour qu'il soit nécessaire de vous donner, sur elle, de grands détails. Je me bornerai à vous dire que celle du Canada est plus grande que la nôtre, que son poil est plus noir & plus fin, & que sa beauté est pour elle un présent fatal de la nature, puisqu'elle l'expose davantage aux poursuites des Sauvages.

La fouine est fort estimée des chasseurs

canadiens , son poil étant plus brun & d'un plus beau luisant que celui des fouines d'Europe.

On fait aussi grand cas de la peau des rats de l'Amérique septentrionale , particulièrement de l'*Opposum* & du *Musqué*. On a fait , au sujet de ce dernier , plusieurs fables ridicules , qui se sont accréditées & perpétuées jusqu'à ce jour. On prétend , entre autres choses , que les petits rentrent dans le ventre de leur mere par les mamelles ; mais voici le fait : La femelle du rat *musqué* a , sous le ventre , une peau qu'elle peut étendre & resserrer autant qu'il lui plaît. Cette poche a une ouverture par laquelle elle fait entrer ses petits à la moindre apparence de danger , & , lorsqu'ils sont en sûreté dans cette espece de sac , elle s'enfuit avec eux sur le sommet d'un arbre. Un autre instinct singulier , qui est propre à cet animal , & dont on a rarement fait mention , c'est que s'il se voit poursuivi par un tigre , par un chat de montagne , ou par quelqu'autre animal que ce soit , à qui la nature a donné la facilité de grimper sur les arbres , il va alors se suspendre , par la queue , à l'extrémité

trémité d'une branche, sur laquelle il ne pourroit pas se soutenir autrement, & trop foible pour supporter le poids de l'animal qui le poursuit. On emploie la peau du rat *musqué* aux mêmes usages que celle du castor, dont il semble être un diminutif; mais le parfum qu'il porte avec lui, & auquel il donne son nom, est ce qui engage principalement les chasseurs à les poursuivre.

L'hermine est à-peu-près de la taille d'un écureuil, mais elle n'est pas aussi longue. Ses yeux sont extrêmement vifs, ses regards perçans, & ses mouvemens si précipités que l'œil peut à peine les suivre. Sa queue, dont l'extrémité est noire comme le jet, est longue & épaisse. J'ai d'autant mieux examiné ce petit animal, que la fille de mon hôte en a un, qu'elle élève. C'est ici la mode que les jeunes personnes en aient, comme en Angleterre, des écureuils. L'hiver, l'hermine est aussi blanche que la neige. Appercevant, il y a quelques jours, que celle de mon hôtesse prenoit une teinte de jaune, je lui en témoignai ma surprise : « Ah, monsieur! me dit-elle, au milieu de l'été, elle sera jaune comme de l'or ». Ce

petit animal est fort estimé au Canada. La zibeline est plus petite, & n'y est pas aussi commune.

La martre, dont la peau est la plus précieuse, se tient loin des lieux habités. On ne peut la rencontrer qu'au milieu des forêts. Quoiqu'elle soit fort petite, elle n'en est pas moins carnacière, ne se nourrissant que de la chair des oiseaux qu'elle attrappe. Elle n'a qu'un pied & demi de long; mais les trous qu'elle fait dans la neige, laissent des marques profondes, & on croiroit que ce sont celles des pattes d'un animal beaucoup plus grand. Cela vient des sauts qu'elle fait en courant, & lorsqu'elle retombe, ses deux pattes de devant réunies ne font qu'un trou. Sa peau, quoique fort recherchée, ne vaut pas celle des zibelines, qui sont d'un noir luisant.

Les peaux de martres varient de prix, selon leur plus ou moins de beauté. Plus elles approchent du beau noir glacé de la zibeline, plus elles sont chères. On en trouve de toutes les teintes, depuis le brun léger jusqu'au noir. Les martres ne quittent les forêts impénétrables qui leur servent de

retraite , qu'une fois au plus ; tous les deux ou trois ans ; & , quand les Canadiens les apperçoivent , c'est pour eux le présage d'un hiver heureux. Ils jugent qu'ils auront une grande quantité de neige , & , conséquemment , beaucoup de plaisir à la chasse de ces animaux.

Le chat sauvage du Canada est beaucoup plus petit que ceux que l'on voit dans les pays septentrionaux de l'Europe. C'est le même animal auquel les anciens donnoient le nom de Linx , & à qui le vulgaire crédule attribuoit le pouvoir de donner la mort , par son seul regard , à la proie qu'il s'étoit destinée. La nature ayant refusé , à cet animal , la faculté d'entendre & de sentir à une certaine distance , & ayant au contraire la vue d'une finesse extrême , c'est ce qui a donné lieu à cette fable ridicule. Il ne vit que du gibier qu'il attrape , il le poursuit jusqu'au sommet des arbres les plus élevés , & , quelque petit que soit l'animal qu'il poursuit , il ne le perd jamais de vue ; le feuillage le plus épais ne peut le lui dérober. La chair du chat sauvage est très-blanche , l'on peut même dire qu'elle a bon goût , mais

c'est principalement pour sa peau que les Indiens le recherchent. Son poil est long, & d'un beau gris clair ; sa fourrure est cependant inférieure à celle du renard.

Cet animal est carnacier , ainsi que tous ceux que produisent les pays froids , où il ne croît que très-peu de végétaux.

Outre les différentes fourrures dont je viens de vous parler , le Canada fournit à l'Angleterre des peaux de cerf , de daim , de chevreuil , de *Caribon* & d'élan , dont on suppose que toutes ces autres especes tirent leur origine. Les Canadiens font la chasse à tous ces animaux , mais les Sauvages se sont réservé celle de l'ours ; c'est leur exercice favori , il convient à leur maniere de combattre , à leur force & à leur courage , & ces animaux fournissent mieux qu'aucun autre à tous leurs besoins.

Dans la crainte de vous fatiguer par ces ennuyeuses descriptions de bêtes sauvages , je finis , réservant pour la prochaine occasion le plaisir de vous parler de l'ours & du castor. Ces deux especes d'animaux paroissent les plus dignes de nos observations ; le dernier sur-tout , qui possède toutes les

(197)

qualités capables d'entretenir l'harmonie dans la société, sans connoître les vices & les maux auxquels nous sommes sujets : ce sont ces calamités qui nous empêchent de goûter en paix les charmes de l'amitié, & ceux que l'homme devoit trouver dans la vie sociale. Je suis, &c.

LETTRE XXII.

De Montréal, le 7 Juin 1777.

MON CHER AMI,

Chaque jour me fournit de nouvelles occasions de m'entretenir avec vous. Je les fais avec plaisir; mais il me reste peu de temps à séjourner dans cette ville, & quand je l'aurai quittée, vous m'accuserez peut-être de négligence. Soyez persuadé que, malgré que notre correspondance ne soit pas aussi bien suivie, je profiterai de toutes les occasions possibles de vous faire passer de mes nouvelles.

Je vous ai dit dans ma dernière lettre que

L'ours suppléoit à tous les besoins des Sauvages. Sa chair leur fournit des alimens ; sa graisse leur sert à se froter le corps , & ils se vêtissent avec sa peau. Vous serez bien aise sans doute de connoître les moyens singuliers que les Sauvages emploient pour les chasser.

Comme vous avez sans doute vu des ours en Angleterre , il est inutile que je vous en décrive sa structure.

Cet animal est plutôt timide que féroce ; rarement il attaque l'homme , il fuit à son aspect , & se sauve avec beaucoup de précipitation quand il est poursuivi par un chien. Il n'est dangereux que lorsqu'il est blessé , quand il sort du creux de l'arbre qui lui a servi de retraite pendant tout l'hiver , & dans le temps du rut qui arrive au mois de juillet. C'est sur-tout dans ce dernier cas que l'ours , animé par sa jalousie , devient si féroce & si hargneux , qu'il est dangereux de le rencontrer. Pendant le rut , ces animaux maigrissent considérablement , & leur chair contracte un goût si désagréable , que les Indiens , dont l'estomac n'est sûrement pas fort délicat , ne veulent pas en manger :

qui pourroit croire que l'amour fût capable de faire , en un mois , sur l'ours , plus de ravage que six mois de jeûne n'en fauroient opérer.

Quand la saison de ses amours est passée , il recouvre promptement son embonpoint par la grande quantité de fruits qu'il mange , & dont les bois abondent. Il est sur-tout si passionné pour le raisin qu'il grimpe , pour le cueillir , jusqu'au sommet des arbres les plus élevés ; quand il s'est repu de fruits pendant quelque temps , sa chair devient délicieuse , & elle continue à l'être jusqu'au printemps.

Il est surprenant qu'un animal , qui paroît si peu délicat , & qui a une fourrure si chaude , prenne tant de précaution pour se mettre à l'abri du froid. La nature nous apprend par-là à ne point juger des choses sur les apparences : ces animaux doivent savoir mieux que nous ce qui leur convient. L'ours monte , à l'entrée de l'hiver , dans le creux d'un vieil arbre , il en bouche l'ouverture avec des branches de pin , pour se mettre à couvert des rigueurs de la saison ; & quand une fois il s'y est bien établi , il

est rare qu'il en sorte avant que l'hiver ne soit entièrement passé. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il ne prend, dans sa retraite, aucune provision, & il doit cependant avoir besoin de nourriture. Il est à croire qu'une très-petite quantité d'alimens suffit à sa subsistance; car, étant à la fin de l'automne prodigieusement gras, ne prenant pas d'exercice pendant l'hiver, & dormant presque toujours, il perd très-peu par la transpiration, & a rarement besoin de sortir pour se procurer des vivres: quand cela arrive, il rentre aussi-tôt dans sa retraite.

C'est sans doute à la longueur du temps que ces animaux passent sans prendre de nourriture (parce qu'un sommeil presque continuel & leur oisiveté entretiennent leurs forces), qu'est due l'opinion si ridicule & si généralement adoptée, que la seule nourriture de l'ours, pendant l'hiver, est la substance qu'il tire de ses pattes en les léchant. Je ne suis pas surpris qu'une idée aussi absurde se soit accréditée, quand je considère que l'on en a enchaîné un pendant tout un hiver; qu'il est resté sans boire ni manger, & que cependant six mois après il étoit

encore aussi gras qu'à l'instant où on l'avoit attrapé.

C'est pendant l'hiver que l'on fait la chasse de l'ours. Les Indiens le forcent de sortir de sa retraite en mettant le feu aux branches d'arbres qu'il a rassemblées au pied d'un pin creux. La fumée s'élevant le long du corps de l'arbre, l'animal, pour n'être pas suffoqué, sort de son trou, & on le met à mort aussi-tôt qu'il paroît. Ce n'est que pour subvenir à leurs propres besoins que les Indiens font aujourd'hui la chasse de l'ours; mais autrefois ils les poursuivoient encore pour en avoir la peau, qu'ils vendoient aux marchands qui fréquentoient leurs côtes. Le bruit ne se fut pas plutôt répandu que le Canada abondoit en castors, que les Sauvages, excités par l'appas d'un gain plus considérable, commencerent à les détruire; quoique de tous les animaux qui existent, il n'y en ait pas qui soient moins nuisibles ni moins carnaciers. C'est avec peine que je ferai la remarque suivante: si les Indiens poursuivent avec tant d'acharnement ces créatures innocentes, leur cruauté ne provient en cela que de l'avidité avec laquelle

nos marchands recherchent les fourrures ; pour satisfaire au luxe excessif des nations policées de l'Europe.

Cet animal est , de sa nature , fait pour vivre en société. Il a un instinct tout particulier pour la conservation & pour la propagation de son espece. Sa longueur ordinaire est de trois ou quatre pieds , & son poids est de quarante à soixante livres. Les doigts de ses pattes de derriere sont réunis par une membrane , ce qui lui donne une grande facilité à nager , & ceux des pattes de devant sont séparés. Sa queue est de forme ovale , plate & couverte d'écaillés ; sa tête ressemble à celle d'un rat ; sa mâchoire est garnie de quatre dents fort aiguës , avec lesquelles il est capable de ronger le tronc entier des arbres les plus gros.

Le castor est extrêmement doux , & ne cherche à nuire à aucune créature. Il ne connoît point les ruses dont se servent les autres animaux , & cherche rarement à se défendre quand il est seul ; il ne mord jamais , excepté lorsqu'on l'attrape ; & , comme la nature ne lui a pas fourni d'armes suffisantes pour sa défense , par l'instinct qui

lui est propre, il se réunit en société, & cherche les moyens de se procurer une vie paisible, sans être obligé de combattre. Il n'est inquiété par aucun des animaux dont il est entouré, & ne cherche pas non plus à leur nuire : quoique le castor soit si doux qu'on peut le comparer même aux animaux domestiques, & qu'il vive en société, il est néanmoins d'un caractère indépendant; il fournit lui-même à tous ses besoins, & ne se soumet point à l'esclavage; &, s'il n'obéit pas, il ne prétend pas non plus commander, & semble diriger toutes ses opérations vers le bien général, en ne vivant cependant que pour lui-même. Pour vous faire connoître ce que c'est qu'une république des castors, je vous rapporterai le récit intéressant que m'en a fait la personne chez laquelle je suis logé; j'espère qu'il ne vous causera pas moins de plaisir que je n'en ai éprouvé moi-même.

Au mois de juin ou de juillet, ils viennent de tous côtés & se rassemblent au nombre de deux ou trois cents, sur le bord d'un lac ou d'un étang, afin d'y bâtir leurs habitations d'hiver : les différens matériaux

dont ils se servent , & la maniere dont ils les emploient dans la construction de leurs logemens , étonnent l'imagination ; on seroit tenté de croire que ce ne peut être que l'ouvrage d'un être raisonnable. C'est surtout lorsqu'ils forment leurs digues qu'on est forcé d'admirer leur industrie. Ils en construisent lorsqu'ils ne peuvent pas trouver de lac ou d'étang. Pour établir leur habitation , ils se fixent sur les bords de quelques rivières ; leur première opération est de former cette digue dans l'endroit le moins profond , avec les arbres qu'ils coupent par le moyen des quatre dents tranchantes dont je vous ai parlé plus haut. Cinq ou six de ces animaux suffisent pour ronger entièrement le pied d'un gros arbre ; & , ce qui est une nouvelle preuve de leur étonnante sagacité , ils ont assez d'adresse pour le faire toujours tomber du côté de l'eau. Après avoir posé cette fondation , ils coupent des arbres plus petits , & les transportent auprès des grands. Ils n'emploient pas moins d'adresse pour enfoncer dans l'eau les pieux destinés à empêcher le courant d'emporter les arbres qui sont placés en croix les uns sur les

autres. Voici la façon dont ils s'y prennent. Ils font, avec leurs griffes, un trou profond, soit dans la terre, soit dans le sable qui forme le lit de la riviere; ils assujettissent le pieu, avec leurs dents, contre le bord de la riviere, ou contre les arbres qui se trouvent en travers; ils en faisaient le bout qu'ils ont eu soin d'affiler, & le font couler dans le trou destiné à le recevoir. Lorsqu'ils ont enfoncé une quantité de pieux suffisante; pour donner de la solidité à leur ouvrage, ils entrelacent dedans des branches de jeunes arbres, &, avec un mortier fait d'argile, qu'ils transportent sur leurs queues, ils remplissent les vides. Lorsque cet ouvrage, auquel le corps entier de la nation a travaillé, est achevé, chacun de son côté choisit l'endroit qui lui convient, pour bâtir sa maison. Elle est toujours située sur les bords de l'eau, bâtie sur pilotis, & plus ou moins grande, suivant le nombre de ceux qui doivent y résider ensemble. Quelques-unes de leurs huttes sont faites pour contenir deux ou trois familles de castors, & d'autres sont assez grandes pour en loger jusqu'à quinze. Les murs extérieurs, & ceux de séparation, sont

d'environ deux pieds d'épaisseur, sur une hauteur semblable. Au-dessus s'éleve une voute si bien enduite d'argile, que la moindre partie d'air ne peut y pénétrer. Chaque chambre est assez grande pour contenir le mâle & la femelle, & les huttes ont deux entrées, l'une du côté de la terre, & l'autre qui donne sur la riviere; la premiere leur sert à aller dans les bois chercher leurs provisions, & la seconde à échapper aux poursuites de leur ennemi qui est l'homme, le destructeur de leurs villes & de leur république. Les planchers de leurs appartemens sont de gazon recouvert de rameaux de sapin; & ces animaux sont si propres qu'on ne trouve jamais la moindre ordure dans leurs demeures.

Il y a dans chaque cabane un magasin pour les vivres, d'une grandeur proportionnée au nombre de ses habitans. Chacun d'eux connoît ce qui lui appartient, & ne dérobe rien à son voisin. Le mâle & la femelle vivent ensemble dans une chambre qui n'est que pour eux; les jalousies & les querelles sont tout-à-fait inconnues dans leur république. Les provisions sont ramassées &

partagées sans contestation ; enfin , le castor se contente des alimens simples & des commodités qu'il doit à son travail & à son industrie. Sa seule passion est la tendresse conjugale. Elle pourroit servir d'exemple à tous ces hommes suffisans qui n'écoutent que la fougue de leurs passions & les loix de leur vanité.

Deux de ces animaux , mâle & femelle , pendant l'été , qui est la saison de leurs travaux , s'unissent selon leur inclination , & conviennent de passer l'hiver ensemble. Ils se marient avec la même facilité qu'un grand nombre de gens parmi nous , qui entrent dans l'état du mariage sans avoir d'autres motifs qu'une satisfaction momentanée ; mais nous ne sommes pas aussi sages , nous négligeons les précautions qui pourroient assurer notre bonheur , & nous ne faisons pas de magasins qui nous mettent en garde contre les rigueurs de la mauvaise saison.

Ce couple heureux se retire dans sa cabane vers la fin de l'automne , qui n'est pas moins favorable aux plaisirs de l'amour que le printemps. Si la saison des fleurs invite les oiseaux à s'unir dans les bois , c'est la

faison des fruits qui fait naître, dans les quadrupedes, le besoin de travailler à la propagation de leur espece. Les plaisirs de l'amour leur font d'ailleurs oublier les rigueurs de l'hiver.

On vient de me dire que le paquebot alloit mettre à la voile dans un instant ; je suis en conséquence obligé de remettre à une autre occasion la fin de ce que j'ai à vous dire sur le castor. Cet animal singulier pourroit fournir à l'homme des leçons d'industrie & de morale bien importantes, s'il se donnoit la peine de l'examiner plus particulièrement, & d'y réfléchir. Je finis en formant des vœux pour votre bonheur. Je suis, &c.

LETTRE

L E T T R E X X I I I .

De Montréal, le 8 Juin 1777.

M O N C H E R A M I ,

Je vous envoie cette lettre par notre ami commun, le capitaine F. . . qui part en poste pour Quebec, d'où il mettra incessamment à la voile. Si vous recevez celle-ci en même temps ou avant ma dernière, il n'y aura rien d'étonnant, car la navigation d'ici à Quebec est interrompue par les différens courans, & par d'autres causes encore, qui empêchent, en ce moment, les vaisseaux de descendre le fleuve; je ne vous dirai, par cette raison, que deux mots, pour achever ce qui me restoit à vous apprendre sur le castor.

Si j'ai bonne mémoire, j'en suis resté à l'histoire de ses amours, cette passion qui agit sur tout ce qui respire, mais qui rend le castor plus heureux que toutes les autres créatures, sans en excepter l'homme. Lors-

que ces animaux s'accouplent & qu'ils entrent dans leurs cabanes, ils ne se quittent plus : ils consacrent tout leur temps à l'amour, dont le travail ni aucun autre objet ne viennent les distraire.

Quand, par hasard, les rayons du soleil viennent, pour un moment, faire diversion à la tristesse habituelle de la saison, ils quittent leur logement & vont ensemble se promener sur les bords du lac, se régaler d'écorce fraîche, & respirer un air salubre. A la fin de l'hiver, la femelle donne le jour aux tendres gages de son amour; & le mâle, réveillé par les charmes du printemps, se met à courir les bois, laissant à sa petite famille la place qu'il occupoit dans sa cabane. La portée de la femelle du castor est ordinairement de deux ou trois petits à-la-fois, qu'elle allaite avec soin; &, quand le mâle est absent, elle les mene avec elle toutes les fois qu'elle sort pour faire ses provisions d'écrevisses ou d'autres poissons, & se munir d'écorce verte. C'est avec ce dernier aliment qu'elle nourrit ses petits, & répare ses forces qui l'avoient abandonnée. Ils attendent, au milieu de ces occupations, la saison des travaux; car,

quoique leur habitation soit assez solide pour durer un siecle, ils sont obligés néanmoins d'en construire tous les ans de nouvelles, vu que la premiere chose que font les chasseurs, quand ils rencontrent quelques uns de leurs ouvrages, est de jeter bas leurs cabanes, & de détruire leurs digues & leurs fossés.

On emploie plusieurs moyens pour chasser ces animaux & les prendre. Quelquefois on desseche le fossé sur lequel sont construites leurs habitations. D'autres fois on les prend dans des pieges; on se sert rarement du fusil, car si le chasseur ne tue pas du premier coup, le castor, quoique blessé, se plonge au fond de l'eau & ne reparoit plus. Le moyen le plus sûr & le plus généralement adopté pour les attraper, est de tendre des pieges dans les bois où l'on s'est apperçu qu'ils viennent manger l'écorce des jeunes arbres; ces pieges se détendent quand ils rongent celle des branches nouvellement cueillies que l'on a éparpillées pour servir d'appât à ces animaux. Une trape d'un poids considérable, en tombant sur eux, leur brise les

reins ; & le chasseur qui est caché dans les environs , accourt & le tue promptement.

J'aurois pu , sans doute , m'étendre un peu moins sur ces détails ; mais , si j'ai mis des longueurs dans ma narration , vous devez l'attribuer au sentiment d'admiration que je ne puis m'empêcher d'éprouver en considérant les qualités morales de cet animal innocent , & en songeant à l'être suprême qui lui a donné tant d'instinct.

On pourroit regarder les sociétés de castors comme celle des couvens (vous me passerez cette comparaison). Si l'on peut dire que le bonheur habite dans l'une & dans l'autre communauté , il faut avouer que leur but est bien différent. Parmi les castors , le bonheur consiste à suivre le doux penchant de la nature ; dans les couvens l'on ne s'applique qu'à le combattre , sans songer qu'il ajoute au bonheur de la vie sociale ; & que le créateur , en nous donnant à tous un penchant pour ses plaisirs , nous a fait une loi de nous y livrer. Il semble que ces sociétés d'animaux ne soient instituées que pour la propagation de leur espèce ; & les couvens

pour la destruction de la leur. Combien de femmes qui auroient été l'honneur de leur sexe, que l'on auroit vu tendres meres , & épouses fidelles , se trouvent bannies à jamais de la société. Peuvent-elles être insensibles à leur malheur ? Peuvent-elles s'empêcher d'éprouver de tendres émotions , même dans le sein de la vie la plus austere ? Peuvent-elles ne pas maudire le vœu barbare qui les arrache au bonheur , & les enchaîne pour toujours dans ces lieux de désolation , où leur cœur , dévoré par un amour sans espoir , se consume en vains desirs ? Je ne puis supporter cette idée.

Quelle seroit la douleur de l'homme sensible s'il considéroit combien cette institution , triste ouvrage de la superstition , s'est propagée dans toutes les parties de l'Europe ; non-seulement elle est nuisible , mais barbare. Sous prétexte de rendre les hommes semblables aux anges , elle détruit sa constitution , & prive la beauté des avantages pour lesquels la nature l'avoit fait naître.

Je suis agréablement interrompu dans mes trop sérieuses réflexions par la visite de notre aimable ami S. . . . , qui arrive de New-York.

Il avoit été fait prisonnier , dans le cours de l'été dernier , par ce fameux scélérat connu sous le nom de *White Comb* , le même qui a tué le brigadier général Gordon. Je vous rapporterai les circonstances de cette affaire dans ma première lettre. Je suis , &c.

L E T T R E X X I V .

De Montréal, le 12 Juillet 1777.

JE vous ai parlé , dans ma dernière lettre , mon cher ami , d'un certain *White Comb*. Cet homme , né à Connecticut , avoit embrassé avec chaleur la cause des Américains , & , après leur défaite sur les lacs , il leur avoit offert ses services pour aller se mettre en embuscade dans les bois , & ramener prisonnier un officier anglois. Pour exécuter ce projet , il alla se cacher dans les broussailles qui sont entre *la Prairie & Saint-Jean*. Le premier officier qui passa fut le brigadier général Gordon. Comme il étoit monté sur un cheval des plus vifs , désespérant de le

faire prisonnier, il lui lâcha un coup de fusil & le blessa à l'épaule.

Le général partit à l'instant au grand galop pour arriver au camp de Saint-Jean; mais à peine fut-il arrivé qu'il tomba de son cheval, épuisé par la fatigue & par le sang qu'il avoit perdu. Quelques soldats le releverent & le porterent à l'hôpital, où, après qu'on eut pansé sa blessure, se trouvant un peu soulagé, il raconta ce qui lui étoit arrivé. Le rapport en ayant été fait au général Carleton, il envoya aussi-tôt une compagnie d'Indiens pour rôder dans les bois, afin de se saisir de ce *White Comb*; mais ce fut en vain, il étoit retourné à Ticonderoga. Le général Carleton pensant qu'il s'étoit caché dans les forêts, ou qu'il s'étoit retiré dans la maison de quelque Canadien mécontent, fit publier qu'il donneroit une récompense de cinquante guinées à la personne qui rameneroit *White Comb*, mort ou vif.

Le général Gordon mourut quelques jours après des suites de sa blessure : nous avons eu à regretter, par cette mort, la perte d'un brave officier, & d'un général très-expérimenté.

White Comb étant retourné à Ticonderoga, informa le général qui commandoit dans cette place, que, malgré qu'il n'eût pu faire prisonnier aucun officier, il croyoit en avoir blessé un mortellement.

Le général, d'un air sévère, lui témoigna son mécontentement de ce qu'il l'avoit trompé dans les espérances qu'il lui avoit données; & White Comb, pour réparer sa faute, offrit de faire une nouvelle tentative, protestant qu'il perdrait plutôt la vie que de revenir sans avoir fait un prisonnier.

Il partit pour cette expédition, accompagné de deux hommes, & descendit le *lac Champlain*, dans une piroque, jusqu'à une petite baie, où il la cacha avec soin. Il se rendit ensuite dans les bois, au même endroit où il avoit blessé le général Gordon, & resta à l'entrée, tandis que les deux hommes qui étoient avec lui s'enfoncerent un peu plus avant dans le taillis.

Le régiment, dont notre ami S. . . est quartier-maître, ayant besoin de faire venir quelques provisions de Montréal, ce fut lui qu'on chargea de cette commission. Il quitta

le camp de Saint-Jean pour exécuter cet ordre , après qu'on lui eut fortement recommandé de prendre sa route par Chamblée , afin d'éviter un accident semblable à celui du général Gordon , ce qui pouvoit être , s'il passoit par les bois. Vous savez que notre ami S. . . . est très-brave , & que sa force est au moins égale à son courage. Il s'obstina à prendre le chemin le plus court , ne jugeant pas à propos d'allonger sa route pour tous les White Combs du monde ; & nous dit même très-plaisamment qu'il seroit enchanté de rencontrer ce maraudeur , persuadé que dès lors les cinquante guinées promises lui appartenoient. Il s'est malheureusement trompé fort grossièrement dans son calcul ; toute sa récompense a été d'être lui-même fait prisonnier.

Avant son départ , il avoit eu soin de prendre toutes les précautions possibles. Non-seulement il avoit bien chargé son fusil , mais il étoit encore muni de deux pistolets. Malgré tous ses soins , en arrivant près des bois , il fut saisi par White Comb , & ses deux camarades qui sortirent de derrière un buisson fort touffu , au pied duquel ils s'étoient

tapis ; & , sans qu'il ait eu le temps de faire la moindre résistance , le défarmerent , le lierent , & lui mirent un bandeau sur les yeux.

Ils furent trois jours avant de gagner la baie où la piroque avoit été amarrée , & , pendant ce temps , leur nourriture ne consistoit qu'en quelques biscuits secs & des fruits sauvages. Lorsque White Comb crut que M. S. . . étoit trop éloigné pour oser chercher à s'échapper , quand même il lui donneroient la liberté , autant pour se débarrasser d'un soin pénible , que pour ne pas retarder sa marche , il lui fit délier les mains , & lui rendit l'usage de la vue. Sa situation n'étoit guere moins désagréable , au milieu d'un bois épais , & au pouvoir de trois personnes dont il ne connoissoit pas encore les intentions.

Le soir , dès qu'ils avoient fait un repas des plus frugals , & en conséquence du peu de provisions qu'ils avoient , deux de ces hommes prenoient un peu de repos , tandis que le troisieme veilloit le prisonnier. Il dormit profondément la premiere nuit , étant extrêmement fatigué. Il n'en fit pas de même

la seconde ; son inquiétude l'empêcha de fermer l'œil. Cette même nuit, il se présenta une occasion dont il auroit pu profiter pour s'échapper s'il eût voulu. Celui qui étoit de garde s'étoit endormi. Il m'a raconté depuis, que, pendant un moment, il réfléchit aux moyens qu'il pourroit prendre pour recouvrer sa liberté ; mais l'idée de faire mourir trois hommes, chose qui devenoit alors indispensable, répugnoit à son humanité ; & quoique les loix de la guerre ne lui en eussent point fait un crime, il ne put s'y résoudre. D'ailleurs, s'il leur laissoit la vie, & tentoit de s'échapper, il étoit probable qu'il seroit repris & sans doute maltraité ; ce qui le détermina encore à se soumettre à son sort, fut la réflexion que, quand même il ne seroit pas poursuivi, il n'étoit pas possible qu'il pût reconnoître son chemin, dans une forêt immense, dont il avoit traversé une grande partie les yeux bandés, & où, selon toutes les apparences, en allant de côté & d'autre, pour se frayer une route, il mourroit de fatigue & de besoin.

Le lendemain, au point du jour, ils continuerent leur marche, & dans la soirée

du même jour , ils arriverent à la baie où la piroque étoit cachée. Ils le lierent de nouveau , le mirent dans la piroque , & remonterent le lac , en portant sur Ticonderoga , où ils arriverent dans la matinée du lendemain. Quand ils furent près d'aborder , on lui remit un mouchoir sur les yeux , pour qu'il ne pût pas examiner les fortifications , & on le conduisit de cette façon devant le général. Son seul motif , en témoignant le desir d'avoir un de nos officiers , étoit de se procurer , soit par des menaces , soit par des prieres , des informations relatives à notre armée , qui pouvoient lui devenir très essentielles. Ses espérances furent déçues , S. . . ne voulut répondre à aucune de ses questions. Le général l'envoya alors comme prisonnier de guerre , sur sa parole , dans une des villes de l'intérieur. Il en est revenu , comme je vous l'ai mandé dans ma dernière lettre , en bonne santé. Je suis entré dans un détail assez long , sur ce qui le regarde , connoissant l'intérêt que vous prenez à sa personne.

Je vais terminer cette lettre ; mais je dois avant vous féliciter sur votre heureux rétablissement , après une maladie si sérieuse.

Une bonne fanté est le premier de tous les biens ; c'est elle seule qui donne la force nécessaire pour supporter les peines de la vie, & mes desirs les plus ardens sont que vous en jouissiez long-temps pour votre propre bonheur, & celui de vos amis. Je suis, &c.

LETRE XXV.

Au Camp de Saint-Jean, le 14 Juin 1777.

MON CHER AMI,

J'avois à peine fini ma dernière lettre, quand je reçus ordre de me mettre en marche vers cette place. Je vais commencer à connoître les embarras & les fatigues inséparables d'une campagne. Je le répète, ne m'accusez pas de négligence si quelquefois vous tardez à recevoir de mes nouvelles.

Je vous ai fait observer, dans une de mes lettres, que c'étoit l'opinion générale que les Américains ne mettroient point d'obstacle à la marche de notre armée, sur le lac

Champlain , mais qu'ils attendroient notre arrivée à Ticonderoga : dans ce cas , les opérations de la campagne commenceront à *Crown-point*.

Je serois injuste si je ne faisois pas mention de l'activité de la garnison qui a été en quartier au fort Saint-Jean , pendant le cours de l'hiver. Ceux qui la composoient se sont occupés de réparer les barques canonieres , les bâtimens destinés à porter l'artillerie , & les bateaux , d'en augmenter le nombre , & de les disposer de maniere à n'avoir plus qu'à mettre à la voile. Les autres corps de l'armée ont également donné des preuves de leur zele & de leur industrie , en établissant des magasins à Montréal , à Sorel & au fort Chamblée. Ces magasins ne pouvoient être remplis que pendant les gelées , non-seulement parce qu'il est plus facile de se procurer les denrées dans ce temps , mais encore parce que les chemins sont meilleurs que lors de la fonte des neiges qui les rendent impraticables pour plusieurs mois.

De tous les différens rapports qui nous ont été faits , nous pouvons conclure que les Américains ont , à Ticonderoga , une

armée forte de douze mille hommes. Le lac George est également défendu par un nombre d'hommes considérable, & de plus, il est soutenu par une marine puissante qui n'est là sans doute que pour assurer la retraite de l'armée, au cas où elle se trouveroit obligée d'abandonner Ticonderoga.

Si la navigation, sur le lac Champlain, est bien protégée par notre armée navale, dont la supériorité est connue, le corps avancé, commandé par le général Frazer, & une troupe considérable de Canadiens & de Sauvages, destinée aux travaux & à aller à la découverte, prendront possession de *Crown-point* qu'ils fortifieront. Nous emmenons, à cet effet, nos ingénieurs les plus habiles, & nos meilleurs ouvriers. L'intention est de prévenir, par ce moyen, les insultes que nous serions exposés à recevoir de l'ennemi, pendant que nous établirions nos magasins, & que nous fortifierions nos postes. Ces opérations sont des préliminaires indispensables, & sans lesquels on ne peut songer à former le siège de Ticonderoga.

Ce détachement étant posté à *Crown-point*,

pour en imposer à l'ennemi , le reste de l'armée sera employé à escorter les convois & les provisions , à faciliter les transports de l'artillerie & à préparer les fascines & les autres ouvrages qui sont nécessaires pour commencer un siege. Pour tenir l'ennemi en haleine , nous avons des troupes de Sauvages soutenus par des détachemens de l'infanterie légère , dont la commission sera de harceler les Américains dans leurs travaux. Ce même corps sera aussi chargé d'accompagner les officiers généraux & les ingénieurs , quand ils iront à la découverte , & ce sera lui qu'on fera marcher en avant pour nous donner des détails sur les forces de l'ennemi , sur sa position & sur ses desseins. Nous pouvons espérer que Ticonderoga sera pris au commencement de l'été , d'après les préparations que nous avons faites pendant l'hiver , & d'après ce que nous devons attendre des efforts des soldats qui sont pleins de vigueur & de santé , à moins qu'il n'arrive quelques-uns de ces événemens que la prudence humaine ne peut prévoir.

L'opinion générale est que le siege sera soutenu vigoureusement , & qu'il y aura beaucoup de sang répandu. Lorsque les Américains

ricains ont pris les armes , ils se sont attendus à une guerre sanglante , & ils ont prévu toutes les horreurs auxquelles ils seroient exposés. Ils n'ignoroient pas que leur pays seroit le théâtre du carnage , que leurs moissons seroient ravagées , & que tous les maux réunis les accableroient. Si des gens défintéressés , qui n'auroient eu en vue que le bonheur de l'Amérique & de la métropole , avoient voulu prendre sur eux de leur donner des avis salutaires , ils se seroient soumis paisiblement aux loix de la mere-patrie , & ils auroient évité par-là les horreurs inséparables d'une guerre civile. Une suite de circonstances heureuses a mis l'Amérique dans le cas de s'élever , par des gradations presque insensibles , à un état de splendeur auquel elle ne devoit pas s'attendre. Le pouvoir qu'elle s'est acquise paroît annoncer qu'elle ne s'anéantira pas de si-tôt ; mais , je crois que cette splendeur n'est pas fondée sur une base assez solide , pour lui assurer l'indépendance à laquelle elle prétend. Sa situation , des plus embarrassantes dans le moment actuel , peut donner du crédit à mon opinion , & elle se vérifiera s'il ne survient pas quelque

circonstance qui leur soit favorable, & qui fasse changer les affaires de face.

Je suis intimément persuadé que s'ils eussent renfermé en eux-mêmes le projet de se rendre indépendans, pour ne le mettre au jour que dans un demi-siècle, ils auroient réussi presque sans difficulté, ou au moins sans avoir besoin du secours d'aucune puissance étrangère. Par leur population & par leurs richesses, ils seroient devenus la première nation du monde; & maintenant s'ils atteignent leur but, ce ne sera qu'avec le secours de quelques alliés puissans, & avec lesquels, n'ayant pas le moyen de payer leur protection, ils auront des querelles continuelles, qui finiront par leur sujétion totale; peut-être même se trouveront-ils soumis à cet esclavage qu'ils prétendoient avoir raison de craindre de la part de l'Angleterre: si cela arrive, l'Amérique regrettera la protection de la mère-patrie, à laquelle elle ne pourra plus avoir recours, & qu'elle traite maintenant avec tant d'ingratitude. Je vous laisse faire sur cela les réflexions que vous jugerez à propos, ne doutant pas que vous ne disiez qu'un militaire ne peut pas être un politique bien éclairé.

Je cesserai de parler de nos débats, & de former des conjectures, pour vous entretenir un moment des merveilles de la nature, en vous faisant la description d'un petit animal qui m'a été donné depuis peu, & que l'on nomme *Écureuil volant*.

On a donné à cet animal le nom de *volant*, parce qu'il est pourvu d'une peau ou membrane de la largeur de trois pouces, adhérente à ses côtés, & qui s'étend de ses pattes de derrière à celles de devant, par le moyen d'une articulation osseuse; il étend cette membrane comme une voile, & elle lui sert à voler d'un arbre à l'autre, même à une grande distance.

La plupart des écureuils sautent d'arbre en arbre, mais c'est lorsqu'ils sont près les uns des autres; celui-ci peut voler à une distance incroyable. Sa peau est douce & d'un beau gris foncé. Il diffère des autres écureuils, principalement dans le choix de sa nourriture; les noix ne sont pas de son goût, & il préfère, à tous les autres alimens, les bourgeons du bouleau. Cet écureuil fait son nid d'une manière tout-à-fait curieuse: il prend de la mousse de l'arbre sur lequel il se trouve,

il s'y enfonce entièrement, n'en sortant presque jamais de jour, à moins qu'on ne lui donne la chasse. Celui que j'ai m'a été donné par l'enfant d'un de nos tambours, qui, étant monté sur un arbre pour prendre un nid d'oiseau, apperçut cet écureuil couché & endormi dans son nid; il s'en saisit & me l'apporta, ayant entendu dire que je formois une collection de curiosités naturelles. Je vous prie de me mander dans votre première lettre, si vous avez reçu les différens objets que je vous ai envoyés de Montréal, pour orner votre cabinet. J'ajoute à la nouvelle collection que je fais maintenant, & pour le même objet, cet animal curieux, & un d'une autre espece, que l'on nomme *l'Ecureuil de terre*, qui n'est guere plus gros qu'une fouri, & dont la peau est rachetée comme celle d'un faon.

J'espère que vous accepterez ces bagatelles comme un gage de mon amitié.

Je suis, &c.

LETTRE XXVI.

Au Camp, près de la riviere Bouquet, sur le lac
Champlain, le 23 Juin 1777.

MON CHER AMI,

Nous sommes arrivés jusqu'ici, & , selon toutes les apparences, nous traverserons le lac sans que l'ennemi y mette le moindre empêchement, son dessein étant, comme je vous l'ai déjà mandé, de se contenter de nous disputer Ticonderoga. Toutes les informations que nous avons pu acquérir par les espions que nous avons envoyés, & par les déserteurs qui sont venus se ranger sous nos drapeaux, nous ont confirmé dans cette opinion. Ils assurent que les Américains ont travaillé sans relâche à fortifier cette place, & qu'ils se disposent à faire une vigoureuse défense. Ils construisent maintenant des galeres au fort George, pour la défense du lac du même nom, & for-

tifient le chemin qui conduit à Shenesborough.

Il semble que le congrès ait abandonné aux rebtne provinces de la nouvelle Angleterre le soin de s'opposer aux progrès de nos troupes.

Elles fournissent en effet des hommes infatigables , & rien n'égale leur promptitude à abattre les arbres. Elles doivent procurer des soldats & des vivres , à condition d'être exemptes de recruter l'armée du général Washington. Si cela est réel , nous rencontrerons bien des difficultés , car ce sont les quatre provinces les plus puissantes des états-unis , & en même-temps celles qui soutiennent le plus vivement la cause du congrès. Ne combattant que sur leurs frontieres , en cas d'échec , il leur sera facile de trouver des recrues & des provisions.

Ayant parcouru le lac , & sur-tout l'endroit où il est le plus large , je dois vous en dire quelques mots en passant. On y voit plusieurs petites îles éparfes çà & là. Quand on est parvenu à l'endroit le plus large , il est impossible d'en appercevoir les deux

bords ; il y a , de chaque côté , plusieurs plantations , mais elles sont plus nombreuses au midi ; la partie septentrionale étant remplie de montagnes & de rochers fort élevés. Ce lac abonde en poissons de toute espece ; on y trouve l'esturgeon , le loup de mer noir , le *masquenongez* , des brochetés d'une grosseur prodigieuse , & une infinité d'autres , parmi lesquels on remarque le chat marin : ce dernier a environ dix-huit pouces de long ; sa peau n'est point couverte d'écaillés & elle tire sur le brun , sa tête ronde ressemble à celle d'un chat , & c'est ce qui lui a fait donner le nom sous lequel on le connoît. Il a sur la tête deux tumeurs semblables aux cornes de limaçons , & , comme eux , il peut à volonté les pousser au-dehors , ou les retirer. Quand il les laisse voir dans toute leur longueur , elles ont près de deux pouces. Si , en décrochant ce poisson de l'hameçon , il vous touche avec une de ses cornes , vous ressentez pendant deux ou trois jours une sensation désagréable , & que vous ne pouvez définir , à la partie qui a été touchée. Ses nageoires sont osseuses , & à-peu-près comme celles de la perche ;

il pese communément entre cinq & six livres; sa chair est grasse, fade, & ressemble beaucoup à celle de l'anguille.

Il y a, dans cette saison; une quantité prodigieuse de pigeons qui traversent le lac; je ne puis me lasser d'admirer leur plumage. Ils sont excellens à manger; &, pour vous donner une idée de leur nombre, dans un de nos campemens, nous en avons pris assez pour que toute l'armée ne mangéât pas autre chose pendant une journée entière. Ils sont tellement fatigués, quand ils ont traversé le lac, qu'ils s'arrêtent sur le premier arbre qu'ils peuvent atteindre; plusieurs même ne peuvent aller assez loin, & se laissent tomber dans l'eau, où on les attrape facilement. Ceux qui se perchent sur les arbres, ne pouvant pas reprendre leur vol, les soldats les faisoient tomber avec de longues perches, & les prenoient à la main. Pendant le passage de ces pigeons, qui traversent le lac, & volent toujours en très-grandes bandes, les Canadiens n'ont pas de plus grand plaisir qu'à leur donner la chasse. Voici comme elle se fait. Ils se rendent de jour dans les bois, & posent

des échelles près des pins les plus élevés, sur lesquels ces pigeons se reposent. Lorsque la nuit est venue, ils grimpent tout doucement, au moyen de ces échelles, & en tuent une grande quantité. Ils battent ensuite le briquet & allument une branche noueuse de sapin, pour voir clair à ramasser ceux qu'ils ont tués, & ceux qui, étant blessés, ne peuvent plus voler. Tant que dure le passage de ces pigeons, c'est-à-dire pendant l'espace de trois semaines ou un mois, les Canadiens les plus pauvres en tirent presqu'entièrement leur subsistance.

Maintenant que je suis sur ce sujet, je me rappelle ce que M. Blondeaux me disoit continuellement : *Ah, quel plaisir j'aurai de tuer des pigeons, quand l'été sera venu!* Ajoutant en même temps, avec un air de satisfaction : *C'est un amusement que les Canadiens aiment beaucoup.* Chaque fois qu'il me parloit de cela, il faisoit monter le nombre de ces oiseaux de passage à une quantité si considérable que je ne pouvois m'empêcher de croire que ce brave hôte aimoit à grossir les objets dans ces récits, pour faire valoir les avantages de son pays. J'aurois toujours conservé

cette prévention, si je n'avois pas été témoin oculaire de la vérité qu'il m'avoit avancée.

Non-seulement à ce campement, mais encore à ceux qui l'ont précédé, nous avons été obligés d'abattre les taillis & les petits arbres, avant de dresser nos tentes; &, pendant ce travail, nous étions dévorés par des essaims de moucherons qui ne cessoient de nous tourmenter jusqu'à ce qu'on ait allumé des feux dont la fumée nous en débarrassoit aussi-tôt.

Un jour qu'on abattoit du bois, avant d'établir le camp que nous occupons, un chien, de Terre-Neuve, que le lord Balcarras, à qui il appartient, aime beaucoup, échappa à une mort certaine. Cet animal passa sous un gros arbre à l'instant où il tomboit; le poids de l'arbre fit faire un trou en terre au chien que l'on crut écrasé. Lui ayant donné tous les secours possibles, & étant parvenu à le débarrasser, il se mit aussi-tôt à sauter & à caresser son maître; ce qui surprit tout le monde. Il auroit dû être réduit en poussière, l'arbre étant si pesant qu'à l'instant de sa chute la

terre trembla tout-à-l'entour. On attribue la conservation de cet animal à la nature du sol qui est sablonneux & léger. Il n'est pas nécessaire de vous dire que cet événement a attaché plus encore mylord à son cher *Batteaux* : nos sentimens, pour un ami, sont doublés quand nous avons couru le risque de le perdre.

A deux milles de cette place, en remontant la riviere, on trouve un moulin à planches, & auprès une chute d'eau, où l'on pêche d'excellentes truites. Vous avez tant de goût pour ce genre d'amusement, que vous vous plairiez infiniment dans ce pays. Que ne puis-je vous y posséder, ne fût-ce que pour une heure, vous & votre ligne ! j'aurois au moins le bonheur, pendant ce peu d'instans, de converser avec vous, & de vous faire mille questions sur toutes les personnes qui me sont cheres, sur . . . ; mais il faut mettre à-la-fois un frein à mes réflexions & à mes souhaits.

Je suis, &c.

LETTRE XXVII.

Du Camp de la riviere Bouquet , sur le lac Champlain ,
le 24 Juin 1777.

MON CHER AMI,

Cette riviere , près de laquelle nous sommes campés , tire son nom d'un colonel françois nommé Bouquet , qui commandoit une expédition contre les Indiens , & qui eut avec eux en cet endroit , une conférence relative à un traité de paix , lorsque le Canada appartenoit à la France.

Il semble que cette place soit destinée à être un lieu de rendez-vous avec les Indiens , car le général Burgoyne y eut avec eux une conférence ; & comme je fais qu'on nous blâme en Angleterre de les employer dans cette guerre , je vais vous transcrire le discours que leur adressa notre général , avec leur réponse ; vous pourrez , d'après cela , former un jugement. Voici ce qu'il leur fit dire par son interprète :

CHEFS ET GUERRIERS.

Le grand roi , notre pere commun , protecteur de tous ceux qui recherchent & méritent son appui , a considéré , avec satisfaction , la conduite générale que les tribus d'Indiens ont tenue depuis le commencement des troubles en Amérique. Trop pénétrants pour qu'on puisse les tromper , trop fideles pour se laisser corrompre , ils ont vu violer les droits de la puissance paternelle qu'ils réverent & brûlent du desir de les venger. Il n'en est qu'un très-petit nombre qui ait pu se laisser égarer. Les faux exposés , les flatteries perfides , les promesses insidieuses , toutes les différentes ruses que les rebelles ont employées , n'ont servi qu'à faire honneur aux nations indiennes , que tant de moyens réunis n'ont pu détacher de notre parti. C'est une vérité reconnue de vous tous , excepté de ce petit nombre d'apostats (& qui , probablement , sentent trop bien les torts qu'ils ont eus) , que tous les Indiens , qui couvrent ce vaste continent , se sont rangés du parti de la justice , & ont pris la défense de la loi & de notre souverain.

La peine avec laquelle vous avez contenu votre ressentiment, en attendant que notre pere commun vous ordonnât de prendre les armes, est, j'en suis persuadé, la plus rude épreuve à laquelle on ait pu mettre votre affection; elle démontre votre attachement pour celui qui vous aime comme ses enfans; elle le comble de joie & excite sa reconnoissance.

On a abusé de la clémence de votre pere, on a dédaigné le pardon qu'il avoit offert; il croiroit manquer à son devoir s'il différoit de délivrer ces provinces du joug qui les accable d'une oppression dont on ne voit pas d'exemple dans l'histoire des hommes.

Je vous déclare donc, en ma qualité de général des armées de sa majesté, & comme son représentant en ce conseil, que vous êtes dégagés des fers que vous a imposés votre obéissance. Guerriers, vous êtes libres: — Employez votre force & votre courage pour la défense de vos propres intérêts; foudroyez l'ennemi commun de la Grande-Bretagne & de l'Amérique, ces perturbateurs de l'ordre public, de la paix & du bonheur, ces destructeurs du commerce, ces parricides de l'état.

Le général leur montrant alors du doigt les officiers allemands & anglois qui l'avoient accompagné à cette entrevue , continua :

Dans ce cercle , dont vous êtes entourés , vous voyez les chefs des troupes européennes de sa majesté , & les premiers officiers des princes qui ont fait alliance avec lui. Les uns & les autres vous regardent comme leurs freres. Rivaux en gloire & en amitié , nous tâcherons réciproquement de nous montrer l'exemple les uns aux autres ; nous savons apprécier vos vertus , nous ferons tous nos efforts pour imiter votre persévérance dans les entreprises , & la patience avec laquelle vous endurez la fatigue & la faim. D'après les principes de notre religion , d'après les loix de la guerre & l'intérêt que nous prenons au bien général , nous nous ferons un devoir de modérer votre fureur , quand elle vous entraînera trop loin ; de vous faire distinguer , quand il sera plus à propos de pardonner , que de suivre les impulsions de votre vengeance. Nous vous ferons connoître ce qu'exigent l'humanité & l'honneur , afin que vous ne passiez pas

les bornes qu'ils prescrivent ; car, notre devoir est de châtier des hommes, & non de les détruire ».

« Mes amis, cette maniere de faire la guerre est nouvelle pour vous ; dans les occasions précédentes, lorsque vous vous mettiez en campagne, vous vous regardiez comme autorisés à sacrifier à votre ressentiment tout ce qui se rencontroit sur votre passage, parce que vous ne pouviez rencontrer que des ennemis. La circonstance où nous nous trouvons est tout-à-fait différente ».

« Le roi a beaucoup de sujets fideles dispersés dans ces provinces ; vous y avez des freres, & on doit plutôt les plaindre que les persécuter, ou les emprisonner. Il est déjà assez malheureux, pour ceux qui ont une ame loyale & généreuse, d'être obligés de cacher leurs vrais sentimens ».

« Persuadé que la noblesse de vos sentimens, & l'affection que vous avez pour le roi, me donneront plus de droits sur votre esprit que mon grade militaire, je vous demande de faire la plus scrupuleuse attention aux ordonnances que je vais vous proclamer,

proclamer , & qui doivent vous servir de regles invariables de conduite pendant le cours de cette campagne ».

Après qu'ils eurent répondu *étou ! étou !* qui , dans leur langue , est un signe d'approbation ; empressés d'entendre les instructions du général , ils prêterent , avec attention , l'oreille à ce que leur dit l'interprete.

« Je vous défends positivement de répandre le sang de celui qui n'a point d'armes pour vous résister ».

« Vous ne vous servirez ni de la hache ni du couteau contre les vieillards , les femmes , les enfans & les prisonniers , même pendant le temps d'un combat ».

« Vous serez récompensés pour tous les prisonniers que vous ferez ; mais si vous en *scalpez* (enlever le péricrâne) quelques-uns , vous serez punis ».

« Par égard cependant pour vos usages , & comme vous attachez un si grand honneur à ces marques de victoire , vous pourrez *scalper* ceux que vous tuerez à coup de fusil , dans le cas où ils vous résisteroient ».

« Je vous défends de *scalper* , sous quelque prétexte que ce soit , les blessés & même

les mourans , & sur-tout de les tuer par une fausse compassion » .

« Les lâches, les assassins, les incendiaires, ceux qui saccageront les campagnes, à quelque parti qu'elles appartiennent, seront traités avec moins d'indulgence. On vous expliquera, par ordre, les choses qui vous seront permises, & ce sera moi qui serai votre juge » .

« Si l'ennemi, de son côté, se permet quelque acte de barbarie envers ceux qui tomberont entre ses mains, vous pourrez user de représailles, mais seulement quand vous y serez absolument forcés. Que cette maxime reste profondément gravée dans vos cœurs; que c'est votre déférence pour les ordres & pour les conseils que vous donneront ceux à qui sa majesté a confié le commandement de ses armées, qui déterminera la récompense de vos services & de votre zèle envers le roi votre pere, & votre protecteur à jamais » .

Quand le général eut achevé son discours, tous les Indiens se mirent à crier *étou ! étou ! étou !* & après s'être consultés entr'eux, un vieux chef iroquois se leva & fit la réponse suivante.

« Je me leve au nom des nations qui sont ici présentes, pour assurer notre pere que nous avons écouté ses ordres avec attention; nous vous recevrons comme notre pere, parce que quand vous parlez nous entendons la voix de notre grand'pere qui est au-delà des lacs ».

« Nous nous réjouissons de l'approbation que vous avez donnée à notre conduite ».

« Les Bostoniens nous ont fait des propositions, ils ont cherché à nous tenter; mais nous avons conservé notre amour pour notre pere, & nous avons aiguisé nos armes pour prendre sa défense ».

« Pour preuve de notre sincérité, tous les habitans de nos villages, qui étoient en état de porter les armes, sont venus. Les vieillards, les infirmes, nos femmes & nos enfans sont seuls restés dans nos demeures ».

« Nous promettons, d'un commun accord, une obéissance scrupuleuse à tout ce que vous nous avez prescrit & à tout ce que vous nous prescrivez; & puisse le pere des jours vous en accorder en grand nombre & d'heureux »!

Après que le chef des Iroquois eut fini sa harangue , ils s'écrierent tous *étou ! étou ! étou !* & l'assemblée se dispersa.

Un des aides-de-camp du général m'a dit que le général Burgoyne avoit été très-satisfait de trouver les Indiens si traitables , ce qui lui donne lieu d'espérer que l'on en tirera tout le parti qu'on peut en attendre. C'est au capitaine de * * * , qui a copié les deux discours , que je dois le plaisir de pouvoir vous les envoyer.

Nous venons de recevoir l'ordre d'embarquer demain à la pointe du jour , pour continuer notre route sur les lacs. Comme j'ai plusieurs dispositions à faire , j'espère que vous me pardonnerez de terminer ma lettre si promptement. Je suis , &c.

L E T T R E XXVIII.

Du Camp de Button-Mole-Bay , sur le
lac Champlain , ce 24 Juin 1777.

M O N C H E R A M I ,

Après notre conférence avec les Indiens , près la riviere *Bouquet* , le général leur ayant fait distribuer des liqueurs fortes , ils nous donnerent le spectacle d'une de leurs danses guerrieres. Ils prennent , dans ces danses , des attitudes singulieres & qu'ils varient à l'infini , jettant de fois à autres des cris horribles. Quant à leur mine , vous ne pouvez rien vous imaginer de plus affreux , leur habillement étant on ne peut pas plus bizarre. Quelques-uns étoient vêtus de peaux de taureaux avec les cornes sur leur tête ; d'autres couverts d'une immense quantité de plumes ; & beaucoup étoient entièrement nus. L'un d'eux donna des marques d'une pudeur assez singuliere , & qui m'a paru plaisante. Pour ne pas être entièrement dé-

couvert, il avoit attaché une perle qui cachoit à-peu-près sa nudité. A ces vêtemens étranges, & à leur mine grotesque, ils ajoutent l'habitude de se barbouiller le visage de diverses couleurs, afin de se rendre encore plus hideux. Les soins que les Sauvages se donnent pour se parer sont incroyables. Ils ne le cedent peut-être en rien à nos petits maîtres de ce siècle, les plus jaloux de se distinguer par leur recherche dans les habillemens. Le trait suivant en est un exemple frappant; j'en ai été témoin oculaire, ainsi que plusieurs Officiers, & cela nous apprêta un divertissement réel.

Pendant notre route, pour rejoindre leur camp, nous observâmes un jeune Indien qui alloit se préparer pour la danse de guerre; il étoit assis sous un *Wig-Wam* (1), devant un petit miroir. Il avoit autour de lui plusieurs papiers remplis de diverses couleurs en poudre. Il parut mécontent & embarrassé en nous voyant arrêtés pour l'examiner; mais il se remit bientôt à continuer sa toilette.

(1) Espece de tente portative dont se servent les Indiens.

Il frotta d'abord son visage avec un peu de graisse d'ours; il s'appliqua ensuite successivement des couches de vermillon, de noir, de bleu & de vert, &, s'étant regardé pendant quelques temps dans son miroir, il se mit en fureur & essuya le tout; il recommença son opération avec aussi peu de succès, puisqu'il fit encore la même cérémonie. Nous nous rendîmes au conseil qui dura près de deux heures; à notre retour, nous trouvâmes notre Indien dans la même position, & toujours travaillant à sa toilette; il avoit presque consommé sa provision de couleurs. C'est bien dommage que nos dames angloises, qui sont maîtresses dans l'art de se peindre, n'aient pas une aussi grande variété de teintes à employer, pour exercer leurs talens! — Il me semble que tant qu'elles suivront cette mode, plus elles paroîtront ridicules, mieux ce sera; elles pourront alors s'en appercevoir. La graisse d'ours ne seroit pas à la vérité un parfum bien agréable, mais cela n'y fait rien: si l'on veut ajouter de fausses beautés à celles de la nature, qu'importent les ingrédiens dont on se sert pour cet effet?

En fait de guerre, l'avis d'un Indien est de ne jamais se battre en rase campagne, excepté dans des occasions extraordinaires. Ils trouvent cette méthode indigne d'un guerrier habile, prétendant qu'alors le succès est dû au hasard, plutôt qu'à la prudence ou à la valeur. Ils peuvent être très-utiles pour défendre ou envahir un pays, étant singulièrement adroits dans l'art de surprendre & d'observer les mouvemens de l'ennemi.

Dans une expédition secrete, ils n'allument point de feu pour se chauffer; ils ne préparent aucunes viandes pour se nourrir, & se contentent de farine mêlée avec de l'eau. Ils restent cachés sur la terre pendant le jour, & ne marchent que la nuit. Lorsqu'ils font des haltes, pour se reposer ou pour se rafraîchir, ils envoient des maraudeurs qui sont chargés de reconnoître le pays, & de répandre l'alarme par-tout où ils soupçonnent qu'il y a des ennemis cachés. Les deux principales choses qui les aident à découvrir leurs ennemis, sont la fumée des feux qu'ils allument & dont les Indiens sentent l'odeur à une grande distance, & les traces des pas qu'ils savent si bien dis-

tinguer, qu'ils diront, à très-peu de chose près, le nombre d'hommes qui composent le parti dont ils suivent la trace. Cette dernière circonstance m'a été confirmée par un officier qui a la surintendance de leurs tribus. Il étoit allé examiner le terrain avec plusieurs de ces Indiens qui lui firent remarquer des traces de pas; ils lui dirent que sept ou huit personnes étoient passées par-là, & qu'il y avoit deux ou trois jours. Ils n'allerent pas loin sans arriver auprès d'une plantation, dans laquelle étoit une maison. Selon la coutume des Indiens, ils y allèrent & surprirent un parti de maraudeurs américains, composé de sept personnes, qui y étoit arrivé l'avant-veille.

En voyageant au-travers des bois, ils observent avec soin les arbres, principalement les pins les plus élevés, & dont la plupart n'ont point de feuilles sur les branches exposées au vent du nord, le tronc ayant, de ce côté, l'écorce extrêmement raboteuse. C'est sur cette indice qu'ils déterminent la route qu'ils doivent prendre, & pour reconnoître plus aisément leur chemin; au retour, ils font des entailles

dans les arbres, avec leurs *Tomaharoks*, en enlevant des parties de l'écorce ; à mesure qu'ils marchent, ils cassent en outre les branches qui se trouvent à leur portée.

Tout Indien est chasseur, & leur maniere de chasser est la même que celle dont ils font la guerre. Ils changent seulement d'objet ; ils se cachent, surprennent & tuent des hommes ou des animaux. C'est une nécessité indispensable d'avoir des Indiens dans son parti, lorsque l'on en a à combattre. Si, parmi nos soldats, nous n'avions pas des hommes accoutumés à cette espece d'exercice militaire, notre discipline européenne seroit insuffisante dans les bois, contre les Sauvages. La raison qui me force à m'étendre aussi longuement sur les Indiens, est que je fais combien un Anglois sensible doit avoir de répugnance à employer les moyens dont on se sert ordinairement contre eux sans en connoître les raisons, & combien on a exagéré la cruauté & la barbarie qu'il y avoit dans cette conduite.

Ils se battent de la même maniere que leurs ennemis ; nous sommes donc obligés d'employer les mêmes moyens contre les

nôtres , & nous ne nous trouvons alors qu'à forces égales. Je pense souvent à ce discours laconique , qu'un brave officier général fit à ses soldats , dans la dernière guerre , avant une bataille : « Mes enfans , voilà les ennemis , & , sur mon honneur , si vous ne les tuez , ils vous tueront » .

Il se trouve , sur le lac *Champlain* , une curiosité naturelle des plus singulieres. Je suis tenté de croire qu'il formoit autrefois deux lacs. A-peu-près vers le centre , la terre se resserre tellement qu'il semble que le rocher a été séparé par un tremblement de terre. Le détroit qui sépare maintenant les deux rochers n'a que la largeur nécessaire pour permettre le passage à de grands vaisseaux , & encore faut-il que le vent soit favorable , par rapport au courant. On ne peut disconvenir que cet endroit ne soit nommé avec justice *Split-Rock* (le rocher fendu) .

La baie où nous sommes présentement campés , se trouve au sud du lac , & tire son nom d'une espece de petit caillou de la forme d'un moule de bouton. Il s'en trouve une immense quantité sur les côtes ,

& on pourroit au besoin s'en servir à faire des boutons, si on manquoit de ceux de bois ou de corne.

Un instant avant d'entrer dans la baie, nous essuyâmes un coup de vent violent & inattendu, occasionné par les vents de terre qui soufflent du sommet des hautes montagnes situées sur la rive septentrionale du lac. Sa durée fut très-courte, mais il n'en fut pas moins terrible: vous pourrez vous former une idée de la force de ce vent quand je vous dirai qu'une petite barque appartenant à la flotte, & qui ne portoit qu'une très-petite voile, fut jettée dans un instant sur le côté, & l'équipage se vit obligé de couper les mats pour la relever. Le lac étoit extrêmement agité, & vous devez juger quel danger auroient couru les petits bateaux qui sont construits avec des fonds plats & qu'on ne peut gouverner quand il souffle un peu fort. Quoique les rameurs qui conduisoient le bateau dans lequel j'étois fussent continuellement relevés, ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'ils purent le faire entrer dans la baie, leurs forces étant presque épuisées. Toute la brigade

arriva cependant heureusement à terre. Deux bateaux s'enfoncerent, il est vrai, à l'instant où nous primes terre; mais comme l'eau n'est pas profonde, il n'y eut personne de noyé.

Pendant cette tempête, je tremblois pour les Indiens qui navigoient dans leurs piroques de bouleaux. Je croyois qu'ils ne pouvoient éviter d'être engloutis. Un moment de réflexion me fit cependant reconnoître que leur danger étoit moindre qu'il ne me paroïsoit, les Indiens de tout sexe étant continuellement dans l'eau dès leur premiere enfance. Au grand étonnement de tous les spectateurs, leurs piroques s'élevoient avec chaque vague, & flottoient comme du liege sur la surface des eaux, ce qui est l'effet de leur construction légère. Ils furent obligés, par cette raison, de ne point quitter le lac aussi-tôt que nous, dans la crainte que les vagues ne les jettassent contre la côte, où ils auroient été infailliblement réduits en poudre.

J'ai oublié de vous dire, dans ma dernière lettre, qu'à l'embouchure de la riviere *Bouquet*, il y a une petite île, dans laquelle

nous trouvâmes plusieurs jeunes faons. Les meres avoient nagé jusqu'à cet endroit pour les mettre bas, comme si l'instinct naturel leur eût dit que leurs petits étoient en danger d'être tués par les mâles. Un soldat de la compagnie, qui descendit sur cette île, en prit un qu'il présenta à son capitaine; il étoit très-agréablement moucheté, & si jeune qu'il pouvoit à peine se soutenir sur ses jambes; nous le mîmes dans un des *bateaux*, mais, pendant l'orage, une vague l'emporta, & tous les efforts que nous fîmes pour le sauver furent inutiles.

Demain nous quittons cette baie, & nous mettons à la voile pour *Crown-point*: c'est-là que nous commencerons à attaquer l'ennemi; soyez assuré que je faisirai toutes les occasions de vous envoyer les détails de nos manœuvres & de nos opérations.

Je suis, &c.

L E T T R E XXIX.

M O N C H E R A M I ,

Nous sommes actuellement en présence de l'ennemi, dont les chaloupes s'avancent continuellement de notre côté, sans cependant s'approcher à la portée du canon. Avant d'entrer dans de plus grands détails, il est à propos que vous sachiez de quelle manière l'armée a traversé le lac : elle étoit divisée en plusieurs petites escadres, & faisoit de dix-sept à vingt milles par jour. Sa marche étoit si bien réglée, que la seconde division prenoit toujours la place de la première, la troisième celle de la seconde, & ainsi de suite. On se mettoit régulièrement en route à la pointe du jour.

Une chose que j'ai trouvée singulière, & dont il m'est impossible de pénétrer la cause, c'est qu'en navigant sur le lac, tous les arbres qui croissent sur les îles, qui s'élevent de son sein, paroissent ne pas tenir à la

terre. On diroit que ce sont de petits bouquets élevés au-dessus de la surface de l'eau ; & on ne commence à appercevoir distinctement que ces arbres sont dans leur position naturelle , que lorsque l'on en arrive à deux ou trois milles.

Il m'est impossible de résister à l'envie de vous donner une idée d'un des plus magnifiques spectacles que j'aie jamais vus. Quand nous fûmes parvenus à l'endroit où le lac , dont je vous ai déjà décrit la beauté & l'étendue , paroît dans toute sa largeur , son immense surface étoit unie & transparente comme le crystal. Nous ne ressentions pas le vent le plus léger , & nous appercvions à-la-fois toute la flotte divisée en colonnes régulières ; tant de grands objets réunis étoient bien faits pour fixer nos regards & exciter notre admiration.

A la tête s'avançoient les piroques des Indiens qui contenoient chacune vingt ou trente de ces Sauvages ; suivoient l'avant-garde rangée en une ligne régulière , & les chaloupes canonieres ; on voyoit ensuite le Royal-George & l'Inflexible traînant derrière eux de larges pieces de bois , destinées

à former des ponts pour le débarquement. Les corvettes & autres bâtimens voguoient à leur fuite. Après eux , les généraux Burgoyne , Philipps & Reidesel s'avançoient dans leurs pinasses , précédés des premiers corps de troupes , rangés dans le plus grand ordre. Enfin venoit le second corps suivi des brigades allemandes & de l'arriere-garde qui fermoit la marche , dans des chaloupes chargées de munitions. L'approche d'une flotte aussi formidable ne pouvoit manquer de jeter l'alarme dans Ticonderoga. L'ennemi avoit été instruit de notre arrivée par les barques qu'il envoyoit tous les jours à la découverte , & qui venoient assez près pour que nous pussions les appercevoir. Nos forces navales étoient assurément très-considérables ; mais les Américains auroient pu nous empêcher de traverser le lac aussi rapidement que nous l'avons fait , puisqu'il est certains endroits où un petit nombre de vaisseaux auroit suffi pour arrêter notre marche , ou au moins pour la retarder. Mais une maxime invariable parmi les Américains , & dont on peut citer mille exemples , dans la dernière campagne , est de ne jamais

attaquer l'ennemi, que quand ils ont des forces infiniment supérieures aux siennes, & qu'ils sont évidemment sûrs de la victoire.

L'armée se rallie & se dispose à commencer le siège aussi-tôt que les munitions d'artillerie, qu'on attend de jour en jour, seront arrivées du Canada. On ne se doute pas, en Angleterre, que la distance du Canada, à la place qu'on se propose d'assiéger, soit de quatre-vingt-dix milles. Le transport des munitions exige donc un espace de temps considérable. Cependant, les soins & la vigilance du général Carleton ont prévenu les retards autant qu'il leur a été possible. Il fait avancer les provisions avec la plus grande célérité, &, quelqu'injustement traité qu'on le suppose, ou qu'il puisse se supposer lui-même, en n'ayant pas le commandement, après l'avoir eu dans la dernière campagne, le ressentiment ou le dépit ne l'empêche pas de rendre, à sa patrie & à son roi, les services les plus essentiels.

Je vous ai dit, dans une lettre précédente, que nous devons ouvrir la tranchée devant cette place. Mais, quelle que soit la sagesse des mesures que l'on a prises pour assurer

le succès d'une expédition, quand on se trouve près de la place qu'on se propose d'investir, le général est presque toujours convaincu que, ni les descriptions ni les plans n'étoient assez exacts dans tous les points, pour qu'il ne soit pas nécessaire de faire quelques changemens dans les dispositions qu'il a concertées d'après eux. Telle est précisément notre situation, & l'on vient de publier l'ordre de remettre demain en mer. Quelles seront les opérations de l'armée après la prise de Ticonderoga, c'est ce qu'il m'est impossible de deviner; mais il est certain qu'on prendra les mesures les plus vigoureuses. L'extrait suivant d'une lettre du général, ne me laisse là-dessus aucun doute, l'opinion la mieux fondée est que l'armée doit faire une invasion dans l'Albanie.

L'armée s'embarquera demain pour s'approcher de l'ennemi; les effets de cette expédition doivent être décisifs & éclatans; il pourra, dans la marche, s'offrir des occasions où il faudra compter pour rien la fatigue, les obstacles & les plus grands dangers. L'armée ne doit pas songer à la retraite.

D'après des ordres aussi positifs, on croit généralement que nous attaquerons l'ennemi, quelle que soit la supériorité de sa force, partout où nous le rencontrerons. L'armée est dans le meilleur état que l'on puisse désirer; nos soldats sont parfaitement bien disciplinés, ils jouissent presque tous d'une santé parfaite, & il n'en est pas un qui ne soit animé du desir de vaincre.

J'ai oublié de vous dire qu'aussi-tôt après la conférence avec les Indiens, près de la rivière *Bouquet*, le général publia un manifeste qu'il fit circuler dans la province du Connecticut, & dont le but étoit de ralentir l'ardeur des révoltés, & de semer la terreur parmi eux, en représentant, sous les couleurs les plus fortes, la cruauté des Sauvages, & les nombreux corps de troupes qui, par terre & par mer, agissoient de concert pour étouffer la rebellion. Il se déclare contre la conduite des gouverneurs, comme étant la cause de sa durée, & leur reproche, de la maniere la plus amere, leur injustice, leur cruauté, leurs persécutions, & leur tyrannie. Il promet des récompenses à ceux dont les talens & la bravoure con-

tribueront à délivrer leur patrie de l'esclavage, & à y rétablir l'ancien gouvernement. Il s'engage à donner assistance & protection à tous ceux qui n'auront point trempé dans la révolte, & qui seront restés paisiblement dans leurs habitations; menaçant au contraire d'user de la plus grande rigueur envers les rebelles obstinés. J'ai lieu de craindre que ce manifeste n'ait pas de grands effets dans cette partie du continent; les provinces de la Nouvelle-Angleterre paroissant trop opiniâtres dans leurs principes de rebellion, pour se laisser séduire par des promesses, ou intimider par des menaces.

Depuis trois jours que nous sommes devant Ticonderoga, l'arrière-garde est débarquée; les magasins sont établis, & le siège de cette place aura lieu incessamment.

Je fais que vous n'avez pas approuvé que j'aie pris le parti des armes; mais, puisque j'y suis engagé, ce seroit une folie à moi de dire que je voudrois avoir encore mon état à choisir. Vous n'ignorez pas que, sans me piquer d'être enthousiaste en matière de religion, j'ai toujours eu la vénération la plus sincère pour le souverain arbitre de

tous les événemens. La vie d'un guerrier est sujette à mille dangers auxquels il ne résisteroit pas sans le secours d'une providence bienfaisante qui veille à sa conservation. Si je dois trouver la mort au milieu des hasards de la guerre, en rendant le dernier soupir, j'aurai la douce consolation d'avoir bien servi ma patrie & mon roi; si j'ai le bonheur d'y survivre, foyez persuadé que je m'empresserai de vous informer de mon sort. Je suis, &c.

L E T T R E X X X .

Au Camp, devant Ticonderoga, le
5 Juillet 1777.

MON CHER AMI,

Nous sommes devant une place, fameuse par le siege mémorable qu'elle a soutenu dans le cours de la dernière guerre; c'est aux pieds des murs de Ticonderoga qu'à péri ce brave officier qui, si son esprit immortel s'occupoit encore des affaires hu-

maines , verroit , fans doute , avec plaisir les deux héros auxquels il donna le jour , l'un à la tête des forces navales , & l'autre commandant de l'armée de terre , s'efforcer de rappeler , sous l'obéissance , une nation séduite & entraînée par quelques factieux dans la plus injuste révolte.

Nos maraudeurs nous apprennent qu'un détachement ennemi s'est emparé des anciennes lignes françoises qui se trouvent sur une hauteur , au Nord du fort de Ticonderoga. Ces lignes sont en très-bon état , & ont derriere elles plusieurs retranchemens qui sont défendus par un fort. L'ennemi occupe encore un autre poste , près des moulins , à l'entrée du chemin qui conduit au lac George , ainsi qu'un fort construit sur une éminence , au-delà des moulins , & un autre fort , avec un hôpital , sur les rives du lac.

A la droite de ces lignes , entr'elles & le vieux fort , sont deux nouvelles forteresses & une batterie formidable , élevée tout-à-fait sur le bord de l'eau. Mais il semble que les Américains aient rassemblé toutes leurs forces & toute leur industrie sur la mon-

tagne d'*Indépendance*, où sont réunis la plus grande partie de leurs troupes. Sur le sommet de cette montagne, qui est extrêmement élevée, & d'une forme circulaire, ils ont construit un fort bien pourvu d'artillerie, & dans lequel se trouvent un grand nombre de barraques qui forment un quarré. Le côté de la montagne qui domine le lac est bien retranché. On y a dressé deux fortes batteries, l'une environ à mi-côte, & l'autre précisément sur les bords du lac; en un mot, l'ennemi est si avantageusement campé dans cet endroit qu'il n'y a que par un siège régulier qu'on puisse espérer de l'en chasser.

Il y a eu une légère escarmouche entre les Indiens & un détachement ennemi, envoyé à la découverte, qui a été forcé de rentrer dans ses lignes. Les Indiens ont eu l'imprudence de poursuivre les fuyards jusqu'à la portée de leur canon, & il y en a eu plusieurs de tués ou de blessés. Ils rapportèrent les morts & les blessés sur des litières, après les avoir couverts de feuillages. Le premier sang répandu étant celui d'un des Indiens, on craignoit que cet échec ne ralentît leur courage; mais il paroît, au

contraire, que leur ardeur pour les combats n'en est devenue que plus vive.

Notre ami M...., qui examinoit les ouvrages de l'ennemi, au moyen d'un télescope, nous cria *feu*, & nous eûmes à peine le temps de nous jeter sur la terre avant d'être couverts de poussière. Il les vit braquer le canon; & j'imagine que les rayons du soleil, renvoyés par le verre du télescope, fut ce qui leur fournit le moyen de nous pointer. Après avoir découvert où nous étions postés, ils nous envoyèrent plusieurs boulets, mais sans nous faire aucun mal.

Il est arrivé un événement assez plaisant dans le camp; ce matin, peu de temps après le lever du soleil, la sentinelle du piquet qui étoit alors de garde, aperçut, dans les bois, un homme qui se promenoit un livre à la main. Elle eut beau lui crier *qui va là*, il ne répondit point, tant il étoit absorbé dans sa lecture. Le soldat courut à lui & le saisit au collet; l'inconnu sortit alors de sa rêverie, déclara à la sentinelle qu'il étoit l'aumônier du quarante-septieme régiment; mais cette déclaration paroissant

suspecte, le soldat le retint dans sa guérite jusqu'à ce qu'on vint le relever. Il le conduisit alors au capitaine du piquet, d'où il fut aussitôt envoyé au quartier du général Frazer. Ce général n'ajoutant point de foi au récit de ce particulier, parce que le quarante-septième régiment composoit une partie de l'arrière-garde, campé à deux ou trois milles du poste que nous occupions, & croyant, d'ailleurs, parfaitement connoître tous les aumôniers de l'armée, commença à lui faire plusieurs questions relatives aux Américains; le prisonnier ne fut que répondre, & persista néanmoins dans sa première déclaration. Ce qui ne contribua pas peu à ces méprises fut l'apparence de cet homme, dont l'extérieur étoit très-négligé. Le général Frazer, ne sachant quel parti prendre, l'envoya, sous la garde d'un officier, au général Burgoyne, auquel il étoit pareillement inconnu. On manda, pour éclaircir cette affaire, le colonel du quarante-septième régiment, qui apprit au général que cet inconnu étoit celui qui avoit apporté une lettre du général Carleton, & qu'il n'avoit joint le régiment que la veille.

Le studieux aumônier ne prévoyoit guere les dangers auxquels il s'exposoit dans cette promenade solitaire. Vous jugez aisément qu'il n'en fallut pas davantage pour le guérir de l'envie d'errer à l'avenir dans les bois.

On découvrit, il y a trois jours, une fumée épaisse du côté du lac George. Nos coureurs nous apprirent que l'ennemi, après avoir mis le feu au fort le plus éloigné, avoit abandonné les moulins, & qu'un corps de troupes considérable, qui étoit sorti des lignes, où il étoit retranché, avoit pris la route qui conduisoit des moulins à la droite du poste que nous occupions. Un détachement de notre armée, soutenu par la seconde brigade & quelques piéces d'artillerie, sous le commandement du général Philipps, reçut alors ordre de s'avancer vers la montagne *Hope*, pour reconnoître la position de l'ennemi, & tirer avantage du poste qu'il pourroit abandonner, où dont on seroit parvenu à le chasser.

Les Indiens, sous les ordres du capitaine Frazer, & suivis de sa compagnie de *Marks-men* (1), firent un circuit à la gauche de

(1) Ce sont les volontaires de l'armée; & il y en

notre campement , pour empêcher l'ennemi de se retirer dans ses lignes ; mais ce projet échoua par l'impétuosité des Indiens qui commencerent trop tôt l'attaque. L'ennemi battit en retraite , avec peu de perte. Le général Philipps s'empara de la montagne *Hope* , & ôta , par ce moyen , à l'ennemi toute communication avec le lac George. Après ces opérations , nous quittâmes notre première station , & nous vîmes prendre le poste que nous occupons en en moment , où se trouve le corps entier que commande le général Frazer ; la première brigade angloise & deux brigades d'artillerie. L'ennemi nous a canoné , sans que nous en ayions été incommodé. Il a fait la même chose le lendemain , pendant que nous étions occupés à dresser les tentes pour l'artillerie , & à ranger le bagage & les provisions , mais nous n'avons pas tiré un seul coup.

Aujourd'hui , le lieutenant Twis , ingénieur en chef , a reçu l'ordre de reconnoître *Sugar-Hill* (la montagne de sucre) , au midi de

avoit une compagnie attachée à chaque régiment anglois.

la communication du lac George, avec le lac Champlain, qui est la partie dont l'infanterie légère a pris possession la nuit dernière. Il a rapporté que cette montagne commandoit entièrement les ouvrages & les forts construits tant à Ticonderoga, que sur la montagne d'*Indépendance*; qu'elle étoit d'environ sept cents toises plus élevée que la place, & de sept cents cinquante au-dessus de la montagne; que le sol pouvoit être aplani avec assez de facilité pour y dresser une batterie, & que le chemin, pour y conduire les canons, quoique très-difficile, pouvoit être aisément rendu praticable en vingt-quatre heures. Cette montagne commandoit aussi le pont de communication, &, de ce point de vue, on pouvoit découvrir la position exacte des vaisseaux de l'ennemi. Ce qui ajoutoit encore aux avantages que l'on pouvoit tirer de cette position, c'est que l'ennemi ne pouvoit faire aucun mouvement, aucune manœuvre, tant soit peu essentielle, sans être à découvert. On pouvoit même compter le nombre des soldats employés dans chaque détachement. Sur le rapport du lieutenant Twis, on s'est

décidé à dresser une batterie sur cette montagne; on y a transporté, avec tant de célérité, des pieces de canon, de six, de huit & de vingt-quatre, qu'il est à présumer que tout sera prêt demain matin pour faire feu sur l'ennemi. Le zele & l'activité du général Philipps, qui dirige ces opérations, méritent les plus grands éloges. Il a fait transporter les pieces d'artillerie sur le sommet de cette montagne, avec une intelligence égale à celle qu'il a montrée à la bataille de Minden, dans laquelle, à ce que l'on assure, son ardeur à faire avancer le canon étoit si grande qu'il cassa vingt cannes sur le dos des chevaux qui le traînoient: ce fut dans cette action, qu'il dirigea l'artillerie avec tant de succès, qu'il mit les François en déroute.

Je vous envoie cette lettre par un vaisseau de transport, qui s'en retourne par le lac à Saint-Jean, & je vous promets de profiter de la premiere occasion qui se présentera pour vous informer de toutes les particularités de ce siege important. Adieu.

LETTRE XXXI.

Du Camp de Skenesbouroug,
le 12 Juillet 1776.

MON CHER AMI,

Après vous avoir tant de fois parlé de la vigoureuse résistance que tout le monde s'attendoit à trouver de la part de l'ennemi dans la défense de Ticonderoga, vous ferez sans doute étonné d'apprendre que nous avons déjà cette place bien loin derriere nous. Pour vous expliquer d'une maniere claire comment les Américains ont abandonné ce poste important, & de quelle façon nous y sommes entrés, il est à propos que je mette un certain ordre dans mon récit.

Après nous être rendus maîtres de *Sugar-Hill*, le cinq du courant, nous observâmes le même soir que l'ennemi faisoit de grands feux, nous pensâmes ou qu'il méditoit une attaque, ou qu'il se dispoit à la retraite.

En effet, le général Frazer fut informé, à la pointe du jour, que l'ennemi avoit quitté la place. Il ordonna, en conséquence, aux piquets d'avancer, & aux brigades de les suivre aussi-tôt qu'elles seroient habillées.

Elles furent prêtes en un moment & marcherent droit vers les ouvrages; mais lorsque nous arrivâmes au pont de communication, nous fûmes obligés de faire halte jusqu'à ce qu'il fût mis suffisamment en état pour permettre le passage aux troupes. L'ennemi, en abandonnant le poste, avoit détruit le pont, & avoit laissé auprès quatre hommes qui, à l'approche de notre armée, devoient mettre le feu à une grosse piece d'artillerie qui en défendoit l'entrée, & se retirer au plus vite; telle étoit sûrement leur intention, mais ils laissèrent en essayant de se sauver leurs mèches allumées auprès du canon.

Si ces hommes eussent suivi les ordres qu'on leur avoit donnés, notre brigade, dans la position où elle étoit, en auroit beaucoup souffert; mais, au lieu de faire leur devoir, ils s'étoient amusés à boire & à piller, & nous les trouvâmes à notre arrivée plongés dans la plus profonde ivresse,

&

& endormis près d'un tonneau de vin de Madere.

Cette batterie néanmoins manqua d'être fatale au neuvieme régiment ; car , tandis qu'il passoit le pont , un Indien , curieux d'examiner tout ce qu'il rencontroit sur son chemin , ramassa une mèche dont une étincelle alla tomber sur la lumiere du canon , & le fit partir. Il étoit heureusement pointé trop haut , & ne fit aucun mal.

Quand on eut rendu le pont praticable , nous l'eûmes bientôt passé , & nous allâmes droit au fort le plus élevé où nous plantâmes le pavillon britannique. Les Américains avoient sûrement formé un projet horrible qui échoua , & que les quatre hommes qu'ils avoient laissés dans la place devoient exécuter , car nous vîmes une quantité de poudre fermée par terre , & nous en trouvâmes plusieurs barrils enfoncés.

Après être restés un peu de temps dans le fort , nous fûmes informés que les ennemis s'étoient retirés à Huberton , & les corps avancés furent envoyés à leur poursuite , afin d'harcéler l'arriere-garde. Nous marchâmes à travers les bois & les mon-

tagnes, & par une chaleur excessive. Je ne faurois vous dire combien nous avons fait de chemin ; mais, depuis quatre heures du matin jusqu'à une heure après-midi, nous avons marché avec la plus grande célérité.

Nous prîmes dans notre route plusieurs traîneurs, par qui le général Frazer apprit que l'arrière-garde étoit composée de troupes d'élite, & qu'elle étoit commandée par le colonel Francis, qui étoit reconnu pour un de leurs meilleurs officiers.

Pendant que ceux des nôtres qui étoient en avant faisoient halte, pour prendre quelques rafraîchissemens, le général Reidesel vint rejoindre le général Frazer, & se concerta avec lui, pour continuer notre poursuite. Nous nous avançâmes encore de trois milles plus près de l'ennemi, & la situation étoit avantageuse, nous y passâmes la nuit sans quitter nos armes.

A trois heures du matin, nous nous remîmes en marche, & vers les cinq heures, nous joignîmes l'ennemi qui faisoit cuire ses provisions.

Le major Grant, du vingt-quatrième régiment, qui commandoit l'avant-garde,

attaqua leurs piquets, qui furent bientôt forcés de se replier sur le corps de l'armée. Nous eûmes le malheur de perdre, dans cette rencontre, ce brave officier; nous avons lieu de croire qu'il fut tué par un des soldats appellés *Riflemen*. (Ces gens, que l'on prend beaucoup de peine à instruire dans l'art de viser, nous ont causé bien du dommage dans cette guerre). En approchant de l'ennemi, le major Grant monta sur un tronc d'arbre pour examiner, & à peine eut-il commandé de faire feu qu'on le vit tomber de l'arbre, sans qu'il pût proférer un seul mot.

L'infanterie légère s'avança, ainsi que le vingt-quatrième régiment: la première eut beaucoup à souffrir du feu de l'ennemi, particulièrement le vingt-neuvième & le trente-quatrième régiment: on ordonna aux grenadiers de marcher, pour empêcher l'ennemi de parvenir au chemin qui conduit à *Castl-Town*, & qu'il s'efforçoit de gagner. Se voyant repoussé, il essaya de se retirer à *Pittsford*, en gravissant une montagne extrêmement escarpée. Nos grenadiers, en gagnant le sommet par un endroit qui

paroissoit presque inaccessible, y arriverent avant les Américains, ce qui jeta ces derniers dans la plus grande consternation. Vous pouvez vous faire une idée des difficultés qu'il y avoit dans cette entreprise, en apprenant que nos braves soldats, pour grimper sur cette montagne, étoient obligés de baisser la platine de leurs fusils & de s'en servir comme d'échelon, & appuyant le pied tantôt sur une branche d'arbre, tantôt sur un morceau de rocher; si l'un d'eux eût lâché prise, ou que la branche ou le rocher qui lui servoit d'appui eût cédé, sa perte étoit inévitable.

Quoique les grenadiers eussent gagné le sommet de cette montagne, & que les Américains eussent perdu un grand nombre des leurs, & entr'autres leur brave colonel Francis, ils étoient cependant encore bien supérieurs en nombre aux Anglois, & l'affaire resta indécise jusqu'à l'arrivée des troupes allemandes qui les mirent en fuite. Deux mille hommes de nos ennemis avoient résisté avec peine à huit cents soixante de nos soldats, pendant près de deux heures que les Allemands se firent attendre.

Le général Reidesel étoit arrivé sur le champ de bataille long - temps avant ses troupes ; & lorsque je passai près de lui , dans le moment de l'action , je ne pus m'empêcher d'être sensible à la consternation de ce brave guerrier qui , dans son impatience , fulminoit contre ses soldats qui n'arrivoient pas assez tôt pour participer aux lauriers qu'il y avoit à cueillir dans cette journée.

Quand ils arriverent , nous entendîmes un grand bruit , qui nous annonça que le gros de l'armée américaine avoit envoyé des troupes pour soutenir son arriere-garde , car , en s'avancant , les Allemands chantoient leurs pseaumes , & en même temps faisoient un feu continuel , qui décida du sort de cette journée : mais , même après l'action , il y avoit encore plusieurs pelotons qui erroient dans les bois.

Pendant la bataille , les Américains se comporterent de maniere à exciter la fureur de nos soldats. Le combat eut principalement lieu dans des bois séparés par de petites plaines. Deux compagnies de grenadiers , qui étoient postées à l'entrée d'un de ces

bois, pour observer si l'ennemi ne cherchoit pas à prendre en flanc le vingt-quatrième régiment, virent près de soixante Américains qui traversoient le champ, portant leurs fusils la crosse en haut, ce qui, de tout temps, a servi à faire connoître que l'on se rendoit. Les grenadiers eurent ordre de ne pas tirer, & de se reposer sur leurs armes, pour ne leur montrer aucune intention de le faire; mais quand les Américains furent à vingt pas des nôtres, en un clin d'œil, ils retournèrent leurs armes, firent feu & s'enfuirent à toutes jambes dans les bois. Cette décharge tua & blessa plusieurs de nos grenadiers; & ceux qui n'avoient point été touchés se mirent aussi-tôt à poursuivre ces traîtres, ne leur donnant aucun quartier.

Cette guerre est bien différente de la dernière que nous avons faite en Allemagne. Dans celle-ci, on cherche avec avidité à tuer un seul ennemi; dans l'autre, on ne s'appliquoit qu'au moyen de remporter la victoire sur une armée de plusieurs milliers d'hommes: je vous en donnerai une preuve trop véritable.

Après la bataille (il y avoit près de deux heures que l'on ne tiroit plus sur le sommet de la montagne dont je vous ai déjà parlé, & qui commande tout le terrain qui l'environne) plusieurs officiers s'étoient rassemblés pour lire les papiers que l'on avoit trouvés dans le porte-feuille du colonel Francis, lorsque tout-à-coup le capitaine Shrimpton, officier au soixante-deuxieme régiment, qui tenoit les papiers dans ses mains, éleva avec précipitation, & retomba en s'écriant qu'il étoit dangereusement blessé. Nous avons tous entendu siffler la balle, &, regardant derriere, nous apperçûmes de la fumée, nous jugeâmes que le coup ne pouvoit être parti que de quelques arbres qu'il y avoit auprès, & nous envoyâmes un détachement à la poursuite du tireur, mais il fut impossible de le trouver; il est probable qu'après avoir lâché son coup, il s'étoit glissé en-bas de l'arbre & s'étoit enfui.

Sur les cinq heures, nos grenadiers reçurent ordre de quitter le sommet de la montagne, pour aller rejoindre l'infanterie & le vingt-quatrieme régiment, qui occupoit un poste avantageusement situé. Nous

étions de sang froid quand nous descendîmes ; & chacun de nous étoit étonné comment il avoit pu gravir cette montagne ; pour moi, je croyois ne jamais venir à bout de la descendre , d'ailleurs j'étois fort embarrassé , étant chargé de la conduite du major Ackland qui étoit blessé à la cuisse.

Dans cette action , je reconnus que le principal avantage que nos troupes peuvent retirer des exercices que nous leur faisons faire est de charger leurs fusils , de faire feu , & de se servir de leur bayonnette avec ordre ; mais on devoit leur enseigner à charger mieux & plus promptement. Je ne puis cependant m'empêcher de vous observer que nos soldats , soit par un instinct naturel , soit par un motif d'intérêt personnel , ont considérablement perfectionné cette partie de l'exercice , car ils n'avoient pas plutôt amorcé & mis la cartouche dans le canon , qu'au lieu de se servir de la baguette pour bourrer , ils donnoient un coup de crosse contre terre , couchoient en joue , & faisoient feu. Les idées d'un homme , quelque brave qu'il soit , doivent être un peu en désordre dans

la chaleur de l'action. Plusieurs de nos gens ,
examinant leurs armes , trouverent jusqu'à
cinq ou six cartouches qu'ils y avoient
mises les unes sur les autres , ne s'étant pas
aperçus qu'autant de fois l'arme avoit
manqué de faire feu.

Quand je vous parlerai de notre marche
jusqu'ici , je vous raconterai les autres par-
ticularités de cette journée. Je suis , &c.

LET T R E XXXII.

Du Camp de Skeneshbouroug ;
le 14 Juillet 1778.

MON AMI,

Les Américains ont fait leur retraite avec
tant de désordre qu'après la mort du co-
lonel Francis , ils ne savoient plus ni où
ils fuyoient , ni à qui ils obéissoient , ils
prirent ainsi le chemin des montagnes.

La perte ne fut pas bien considérable
de notre côté , nous eûmes deux cents
hommes de tués , & près de six cents de

bleffés ; plusieurs de ces derniers moururent en tâchant de se retirer de la mêlée. Quand le combat fut fini , un colonel ennemi vint se rendre prisonnier avec le reste de son régiment , qui se montoit à deux cents trente-trois hommes.

Les Américains avoient l'avantage du terrain , les bois étoient si épais qu'il étoit impossible d'observer aucun ordre en marchant contre lui , on auroit tenté en vain de former aucune ligne régulière ; c'est pourquoi le courage & l'intrépidité de chaque individu tinrent alors lieu de talens & de discipline militaire. C'est dans cette occasion qu'on put reconnoître jusqu'où va la bravoure des Anglois ; elle ne les a jamais mieux servi ; l'activité , la force & le courage de chacun ont été mis à l'épreuve. Dès le commencement de l'action , l'ennemi avoit été dérouteré ; mais ayant été rallié par le brave colonel Francis , dont la mort (quoiqu'il fût notre ennemi) sera regrettée par tous ceux qui peuvent être affligés de la perte d'un vaillant officier , le combat recommença avec plus de férocité & d'acharnement que jamais.

Les deux partis s'engagerent dans des détachemens qui n'avoient aucune liaison les uns avec les autres, & les ennemis fondirent sur eux de tous côtés : quelques-uns de ces détachemens, malgré leur infériorité, se défendirent en désespérés. Le destin de cette journée ne fut décidé que par l'arrivée des Allemands, qui partagerent la gloire, quoiqu'un peu tard, de disperfer l'ennemi.

Je viens de vous donner un détail de ce qui s'est passé dans cette bataille. Comme c'est la première à laquelle je me sois trouvé, permettez-moi de vous faire part des réflexions qu'elle a fait naître en moi.

Pendant l'action, toutes les idées de crainte & de danger disparoissent ; le courage augmente à mesure que l'instant de commencer l'attaque approche ; chaque soldat éprouve le plus vif désir d'en venir aux mains, comme si le sort de la bataille dépendoit de son seul mousquet, ou de la pointe de sa bayonnette ; mais, après le combat, l'ame est rendue à ses propres sensations, & elle est pénétrée d'une douleur involontaire en jetant les yeux sur ce théâtre de carnage, où l'on apperçoit tant de braves gens qui

jouissoient quelques heures avant d'une santé parfaite, qui étoient pleins de force & de vigueur, roulés dans la poussière & privés du sentiment. Les cris des mourans, les gémissemens des blessés retentissent au loin, & ajoutent encore à l'horreur de cette scène : tout, jusqu'à la joie que l'on ressent de voir encore existans ses amis & ses camarades, est empoisonné par le souvenir de ceux qui n'existent plus. Telles sont, mon ami, les sensations qu'on éprouve, ou du moins que j'ai éprouvées avant & après une bataille.

J'ai vu se vérifier l'idée que l'on a que le salut d'un guerrier ne tient qu'à un fil. Le lord Balcarres, qui commandoit l'infanterie légère, a reçu près de trente balles dans son habit & dans son pantalon, & malgré cela, il n'a eu qu'une légère meurtrissure à la hanche. D'autres ont été aussi malheureux qu'il avoit été fortuné; car le lieutenant Haggitt, dès la première décharge que fit l'infanterie légère, reçut une balle dans chaque œil; & le lieutenant Douglas, du vingt-neuvième régiment, tandis qu'on l'emportoit blessé du champ de bataille, fut

frappé d'une seconde balle qui lui perça le cœur. On peut donner en quelque sorte une raison de ces événemens extraordinaires. La moindre résistance qui s'oppose à une balle de mousquet , suffit pour lui donner une direction presqu'incroyable. Le chirurgien ayant examiné la blessure d'un pauvre Américain , vit que la balle étoit entrée par le côté gauche, qu'elle s'étoit glissée entre la peau & l'épine du dos, & étoit sortie par le côté opposé.

Lorsque le général Frazer eut posté son corps d'une maniere avantageuse, & qu'il l'eut mis en état de défense, s'attendant à être attaqué, il fit construire des redoutes de bois, & songea ensuite au moyen de pourvoir aux besoins de ses soldats : après les fatigues d'une semblable journée, il lui avoit été impossible de se procurer des provisions, le pays étant trop montueux. On envoya un détachement pour tuer des jeunes bœufs qui erroient dans le bois, & on en distribua, aux soldats, des portions qu'ils mangerent après les avoir fait griller sur des charbons, sans pain & sans sel.

Dans ce même instant, le hasard pro-

cura aux officiers un aliment assez singulier qui leur servit de pain, & qui leur fit beaucoup de plaisir. Un officier, qui étoit à Ticonderoga, avoit envoyé, par plaisanterie, à son frere, une très-grande quantité de pains d'épices, qui avoit été prise dans la place. Il le distribua alors parmi les officiers; & comme le général Frazer n'avoit pas une meilleure nourriture que ses soldats, il lui en envoya quelques livres qui furent regardées comme un présent précieux.

Nous restâmes toute la nuit sous les armes, & le lendemain nous envoyâmes nos prisonniers à Ticonderoga, au nombre de cent cinquante. On ne put fournir, pour les escorter, qu'un très-petit détachement, le général Frazer s'attendant que les ennemis auroient reçu un renfort du gros de l'armée, & qu'ils feroient leurs efforts pour nous empêcher de traverser une large baie qui étoit au-delà de Castl-Town. Il dit au colonel américain qui s'étoit rendu, d'avertir les autres prisonniers, que, s'ils cherchoient à s'échapper, on ne leur feroit aucun quartier, & que l'on enverroit à la poursuite de ceux qui se soustrairoient à la vigilance

des gardes , des Indiens qui ne les ménageroient pas , & les scalperoient.

Ayant laissé les malades & les blessés aux soins d'une garde subalterne , pour les défendre contre les Indiens ou contre les maraudeurs de l'armée ennemie , la brigade marcha vers Castl-Town , où elle trouva des provisions fraîches & du rum ; elle se disposa ensuite à marcher vers la baie : les prisonniers furent en conséquence employés à abattre des arbres , & on fit un passage où il n'étoit pas possible d'aller deux de front. Il étoit presque nuit avant que toute la brigade eût traversé la baie , & nous avions encore sept milles à faire pour arriver à Skenesbourough.

Je vous ai dit que le major Shrimpton avoit été blessé sur la montagne ; il a préféré de marcher avec la brigade , à rester , avec les blessés , à Huberton. En traversant la baie , comme il n'avoit qu'une main dont il pût s'aider , il alloit périr , si un officier qui étoit derrière lui ne l'eût retenu par ses habits justement à l'instant où il tomboit. Sa blessure étoit à l'épaule ; & , comme il pouvoit marcher , il dit qu'il ne vouloit

pas rester , & risquer de tomber entre les mains de l'ennemi ; regardant comme probable que les malades & les blessés éprouveroient ce malheur. Ce pressentiment ne s'est pas vérifié ; ils n'ont point été tourmentés , & , trois jours après , on les transporta , dans des litieres , à Ticonderoga : le chemin étoit impraticable pour toute espece de voitures.

Après que nous eumes traversé la baie , le général Frazer eut l'esprit tranquille sur l'attaque qu'il avoit redoutée toute la journée. Il donna ordre de précipiter la marche pour gagner l'endroit où nous devions camper. Le chemin qui y conduisoit étoit très mauvais , nous enfoncions jusqu'aux genoux presque à chaque pas que nous faisons. Après une marche de près de trente milles , sur un terrain fangeux & très-couvert , craignant à chaque moment d'être surpris par l'ennemi , jusqu'à ce que nous ayons traversé la baie ; vous pouvez juger que nous étions exténués de fatigues , & que l'esprit & le corps avoient souffert presque également.

Quant à moi , je vous avoue que j'étois tellement excédé , qu'après avoir bu une
assez

assez forte quantité de rum & d'eau, je me suis couché sur ma peau d'ours, & bien enveloppé dans ma couverture, je m'endormis & ne m'éveillai que le lendemain à près de midi; & pour ne pas vous fatiguer par mon récit, autant que je l'étois alors moi-même, je finis & suis, &c.

L E T T R E XXXIII.

Du Camp de Skenesbouroug;
ce 14 Juillet 1778.

M O N C H E R A M I ,

Nous sommes encore campés dans cet endroit où nous attendons l'arrivée des provisions, des bateaux, & de plusieurs autres choses dont les armées ne se trouvent pas ordinairement surchargées. Celle qui se trouve maintenant au Sud n'éprouve pas les mêmes obstacles, car chaque fois qu'elle a besoin de voiture d'eau, elle a une marine à ses ordres. Je fais cette remarque pour que vous ne soyez pas surpris de nous

voir marcher si lentement , & de ce que nous ne courons pas à travers le pays , comme l'autre armée le fera , selon toutes les probabilités.

La nôtre est entièrement rassemblée dans cet endroit , & dans quelques jours les troupes avancées marcheront vers le fort Edward. Vous désirez peut-être savoir quels ont été les mouvemens de l'autre partie de l'armée , après que nous eûmes pris possession de Ticonderoga ; je n'étois pas avec elle , mais je vous rapporterai ce que j'ai pu en apprendre.

Après qu'on eut formé un passage , avec la plus grande difficulté , & cependant avec une célérité infinie , pour les barques canonieres , & pour les autres bâtimens , à l'endroit du pont de communication , entre Ticonderoga & le fort d'*indépendance* (qui avoit coûté aux Américains des sommes immenses & des peines incroyables à construire) , le gros de l'armée poursuivit l'ennemi dans la baie du Sud , jusqu'à trois milles de cet endroit , & se posta dans un retranchement bien fortifié , avec les galeres armées. La premiere brigade avoit mis pied-

à terre, pour couper le chemin à l'ennemi ; mais sa fuite précipitée rendit cette manœuvre inutile. Les barques canonieres & les frégates poursuivirent les vaisseaux armés ; & lorsque l'ennemi arriva près des cataractes il se défendit pendant quelque temps. Il fit ensuite sauter trois de ses vaisseaux, & échouer les deux autres.

En se retirant, les Américains mirent le feu au fort, à la maison, au moulin, aux fonderies, & à tous les bâtimens de cette plantation ; ils briserent leurs bateaux, & se retirèrent au fort Edward.

Un officier, qui vint nous trouver pendant cet incendie, m'assura qu'il n'avoit jamais rien vu d'aussi terrible ; car, outre les maisons & les vaisseaux, les flammes s'étoient encore communiquées aux arbres qui croissoient sur les rochers, & à ceux qui couvroient le sommet d'une haute montagne. Il sembloit que la nature entiere allât devenir la proie de cet élément terrible. Le neuvieme régiment fut envoyé en station au fort *Anne*, pour observer les mouvemens de l'ennemi, ainsi que pour le faire décamper ; mais ayant reçu avis qu'il s'étoit

fortifié, le colonel Hill envoya dire au général Burgoyne qu'il ne se retireroit pas, mais qu'il conserveroit le terrain avec son régiment. Les deux autres régimens de la brigade reçurent ordre d'aller à son secours avec deux pieces d'artillerie, & le général Philipps en prit le commandement; mais une forte pluie d'orage, qui dura toute la journée, les empêcha d'arriver assez tôt pour le secourir, comme l'intention en avoit été formée, ce qui donna occasion au neuvieme régiment de se distinguer d'une maniere qui lui fit le plus grand honneur, en repoussant l'attaque d'un ennemi six fois plus nombreux que lui. Les Américains ne pouvant pas l'attaquer de front, chercherent à le prendre en flanc: leurs efforts, vu la supériorité du nombre, auroient pu nous devenir funestes; le colonel Hill, dans la chaleur de l'action, jugea à propos de changer de position, ce qui fut exécuté avec beaucoup de fermeté & de bravoure; de cette maniere, le combat continua pendant un temps considérable; les troupes angloises conserverent leur terrain, & l'ennemi, après s'être retiré peu-à-peu, fut entièrement mis

en déroute. En s'enfuyant vers le fort Edward, il mit le feu au fort *Anne*, où il ne resta qu'un moulin & une redoute, dont une partie du neuvieme régiment s'empara sur-le-champ.

Après que nous eûmes abandonné la redoute & le moulin, & que nous nous fûmes mis en marche pour gagner le fort Edward, l'ennemi revint sur ses pas pour y mettre le feu. Vous m'avez prié de vous envoyer les deslins des choses qui me paroïtroient le plus digne d'être remarquées, je vous envoie en conséquence une vue du *Block-house* & du moulin, qui me paroissent former un charmant paysage.

Le neuvieme régiment s'est acquis une haute réputation dans cette action. Quoiqu'elle ait duré si long-temps & qu'il se soit battu en désespéré contre un ennemi si supérieur, il n'a perdu que très-peu d'hommes. Le capitaine Montgomery (beau-frere du lord Townshend), brave officier, ayant été blessé dans le commencement du combat, fut fait prisonnier avec le chirurgien qui pansoit ses blessures, pendant que le régiment changeoit de position.

Dans la chaleur du combat , notre ami M. . . . , cet Irlandois qui nous faisoit rire si souvent , & qui sert dans le neuvieme régiment , ayant reçu une légère blessure ; fut transporté avec les autres blessés dans une maison qui avoit été attaquée , parce qu'une partie du régiment s'en étoit emparée , pour se mieux défendre : M. . . tâchant de consoler ses camarades d'infortune , s'écria d'un air bourru : « Par le ciel , mes enfans , vous ne devez point penser à vos blessures , car , par ma foi , si vous étiez dehors , vous pourriez encore en recevoir de pires » .

Le reste de l'armée étoit resté en partie à Ticonderoga , & en partie à faire remonter les bateaux ; maintenant toute notre armée est rassemblée dans cet endroit.

De tout ce que l'on a dit des Américains , sur leur abandon de Ticonderoga , il paroît que , lorsque nous avons pris possession de *Sugar-Hill* , poste qu'ils avoient imprudemment négligé de se conserver , ils furent fâchés de voir les préparations que nous faisons pour établir une batterie qui , comme je l'ai déjà observé , commandoit tous leurs

ouvrages. Ils assemblerent alors un conseil de guerre , composé de leurs principaux officiers. Le général Saint-Clair , qui commandoit la garnison , leur fit observer que leurs forces n'étoient point égales aux ouvrages qu'ils seroient obligés d'entreprendre , & que sans cela il seroit impossible de se défendre : il leur dit encore que , quelque forte que puisse être une place , si elle n'avoit pas une quantité suffisante de troupes , elle seroit obligée de se rendre , & que probablement celle-ci se trouveroit assiegée dans moins de vingt-quatre heures. Le général prévoyoit alors que la destruction de l'armée pourroit s'ensuivre , & son avis étoit que le fort fût abandonné si l'on vouloit sauver les troupes ; que le bagage & les magasins fussent envoyés à Skenesbouroug par eau , & que les troupes s'y rendissent par terre , en passant par Huberton. Ses propositions ayant été approuvées par le conseil , ils évacuèrent la place la même nuit , & risquerent l'entreprise. Le général Burgoyne , prévoyant les grandes difficultés que nous éprouverions ici à faire venir des provisions , & à plus forte raison les équi-

pages, vient de donner les ordres suivans :
« On observe que les ordres qui ont été
» donnés avant que l'armée entrât en cam-
» pagne, relativement aux bagages des of-
» ficiers, n'ont pas été exactement suivis,
» & que les régimens sont encombrés d'une
» plus grande quantité d'effets, qu'il n'est
» possible d'en transporter sans inconvénient,
» en quittant le lac & les rivières; on donne
» donc encore avis aux officiers d'envoyer,
» par les bateaux qui retourneront bientôt
» à Ticonderoga, le bagage qui ne leur est
» pas absolument nécessaire, ou au premier
» mouvement ils seront obligés de le laisser
» derrière eux, & de le perdre. Ceux d'entre
» vous, messieurs, qui ont servi dans la
» dernière guerre d'Amérique, peuvent se
» souvenir que les officiers voulurent bien
» se contenter des tentes de soldats, & que
» très-souvent tout le bagage qui devoit leur
» servir pour des mois entiers, étoit renfermé
» dans un havresac ». Heureusement pour
moi, mon cheval est arrivé sain & sauf,
en faisant le tour des lacs; cela me donnera
la facilité de garder le peu de bagage qui
m'appartient.

Les Indiens, animés par nos succès, ont acquis plus de confiance & de courage. Il s'en est joint une grande quantité à notre armée, & il en vient tous les jours de nouvelles hordes qui se rangent sous nos drapeaux.

Un ordre imprévu oblige le capitaine Gardener de partir demain pour l'Angleterre, & comme j'ai encore plusieurs lettres à écrire, je suis forcé de vous quitter. Adieu.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIV.

Au Camp de Skenesbouroug,
le 17 Juillet 1777.

MON CHER AMI,

Vous ferez fans doute furpris que, dans le récit que je vous ai fait de nos opérations, dont chaque circonstance paroît ajouter à la gloire des armes britanniques, j'ai omis de vous parler de nos Indiens, & de leur conduite lorsque nous poursuivîmes l'ennemi à Ticonderoga, nous ne pûmes, par aucun moyen, les empêcher de se livrer au pillage; je crois que, dans plus d'une occasion, le général a trouvé que leur assistance n'étoit guere qu'illufoire.

Ceux qui sont chargés de les conduire & de les commander, sont forcés, pour leur propre sûreté, de supporter en tout leurs humeurs & leurs caprices, &, de même que les enfans gâtés, ils sont plus déraisonnables, à mesure que l'on a pour eux

plus d'indulgence. C'est un mal sans remede: si on les laissoit abandonnés à eux-mêmes, ils commettraient des crimes dont l'idée seule fait frémir; ceux qui se comportent mal avec eux, ceux qui ne leur donnent aucun sujet de plainte, les femmes, les enfans, tous seroient journellement leurs victimes.

Tel est en général le caractere des Indiens de la partie inférieure du Canada, qui sont les seuls qui aient rejoint notre armée; mais on nous a donné à entendre qu'après deux jours de marche, les *Outaouacs*, & quelques autres nations viendroient se ranger sous nos drapeaux. Ils sont plus braves, plus doux, aimant la guerre, mais ne se livrant pas au pillage; ils marchent actuellement sous les ordres d'un M. de Saint-Luc, & du sieur Langdale, qui étoient tous deux zélés défenseurs de la France, dans la dernière guerre. Le sieur Langdale est la personne qui, à la tête des nations qu'il escorte maintenant, forma & exécuta le plan de la défaite du général Braddock.

Si ces Indiens sont en effet du caractere qu'on leur suppose, ils peuvent nous devenir très-utiles, mais on ne peut rien attendre

de ceux qui sont présentement avec l'armée que du pillage.

Je vous ai dit, dans une de mes lettres, que le manifeste du général n'avoit pas eu le succès qu'on en attendoit : on vient de nous apprendre que les comités faisoient tous leurs efforts pour qu'il ne servît de rien, en épiant & emprisonnant toutes les personnes qui leur paroissent suspectes, & en ordonnant au peuple, sous peine de mort, de prendre les armes, de chasser ses troupeaux, & de brûler ses bleds. Je suis fâché d'ajouter que beaucoup de personnes qui faisoient des vœux pour le succès de nos armes, ont déjà éprouvé ce sort malheureux !

L'histoire ne fournira jamais d'exemple d'une guerre conduite avec tant d'acharnement, non-seulement contre ceux qui veulent ou qui paroissent vouloir s'opposer à des entreprises injustes, mais encore envers ceux qui ne témoignent que l'envie de rester neutres. Un grand nombre s'est joint à notre armée depuis que nous avons pénétré dans ces cantons. Ils se disent royalistes, & demandent du service quelques-uns pour une

campagne seulement, d'autres jusqu'à la fin de la guerre ; un tiers de ces nouvelles troupes a déjà des armes, & jusqu'à ce qu'il en arrive pour le reste, on les emploie à dégager les chemins, & à réparer les ponts, ouvrages dans lesquels les Américains excellent.

Nous sommes obligés de rester quelques temps où nous sommes, & d'y attendre que les chemins soient débarrassés des arbres que les Américains ont abattus après leur retraite. C'est une chose qui vous paroîtra presqu'incroyable, mais à chaque quinze ou vingt pas on trouve de grands arbres qui croisent le chemin, sans compter les petits qui se trouvent en travers des grands. C'est une chose d'autant plus étonnante que leur retraite a été fort prompte. La réparation des ponts est un ouvrage qui exige beaucoup de travail ; ajoutez à cela qu'il faut que nous nous procurions une bonne provision de vivres, avant de marcher vers le fort Edward. Nous éprouvons beaucoup de désagrément dans cette campagne, par les obstacles que je vous ai déjà décrits, & que nous rencontrions à chaque instant,

& nous sommes dans l'impossibilité de nous conformer à cette grande maxime militaire, « dans le succès, poursuivez votre avantage aussi loin que vous le pourrez ».

Pendant qu'une partie de l'armée est occupée de cette façon, l'autre est employée à conduire les barques canonieres, les provisions & les bateaux, sur le lac George; à nettoyer ce lac, & à préparer la route, pour fournir nos magasins. Quand toutes choses seront disposées, l'armée se mettra en marche pour prendre possession du fort Edward. Les ennemis ne peuvent alors manquer d'être pris, s'ils n'abandonnent le fort George, puisqu'ils se trouveront enveloppés par deux armées: pendant ce mouvement le général Reidesel leur donnera de l'occupation dans la province de Connecticut; il reconnoitra le pays, & nous fixerons ainsi l'attention des Américains dans presque tous les quartiers à-la-fois.

Nos succès, je n'en doute nullement, operent fortement sur l'esprit des ennemis, ils ne manqueront pas de prendre des mesures pour s'opposer aux progrès que fait notre armée, & pour mettre les colonies

du Nord à l'abri du danger auquel elles se trouvent exposées.

Dimanche dernier, nous eûmes un sermon en action de grâces, du succès de nos armes. On fit ensuite un feu de joie, & une décharge générale de l'artillerie, & de toute la mousqueterie de l'armée; ce fut l'ecclésiastique dont je vous ai déjà parlé qui prêcha; le sermon étoit excellent pour être entendu par des paroissiens paisibles, mais il n'avoit pas le moindre rapport à l'occasion.

Selon les nouvelles les plus vraisemblables, le général Schuyler est maintenant au fort Edward, il y rassemble la milice des contrées adjacentes qui, avec le reste de l'armée divisée, formera un corps suffisant pour soutenir le choc; les corps épars de cette armée ont beaucoup souffert du défaut de vivres, & d'abri pour se mettre à couvert des pluies continuelles qui sont tombées depuis peu. Ils ont été obligés de faire un très-long circuit, & de marcher pendant une semaine au-travers des bois, avant de pouvoir atteindre le fort Edward, pour éviter les détachemens que nous avons en différens endroits du côté de Connecticut.

J'ai oublié de vous dire que votre ancien

ami, le capitaine H***, a été blessé à la bataille de Huberton, au commencement du combat, lorsque les grenadiers formerent un corps pour secourir l'infanterie légère. En passant près de lui, pendant qu'il étoit couché sous un arbre, où il étoit parvenu en se traînant sur ses genoux & sur ses mains, pour se mettre à l'abri des balles, je lui demandai si je pouvois lui être utile, & s'il étoit grièvement blessé; vous connoissez ses réparties, & vous ne ferez pas étonné d'apprendre que, malgré la violence de ses douleurs, il me dit en riant, & en mettant sa main derrière lui: « Si vous voulez en être instruit, interrogez cela; la balle, qui m'est entrée par la hanche, a passé à travers d'une partie qui n'en est pas bien éloignée ». Il est maintenant à Ticonderoga, & , selon les dernières nouvelles, que nous avons reçues de ce lieu, il se rétablit de jour en jour.

Demain, nous nous mettons en marche, & aussi-tôt après notre arrivée au fort Edward, vous pouvez être assuré que je ne négligerai point de vous écrire. Adieu.

LETTRE

L E T T R E X X X V .

Du Camp , au Fort Edward ,
le 6 Août 1777.

M O N C H E R A M I ,

Nous sommes aujourd'hui dans la place où nous croyions que l'ennemi se défendrait vigoureusement. Lorsqu'il a été informé de notre approche , il s'est retiré avec précipitation , & a abandonné le terrain comme il avoit fait à Ticonderoga. Heureusement pour la garnison du fort George , elle a passé dans cet endroit une heure avant notre arrivée ; sans cela , nous lui aurions rendu la retraite impossible.

Le pays qui se trouve entre Skenesborough & le fort Edward n'est qu'une continuité de bois & de petites baies entremêlés de lieux marécageux ; & , pour ajouter aux difficultés qui naissent de la nature du terrain , l'ennemi les avoit encore augmentées en abattant les arbres , & en employant d'autres

moyens pour nous barrer le passage. Ce ne fut qu'avec la plus grande fatigue que nous pûmes venir à bout de nous y frayer un chemin ; les terres mouvantes & les marécages étoient si nombreux que nous avons été obligés de construire au moins quarante ponts pour pouvoir les passer , & dont un seul avoit près de deux milles de longueur.

A cela près de notre marche au milieu de ces déserts (comme nous pouvons les nommer à juste titre), nous n'avons éprouvé que très-peu d'embarras de la part des Américains. Quelquefois , lorsque nos gens étoient occupés à enlever les arbres que nous rencontrions à chaque pas , ils les attaquoient , mais ce n'étoient que des poignées d'hommes épars çà & là , & que l'on pouvoit facilement repousser. La distance de notre dernier camp à celui-ci étoit peu considérable ; mais la grande quantité d'obstacles que l'ennemi nous a fait éprouver , devoit , selon toutes les apparences , retarder considérablement notre marche. Il est étonnant que , malgré tant de fatigues , nous soyions arrivés en si peu de temps à l'endroit de notre destination.

Dans notre route, nous avons traversé les plaines de Pins, qui tirent leurs noms de ce qu'elles sont très-étendues, très-unies, & ne produisent que des pins d'une hauteur prodigieuse. Dans ces plaines, il nous arrivoit souvent de rencontrer des camps de l'ennemi. On voyoit au centre, & sur de petites éminences, des especes de redoutes, bien calculées pour la défense, & entourées d'immenses abattis de bois, où il étoit vraisemblable qu'ils attendroient notre approche. Une telle position n'étoit pas avantageuse aux Américains; si nous eussions forcé leurs lignes, & que nous les en eussions chassés, ils se seroient trouvés dans un pays ouvert & étendu; & c'est une observation générale qu'ils ne soutiennent jamais de chocs que sur une éminence presqu'inaccessible, & lorsqu'il se trouve un bois pour faciliter leur retraite.

Les Indiens que nous attendions nous ont joint dans le camp que nous occupons. Ils paroissent posséder plus de bravoure & être infiniment plus humains que ceux qui nous ont accompagnés dans notre voyage

Sur le lac Champlain. L'anecdote suivante en est une preuve.

Plusieurs d'entr'eux rencontrèrent, il y a quelques jours, des maraudeurs américains : après une légère résistance, l'ennemi prit la fuite en courant vers ses bateaux ; il rama de toutes ses forces pour traverser la riviere. Les Indiens firent feu ; mais ne pouvant l'atteindre, ils furent défolés de le voir s'échapper. Ils apperçurent alors une auge de bois dont on se servoit pour faire manger les porcs, ils y mirent leurs armes à feu, se dépouillerent de leurs vêtemens, & traverserent la riviere à la nage, poussant l'auge devant eux. Après avoir gagné le rivage, plus bas que les Américains, ils les surprirent, les firent prisonniers, les mirent dans leurs propres bateaux, & leurs firent repasser la riviere.

Un des Américains, très-brave soldat, avoit été blessé pendant le combat, & étoit hors d'état de marcher, il attendrit ces Indiens, qui le porterent sur leurs dos, à la distance de près de trois milles, & avec autant d'attention & de soins que s'il eût été un de

Leurs compatriotes. Nous fûmes avertis de leur arrivée, & en même temps qu'ils ramenoient des prisonniers, parce qu'en approchant du camp, ils jetterent leurs cris de guerre ordinaires; mais nous fûmes tous étonnés & charmés de leur humanité, en voyant un Indien porter sur son dos le chef de ceux qu'ils venoient de combattre. On le présenta au général Frazer, mais il ne voulut répondre à aucune de ses questions, & se comporta avec beaucoup de hauteur. Il pensa qu'en lui donnant quelques marques de considération, il pourroit peut-être fournir des informations; il lui fit offrir des rafraichissemens. Le chirurgien ayant examiné sa blessure, lui déclara la nécessité de souffrir l'amputation: après que l'opération fut faite, on le pria de se tenir tranquille, sinon que sa blessure s'envenimeroit au point de devenir mortelle. Il répondit avec fermeté: « J'aurai donc le plaisir de mourir pour une cause juste, & pour avoir contribué à faire obtenir l'indépendance aux colonies américaines ». Je vous fais part de cette circonstance, pour vous faire voir avec quelle joie plusieurs d'entr'eux s'exposent à la mort.

pour travailler à assurer cette liberté qui est leur idole. Cet Américain eut peu de repos pendant la nuit & mourut le lendemain. Il fut généralement regretté, étant de ce petit nombre d'hommes qui agissent par principes. S'il eût vécu, il est possible qu'en lui faisant voir les choses sous leur véritable point de vue, il fût devenu un royaliste aussi zélé qu'il avoit été rebelle opiniâtre.

Il vient d'arriver un exemple frappant, qui pourra donner une nouvelle force aux raisonnemens des personnes qui nous blâment d'employer les Indiens. Comme le fait sera sûrement exagéré lorsqu'on le racontera en Angleterre, je m'empresse de vous détailler la chose telle qu'elle s'est passée, & de vous faire voir que ce malheur n'est pas une suite de leur férocité naturelle, mais d'une dispute sur les droits de la guerre.

Des personnes qui étoient restées fidèles au gouvernement avoient abandonné leurs habitations, pour éviter d'être molestées par les Américains, & y avoient laissé leur fille absolument seule. A l'approche de notre armée, elle se détermina à la joindre & à quitter la maison de son pere, parce qu'un

jeune homme , à qui elle devoit bientôt être mariée , étoit officier dans les milices. Quelques Indiens , qui avoient été envoyés pour fourager , la rencontrèrent par hasard dans les bois , ils la traitèrent d'abord avec tous les égards & toute la politesse dont ils étoient capables. Ils la conduisoient au camp , lorsqu'à la distance d'environ un mille , il s'éleva une dispute entre les deux Indiens dont elle étoit prisonniere. Les propos devinrent sérieux ; l'un des deux qui craignoit de perdre la récompense promise à ceux qui ameneroient leurs prisonniers sains & saufs au camp , la frappa inhumainement sur la tête , avec son tomahawk , & elle expira à l'instant.

La situation du général étoit dans ce moment des plus embarrassantes : son humanité étoit révoltée à la vue d'une barbarie si atroce ; il n'osoit cependant pas hasarder une punition , il craignoit que les Indiens , dont il étoit obligé de se concilier l'amitié , ne cherchassent à se venger.

Le chef de la horde , auquel appartient cet Indien , voulut bien consentir à ce qu'il fût livré au général , qui en disposeroit

selon son bon plaisir ; mais il lui dit en même temps que c'étoit une de leurs coutumes , en temps de guerre , lorsque deux personnes s'emparoiént au même instant d'un prisonnier , & que leurs droits paroissoient égaux , s'il s'élevoit une dispute entr'eux à ce sujet , elle étoit bientôt décidée par la mort de la cause innocente de leur querelle.

Telle fut la fin d'une fille malheureuse & innocente , dont la mort doit être universellement regrettée. Je crains que vous ne vous imaginiez que les scènes sanglantes dont j'ai été témoin n'aient endurci mon cœur , lorsque je vous dirai que cette circonstance , mise en parallèle avec toutes les horreurs qui ont déjà accompagné cette querelle malheureuse , & qui probablement deviendra plus sérieuse de jour en jour , n'a fait sur moi qu'un effet momentané.

Le général témoigna , à cette occasion , beaucoup de ressentiment contre les Indiens. Il fit des menaces pour tâcher de les empêcher à l'avenir de se livrer à leur penchant naturel , & éviter que de semblables forfaits fussent répétés. Il étoit d'autant plus pénétré de cet événement que les coupables étoient

des Indiens des tribes les plus éloignées, & qu'on lui avoit assuré être trop braves pour commettre des crimes pareils. Je crois cependant qu'il aura reconnu qu'ils sont presque tous sans principes, & que la seule chose qui distingue les Sauvages des contrées plus voisines ou plus éloignées, c'est le plus ou moins de férocité.

Depuis ce temps, nous nous sommes aperçu de quelque changement dans leur caractère ; leur mauvaise humeur & leur opiniâtreté se font voir ouvertement. Lorsqu'ils ont appris que le pillage d'un pays leur étoit interdit, leurs interprètes, qui dîment ordinairement sur le butin, voyant que, par cette loi, ils perdroient les profits dont ils s'étoient flattés, ont été assez scélérats pour les exciter à la dissension, à la désertion & à la révolte.

Nous devons cependant rendre justice à M. de Saint-Luc, & croire qu'il n'étoit point compromis dans ces factions. Leur penchant à commettre des atrocités n'échappoit pas à sa pénétration ; & il voyoit clairement qu'ils étoient las de lui obéir aussi bien qu'à tous les autres ; mais, soit par un

mouvement d'orgueil, ou par le plaisir que l'on trouve toujours à commander, ou peut-être encore par l'affection qu'il conservoit pour ses anciens associés, il chercha des excuses pour cacher la cause réelle de leur murmure.

Le quatre du courant, à la priere de M. de Saint-Luc, on convoqua un conseil de guerre, mais l'étonnement du général fut extrême quand il apprit que les nations qu'il avoit sous ses ordres lui signifioient leurs intentions de retourner dans leur pays, & demandoient au général de vouloir bien leur en faciliter les voyens. Ce cas étoit fort embarrassant; c'étoit abandonner une partie des forces qui avoient déjà coûté tant d'argent au gouvernement, & dont le secours qu'on pouvoit en tirer avoit paru être de la plus grande conséquence. D'un autre côté, si on cherchoit à effectuer une réconciliation sincere, cela ne pouvoit se faire qu'en fermant les yeux sur leurs meurtres & leurs déprédations. On s'attendoit cependant à une réponse prompte & positive de la part du général; il se refusa à leurs demandes avec fermeté; il insista sur ce

que les loix qu'il leur avoit imposées fussent exécutées, & en même temps il leur représenta, d'un air tranquille, les liens qui les retenoient, tels que leurs sermens, leur générosité & leur honneur qui, par-là, alloient être compromis. Il ajouta plusieurs autres argumens, tous plus persuasifs les uns que les autres, pour les encourager à ne nous point quitter.

Cette réponse parut leur faire faire des réflexions, & plusieurs des tribes qui étoient plus près de leurs pays demandèrent qu'il leur fût seulement permis d'y aller faire la moisson, ce qui leur fut accordé; quelques-uns des plus éloignés se rétractèrent des demandes qu'ils avoient faites, & parurent redoubler de zèle pour le service.

Cependant, au grand étonnement du général & de toute l'armée, la désertion commença dès le lendemain. Ils se retirèrent par pelotons, chargés de tout le pillage qu'ils avoient pu ramasser; & ils continuent d'en faire autant chaque jour. Il en reste à peine un seul de ceux qui nous ont rejoint à Skenesbouroug.

C'est avec le plus grand plaisir que je

vous fais part de la guérison du major Ackland; elle est tellement avancée qu'il vient de reprendre le commandement des grenadiers. Il est arrivé hier au camp, accompagné de l'aimable ladi Henriette, qui, dans le commencement de la campagne, n'avoit pu obtenir de son mari la permission de partager les fatigues & les hasards que l'on s'attendoit à rencontrer devant Ticonderoga. Elle n'eut pas plutôt appris que le major étoit blessé, qu'elle a traversé le lac pour le rejoindre, déterminée à suivre sa bonne ou mauvaise fortune, pendant le reste de la campagne. Je suis. &c.

LETTRE XXXVI.

Au Camp du Fort Edward, le 8 Août 1777.

MON CHER AMI,

Nous sommes encore ici & nous y resterons jusqu'à ce qu'il nous arrive des provisions pour nous mettre en état de poursuivre notre marche. Malgré tous les retards qu'éprouvent nos convois, & le transport de nos magasins, on croira certainement que nous restons trop long-temps en repos, pour une armée destinée à agir offensivement, & dont le premier mouvement, suivant les maximes de la guerre, doit tendre à assurer le plutôt possible l'exécution du projet concerté.

Tout le monde en Angleterre dira, j'en suis certain, que nous aurions dû continuer rapidement notre marche vers Albany, ayant pénétré jusqu'ici. La distance n'est guere que de cinquante milles; mais qu'on réfléchisse

s'il est bien facile de passer deux grandes rivières, celle de Hudson, & celle de Mohawk, sans avoir de bateaux pour y former des ponts ou des radeaux susceptibles de transporter de grands corps à-la-fois; en admettant que nous puissions former un pont & des radeaux pour traverser la rivière de Hudson, & que nous nous reposions sur le hasard & sur les circonstances des moyens de passer le Mohawk, ou que, dans le cas où nos espérances se trouveroient frustrées de ce côté, nous eussions recours aux gués de Schenectady, qui sont éloignés de quinze milles de l'embouchure de la rivière, & qui ne sont guéables qu'après de fortes pluies, en mettant, dis-je, à part tous ces obstacles, pour qu'un soldat puisse faire une marche prompte, il doit être débarrassé de tout fardeau capable de le ralentir; il doit être comme celui qui, en Angleterre, se rend sur la place d'armes pour faire l'exercice, car rien ne retarde autant sa marche que le bagage dont il se trouve ordinairement chargé dans une campagne, & qui consiste en une couverture, deux havresacs, l'un pour son bagage,

L'autre pour renfermer sa provision de vivres, une gourde pour son eau (une telle marche exige que l'on se munisse de vivres au moins pour quatre jours), une hache, sa part de la tente ; ajoutez à cela son habillement, ses armes, soixante rations de munitions, vous verrez que c'est un poids énorme, très-embarrassant, & qui pèse au moins soixante livres. Les Allemands, qui doivent marcher avec nous, ont, outre ce que je viens de détailler, beaucoup d'autres choses fort embarrassantes, principalement leurs grenadiers qui portent un bonnet dont le front est couvert d'une plaque de cuivre très-pesante, une épée d'une longueur énorme, une gourde qui ne tient pas moins d'un gallon (quatre bouteilles & demie) & des habits fort longs. Faites-vous une idée d'un homme dans cet équipage, & voyez s'il doit être bien alerte pour faire une marche prompte.

On observera peut-être que les soldats pourroient marcher sans être embarrassés de bagage & d'équipage de camp, ce qui les mettroit dans le cas de porter une plus grande quantité de provisions. Quand

cette proposition seroit admissible, ce ne seroit pas encore un remede à ce mal nécessaire. Il fera toujours très-difficile de rendre un soldat économe sur ses provisions de bouche, dans quelque détresse qu'il se trouve. Lorsque le camp est établi dans toutes les formes, le jeune soldat se trouve réduit à une bien mince portion, quatre jours après qu'il a reçu sa ration; à plus forte raison, doit-il l'être davantage dans une marche difficile au milieu de chemins raboteux & par un mauvais temps, lorsque, fatigué, il glisse à chaque moment, murmure contre le fardeau énorme qu'il est obligé de porter. Ce ne peut être qu'un vieux soldat accoutumé à la patience, & qui a déjà éprouvé plus d'une fois la détresse, qui ne soit pas tenté de jeter dans la bote tout ce que son havresac contient de provisions. J'ai été plusieurs fois témoin, dans nos marches, que les soldats se débarrassoient de leurs vivres, lorsqu'ils se flattoient d'avoir des provisions fraîches au premier endroit où l'on devoit s'arrêter.

Je l'ai vu même lorsqu'ils n'étoient chargés
que

que de provisions pour quatre jours. Voici comme les soldats raisonnent : « Ce poids est insupportable , nous n'avons que peu de chemin à faire , & nous en irons plus vite ». Je leur ai entendu ajouter : « Maudites soient les provisions , nous en trouverons au camp prochain , car notre général n'est pas homme à nous laisser mourir de faim » .

Pour marcher très-vîte , il est nécessaire de faire partir en avant plus de vivres qu'il n'en faut pour la nourriture du soldat pendant le voyage ; autrement , de quoi subsisteroit-il , arrivé à Albani , où les Américains soutiendront certainement un choc ? En supposant même qu'ils n'opposent aucune résistance , ils chasseront au moins les troupeaux & détruiront les bleds & les moulins pour les moudre. Les transports ne pourroient se faire que sur des charriots qui ne seroient pas en état de suivre l'armée , n'y ayant qu'un chemin de voitures pour se rendre à Albany , & ce chemin étant obstrué dans plusieurs endroits par des ornières larges & profondes. Les ponts sont en outre démolis , ou dans un si mauvais état qu'ils ne peuvent servir sans être réparés. Le chemin est

bordé d'un côté par la riviere, & de l'autre par des monticules qui s'élevent presqu'à pic & sont couverts de bois. Non-seulement l'ennemi pourroit nous nuire dans ces défilés; mais même pendant une seule nuit, il pourroit obstruer notre chemin, de maniere à ce qu'il fallût une journée entiere pour les débarrasser. Tout projet de faire parvenir des provisions, outre celles qu'un homme peut porter avec lui, est donc impraticable. Le temps que l'on employeroit à nettoyer les chemins, ou même à en faire de nouveaux pour le passage des charriots, seroit trop long & exigeroit trop de travail. Avant que les voitures pussent rejoindre l'armée, elle seroit réduite à une famine inévitable, & qui la forceroit de faire retraite. Il faut encore renoncer entierement à faire usage de notre artillerie; les chemins, dans l'état où ils sont, ne nous permettent pas d'emmener seulement la moindre charrette de munition avec l'armée.

Il y a plusieurs personnes qui prétendent que l'on peut s'avancer promptement, que l'artillerie est absolument inutile; mais leur opinion n'a de fondement que dans la

vivacité de leurs desirs. Il est impossible de se former une idée juste des choses, à moins que d'être sur les lieux ; sans aucune exagération, il ne se trouve pas moins de dix ou douze endroits sur la route, sans compter le passage du Mohawk, où nous pouvons être arrêtés si ces défilés se trouvoient fortifiés par des abattis ; c'est une chose en quoi les Américains excellent, ne campant pas, même pour une seule nuit, sans en faire un ; ce qui ne leur coûte que peu d'heures. Cinq cents hommes de leur plus mauvaise milice retranchés dans ces especes de forts suffiroient pour inquiéter & retarder même pendant quelque temps un nombre dix fois plus considérable de troupes les plus braves qui seroient dénuées d'artillerie.

Vous ayant fait part des raisons qui s'opposent à une marche plus rapide, je vous crois suffisamment convaincu de la nécessité dont il est pour nous de ne nous mettre en route qu'avec des provisions en assez grande quantité, & de l'artillerie. Pour nous assurer de munitions, ainsi que pour nous procurer des attelages & des bœufs, on envoie à Benningston un détachement chargé à sur-

prendre un magasin qui appartient à l'ennemi. Cela donnera à l'armée les moyens de continuer sa marche, & au général celui d'exempter les projets qui l'ont amené dans ce pays.

La situation du général est assurément fort embarrassante : quelque zélé qu'il puisse être pour s'acquitter honorablement des fonctions qui lui sont confiées, s'il prend une heure pour méditer sur la manière dont il conduira son armée, il est obligé d'en passer vingt à chercher des expédiens pour la substantier. C'est un inconvénient que nos ennemis n'éprouvent pas. Leur armée peut se pourvoir en un moment de tout ce qui lui est nécessaire, ayant un bon nombre de rivières navigables qui se communiquent l'une à l'autre, & de province en province. Un général américain n'a pas autre chose à faire que d'instruire ses soldats dans l'art de combattre ; vous me direz que c'est une tâche déjà assez difficile ; j'en conviens, mais il n'a pas celle, plus difficile encore, de songer aux moyens de les nourrir.

D'après les différentes raisons que je viens de déduire, il seroit bien à désirer que cer-

taines personnes se dépouillaient de leurs préjugés, & voulaient ouvrir les yeux à la conviction.

Je me rendis, il y a quelques jours, au fort George, où j'avois affaire pour prendre des munitions : cela m'a procuré l'occasion de voir le lac George, qui, quoique infiniment plus petit que le lac Champlain, le surpasse, à mon avis, par la beauté & la variété de ses points de vues.

Vers le centre du lac, il y a deux Isles dont la plus grande est nommée *Diamond-Island* (l'isle de diamant), où sont cantonnées deux compagnies du quarante-septieme régiment, sous les ordres du capitaine Aubry : elles y sont postées pour conduire les provisions de l'autre côté du lac. Cette île, ainsi que celle qui en est voisine, étoient autrefois si remplies de serpens à sonnettes, que ceux qui traversoient le lac, se hasardoient rarement, ou, pour mieux dire, n'osoient jamais y aborder. Un bateau qui remontoit le lac, ayant péri près de *Diamond-Island*, des porcs qu'il contenoit gagerent le rivage en nageant ; les Canadiens qui

les conduisoient en firent autant ; mais dans la crainte des serpens à sonnettes , ils grimperent sur des arbres où ils passèrent la nuit , & , le lendemain matin , appercevant un bateau , ils firent signe à ceux qui étoient dedans de venir les chercher , & ils regagnerent le fort George.

Quelque temps après , celui à qui appartenoient les porcs , n'ayant pas envie de les perdre , retourna & partit avec plusieurs de ses camarades , dans le dessein de les chercher. Après avoir marché fort long-temps , ils les rencontrèrent enfin , & si prodigieusement engraisés qu'à peine pouvoient-ils se remuer. Les chasseurs furent fort surpris de ne rencontrer qu'un seul serpent , tandis que cette île passoit pour en être couverte. Leur étonnement cessa bientôt lorsque , se trouvant à court de provisions , ils tuerent un des porcs & trouverent son estomac rempli de serpens : il étoit évident que ces animaux les avoient détruits depuis leur arrivée dans cette île.

Une personne digne de foi m'a fait ce récit , & plusieurs habitans de l'endroit m'ont dit qu'aussi-tôt qu'un porc rencontroit

un serpent à sonnettes, il l'attaquoit & le dévoroit . . .

Puisque nous sommes sur ce sujet, & que ce reptile dangereux est si commun dans le pays où nous nous trouvons, permettez-moi de vous en donner la description. Je suis d'autant mieux en état de la faire, qu'hier j'en ai vu tuer un : il avoit environ trente-cinq pouces de long sur trois de circonférence dans sa plus grande épaisseur, & portoit sept sonnettes à l'extrémité de la queue. C'est au nombre des sonnettes que l'on connoît l'âge de ces serpens ; il leur en croît chaque année une nouvelle qui est attachée par un petit ligament à celle qui la précède : elles sont creuses, & quand le reptile remue la queue avec vivacité, il fait un bruit qui lui est si particulier que je ne fais à quoi le comparer. Ses écailles sont de toute beauté & de plusieurs couleurs ; sa tête est petite, son œil vif & perçant, & quoiqu'il soit très-venimeux, sa chair est fort délicate & supérieure à celle de l'anguille : on en fait d'excellens potages.

La morsure de ce serpent est mortelle, à moins qu'on y applique les remèdes con-

venables. La providence, qui est si attentive à notre conservation (voilà, direz-vous, une remarque singulière, pour un homme qui fait métier de tuer ou d'estropier ses semblables), la providence, dis-je, a fait croître dans l'endroit même, où ces reptiles sont le plus communs, une plante à large feuille, appelée *plaintin*, qui, pilée & appliquée sur la morsure, est un remède certain pour en empêcher les funestes effets. La vertu de cette plante a été reconnue à la Virginie, par un negre qui obtint, pour récompense, la liberté & une pension viagère.

Cette découverte, aussi surprenante que beaucoup d'autres, est due à l'effet du hasard. Ce pauvre negre avoit été mordu à la jambe par un de ces animaux : la partie affectée enfla au même instant au point qu'il lui fut impossible d'aller plus loin ; il s'étendit sur le gazon, éprouvant des douleurs cruelles & cueillit quelques-unes de ces feuilles qui se trouvoient à sa portée, les mâcha & les appliqua sur sa blessure dans l'espoir que cela pourroit diminuer l'inflammation ; se sentant aussi-tôt soulagé, il renouvela plusieurs

fois les feuilles , & l'enflure diminua au point de lui permettre de retourner à la plantation de son maître.

Il répéta le même remede pendant deux ou trois jours , après lesquels il fut parfaitement guéri.

Malgré les reptiles venimeux , malgré le bruit des armes , & toutes les horreurs de la guerre qui m'environnent , soyez assuré que ni le temps , ni la distance qui nous sépare , ne pourra diminuer mon amitié ni affoiblir les tendres sentimens , &c.

Je suis , &c.

LETTRE XXXVII.

Du Camp de Battenkill, le 24 Août 1777.

MON CHER AMI,

Je vous apprend, avec le plus vif regret, que l'expédition de Binnington a échouée, & que les Américains ont fait sur nous un grand nombre de prisonniers. Ce sera sans doute pour eux un grand sujet d'allégresse, & ils ne redouteront plus tant les troupes allemandes en particulier, qui ont été défaites par un corps de milice inexpérimenté. Notre général ne s'en étoit point rapporté au hasard. Il avoit pris toutes les mesures que la sagesse pouvoit lui suggérer pour faire réussir cette entreprise, & nous aurions retiré des avantages considérables de ce projet, si l'exécution en eût été aussi heureuse que le plan en avoit été bien conçu.

Dans plusieurs de mes lettres précédentes, je vous ai témoigné combien je désapprouvois

les mouvemens précipités, & j'ai tâché de vous faire comprendre qu'ils étoient absolument impraticables : l'observation suivante suffira pour vous en convaincre pleinement. Une armée ne peut pas se passer d'hôpitaux plus que de provisions ; car un général qui mene les troupes à l'ennemi, sans avoir auparavant pourvu à leurs besoins, perdroit infailliblement leur affection & risqueroit d'éteindre leur courage. Celui qui agiroit de la sorte sembleroit exiger de l'homme plus que sa nature ne comporte. Il n'est pas nécessaire que vous vous soyiez trouvé dans le tumulte des camps pour vous figurer la désolation qui doit suivre une bataille, s'il n'y a pas de matelas pour ceux qui ont quelques membres cassés, ni de cordiaux pour les mourans, ou pour ceux que la perte de leur sang a affoiblis. N'est-ce pas augmenter le désastre ? N'est-ce pas risquer de doubler les pertes ? Il ne vient pas dans l'idée de personne, dont l'imagination court plus vîte que n'ont jamais fait les armées, qu'elles puissent rencontrer des obstacles, ni que les blessés ressentent leurs douleurs. Il faudra donc que de braves soldats soient

entièrement abandonnés lors de leurs derniers momens , qu'ils soient privés des secours qui pourroient les rappeler à la vie ? Leurs camarades qui , le lendemain , peuvent éprouver le même sort , ne seroient-ils pas choqués d'une telle cruauté ? Pour moi , je crois qu'un général est responsable , envers Dieu & sa patrie , des armées qui lui sont confiées , & qu'il ne peut faire trop d'attention aux objets dont je viens de parler ; quelle que soit son impatience de voler à la gloire , il ne doit pas oublier que ses soldats seront exposés à des dangers , & qu'il est nécessaire qu'une armée comme la nôtre ait à sa suite deux ou trois cents lits , des drogues en proportion , & tout ce dont les chirurgiens peuvent avoir besoin pour le soulagement des blessés.

Pour tirer tout le parti possible des avantages que nous nous flattions de remporter à Bennington , on conduisit l'armée sur la rive orientale de la riviere d'Hudson , & le quatorze on fit un pont de radeaux , à l'aide desquels , les troupes avancées passerent pour aller camper à Saratoga.

Parmi les causes de notre défaite à Ben-

nington, celle qui paroît y avoir le plus contribué est le retard des secours envoyés pour soutenir le premier détachement, qui mirent depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi à exécuter une marche de vingt-deux milles. Les corps avancés furent choqués, non-seulement de ce que les Allemands étoient venus si tard, mais encore de ce qu'ils avoient manqué à un des devoirs qu'on leur avoit imposés. Ils ne revinrent de leurs préventions que lorsqu'ils eurent été défaits, & qu'ils apprirent qu'ils avoient été destinés à un service plus important; car, en cas de succès, l'avant-garde devoit gagner les hauteurs de *Sillwater*, & s'y retrancher jusqu'à ce que l'armée & les vivres aient pu les joindre; par ce moyen, tout le pays qui se trouve sur la rive occidentale de la riviere jusqu'à Mohawk auroit été en notre possession.

Peu de jours après que nous eumes campé sur les hauteurs de Saratoga, le pont de radeaux fut entraîné par les torrents qu'avoient occasionnés les dernières pluies, & notre communication avec le gros de l'armée

fut interrompue. Si l'ennemi, dans la situation où nous étions, & d'après le succès qu'il avoit eu, se fût avisé de nous attaquer, notre général se seroit trouvé dans la position la plus fâcheuse, & il lui auroit été impossible d'en prendre une plus avantageuse. Les troupes avancées ne pouvant recevoir de secours de la colonne, il ne leur restoit d'autre ressource que de se retirer sous notre artillerie; c'est pourquoi, après l'action de Bennington, nous fûmes rappelés & nous revînmes occuper ici notre ancien camp, après avoir été obligés de repasser la rivière dans les bateaux & barques.

Les Mohawks (qu'on appelle aussi les Indiens de sir Williams Johnson, parce que leur village étoit près de sa plantation, & que, pendant qu'il vivoit, il étoit continuellement parmi eux), ont été chassés de leur pays natal par les Américains, & sont venus joindre notre armée. Ils ont amené avec eux leurs femmes & leurs enfans, leurs bestiaux, leurs chevaux & leurs moutons, & sont venus camper près de la petite baie, d'où cette place tire son nom; quand

L'armée passera la rivière, les femmes & les enfans se rendront en Canada, & les hommes resteront avec nous.

Je visitai leur camp aussi-tôt après leur arrivée, & j'eus occasion d'observer la manière dont ils élevent leurs enfans. Ce sont presque des animaux amphibies. J'ai vu plusieurs de ces Indiens se baigner dans la baie, avec un grand nombre d'enfans, dont le plus âgé avoit à peine six ans. Plusieurs de ces petites créatures étoient au milieu de l'eau, assis sur des planches qu'ils conduisoient à la rame; après être restés assis pendant quelque temps, ils se tenoient debout; & s'ils venoient à perdre l'équilibre, ils se jettoient dans l'eau avec une adresse incroyable, & remontoient sur leurs planches. Quand ils plongent, ils restent un temps considérable sous l'eau, quelquefois même jusqu'à deux ou trois minutes.

La manière d'emmailoter leurs jeunes enfans est de les étendre sur une planche, & de les ceindre jusqu'à la tête, ce qui les fait ressembler à des momies vivantes. Je crois que cette coutume contribue à leur rendre la taille belle. Il est rare de trouver

un de ces Indiens contrefaits; leurs femmes feroient auffi très-bien faites, fi, à mesure qu'elles grandiffent, elles ne prenoient la mauvaife habitude de tourner leurs pieds en dedans. Cet usage est regardé, parmi elles, comme un agrément; & on en voit dont la pointe des pieds se touche presque lorsqu'elles marchent. Les femmes, après avoir allaité leurs enfans, les posent fur la terre s'ils font endormis, sinon elles accrochent à une branche d'arbre, la planche fur laquelle l'enfant est emmailloté, pour le bercer jusqu'à ce qu'il s'endorme; quand elles font en marche, elles attachent ces planches avec leurs enfans sur leur dos.

La riviere étant sujette à s'enfler considérablement par les torrens continuels qui y portent leurs eaux, on est actuellement obligé de construire un pont de bateaux, pour assurer la communication entre les deux rives. Quand il sera achevé, les corps avancés la traverseront & iront camper à Saratoga.

Je suis interrompu par les cris de guerre des Indiens qui annoncent qu'ils amènent quelques prisonniers.

A leur arrivée, quand ils supposent qu'ils peuvent être entendus du camp, ils poussent leurs cris de guerre, & le répètent autant de fois qu'ils ont fait de prisonniers. Il me seroit très-difficile de vous donner une idée de ce cri; ils prononcent à-peu-près, *houp, houp, houp*, & le prolongent jusqu'à perdre haleine; ils recommencent ensuite le même cri de toute leur force. Il y en a qui forment des variations, en posant la main devant la bouche, & les uns & les autres se font entendre de très-loin.

Quand ils *scalpent* (enlèvent le péricrâne) un ennemi mort ou hors d'état de se défendre, ils lui mettent un pied sur le cou, entortillent ses cheveux autour de la main gauche, pour retirer la peau qui couvre le sommet de la tête, & de l'autre main, tirant de leur sein un couteau qu'ils tiennent toujours en bon état, pour faire cette cruelle opération, ils enlèvent en deux ou trois coups, donnés avec adresse, tout le péricrâne. Ils sont si expéditifs que souvent une minute suffit.

Quand les cheveux sont courts, & qu'il n'y a pas assez de prise pour la main, ils

se baissent & l'arrachent avec les dents. Après cette glorieuse opération, s'ils en ont le temps, ils attachent ces trophées de leur cruauté à un petit cerceau, avec des liens d'écorce d'arbre ou des nerfs de bêtes fauves, pour les garantir de la putréfaction, ils peignent ensuite en couleur rouge une partie de ce péricrâne & du cerceau, & les gardent comme des monumens de leur valeur, & comme une marque de la vengeance qu'ils ont tirée de leurs ennemis.

Je vis à l'entrée d'un des camps indiens plusieurs trophées semblables pendus à des poteaux devant leurs cabanes. Il y en avoit une entr'autres dont les cheveux étoient remarquables par leur beauté & par leur longueur. Un officier qui étoit avec moi & qui avoit envie d'en faire l'acquisition, offrit à l'Indien une bouteille de rum en échange; mais, malgré un offre aussi tentant, ce dernier se trouva offensé, & ne voulut jamais céder ce trophée de barbarie.

Un cadavre n'est certainement pas un objet agréable à la vue, mais rien n'est plus affreux qu'un corps mort, auquel on a enlevé le péricrâne. Nous en vîmes deux dans

cet état quand nous nous rendîmes de Skenesborough au fort Edward. Il paroît incroyable qu'un homme survive à une opération aussi cruelle ; cependant quand nous prîmes possession de Ticonderoga , nous trouvâmes deux malheureux qui avoient essuyé ce traitement dans une sortie, la veille du jour auquel les Américains abandonnerent cette place , & leur guérison étoit déjà regardée comme certaine. J'en ai vu un autre auquel on avoit aussi enlevé le péricrâne , & qui jouissoit d'une santé parfaite, mais sa chevelure n'étoit jamais revenue.

Si j'avois le malheur d'être blessé , & que les Indiens se jettassent sur moi , dans l'intention de me rendre victime de leur atrocité ; le plus ardent de mes desirs seroit de recevoir sur-le-champ la mort d'un coup de leur *tomahawk* , seule grace qu'ils ont quelquefois l'humanité d'accorder.

Le *tomahawk* est une arme dont les Indiens font un grand usage à la guerre. Lorsqu'ils poursuivent leur ennemi , & qu'il leur est impossible de l'atteindre , ils lancent cette arme avec tant d'adresse , qu'ils ne manquent presque jamais de percer le dos des fuyards

qui sont alors obligés de s'arrêter. Le *tomahawk* n'est autre chose qu'une petite hache qui a un tranchant d'un côté, & de l'autre une espece de pipe. Cet instrument sert ordinairement aux Indiens de hache & de pipe. Quand ils l'achètent aux marchands qui les fabriquent, ils en ôtent le manche qui est de bois, pour en substituer un autre fait de roseau, qu'ils creusent avec une adresse surprenante.

Je n'ignore pas l'intérêt que vous prenez à mon avancement, & je suis persuadé que vous apprendrez avec plaisir que je viens d'être promu à un nouveau grade. J'en suis d'autant plus satisfait que je ne quitte pas l'avant-garde de l'armée, ayant été incorporé dans le vingt-quatrième régiment. Si je survis à cette campagne, soit par faveur, soit par arrangement, j'ai l'espoir d'obtenir une compagnie à mon retour. Agréez les vœux sinceres que je forme pour votre bonheur. Je suis, &c.

L E T T R E X X X V I I I .

Du Camp de Freeman-Farm,
le 24 Septembre 1777.

M O N C H E R A M I ,

Le pont de bateaux n'a pas été long-temps à construire, & l'on a emporté des provisions suffisantes pour alimenter l'armée pendant l'espace de trente jours. Le treize du courant, nous passâmes la riviere d'Hudson, & allâmes camper dans les plaines de Saratoga, où nous trouvâmes une grande-maison aussi commode que belle, un superbe moulin à farine, & près de-là, une très-jolie église entourée de plusieurs maisons qui toutes appartenoient au général Schuyler. Ces charmantes habitations ont été totalement abandonnées. Il y avoit, dans la plaine, une grande quantité de bled & d'avoine encore sur pied. Le bled fut en un instant coupé, battu, converti en farine & distribué aux soldats : on coupa aussi

l'avoine que l'on mit en réserve pour les chevaux.

C'est ainsi qu'une vaste plaine, qui, le matin, offroit aux yeux le spectacle agréable d'une moisson abondante, n'étoit plus, au coucher du soleil, qu'un triste désert, & un théâtre de dévastation. Que de malheurs inévitables la guerre entraîne à sa suite ! Si vos bavarois suppôts de café qui, le verre à la main, livrent des barailles, & décident de ce que nos armées devoient faire, voyoient l'ennemi s'efforcer d'aborder sur les côtes d'Angleterre, & les menacer d'une invasion ; semblables aux habitans de ce charmant hameau, ils fuïroient bien vite à l'autre extrémité du royaume.

Le quinze du courant, l'armée se remit en marche & fit halte dans un endroit appelé *Dovacote*.

J'ai oublié de vous faire le récit d'un accident fâcheux arrivé à l'aimable lady Henriette Ackland, peu de temps avant que nous traversions la rivière d'Hudson, mais qui ne lui a rien fait perdre de sa gaieté & de son courage. Elle continue à suivre la marche de l'avant-garde, & à partager les fatigues que nous essuyons.

Il falloit que nous nous tinssions tellement sur nos gardes , étant à la tête de l'armée , que nous passions souvent la nuit sans nous déshabiller. Un soir , le feu prit subitement à la tente dans laquelle le major Ackland & lady Henriette étoient couchés. Un soldat qui étoit alors de garde s'élança au milieu des flammes , au risque d'être suffoqué , & la premiere personne qu'il put saisir fut le major : par le plus heureux des hafards , lady Henriette , sans savoir ce qu'elle faisoit , & peut-être n'étant pas encore parfaitement éveillée , s'échappa en se glissant sous les parois de la tente. Quelle dut être sa douleur lorsqu'elle apperçut le major lui-même qui la cherchoit au milieu des flammes ! Le soldat l'en retira de nouveau , mais il ne put l'empêcher d'avoir la figure & le corps brûlés en plusieurs endroits. Tout ce qui se trouvoit dans la tente fut consommé par le feu. Un chien favori fut la cause de cet accident ; il avoit , en gambadant , renversé une table sur laquelle étoit une chandelle allumée. (Le major conserve toujours de la lumiere pendant la nuit , quand le poste où nous nous arrêtons rend cette précaution

nécessaire). Cette chandelle en roulant mit le feu aux parois de la tente , & les flammes s'en emparèrent en un instant.

Le dix-sept , l'armée se remit en marche ; nous réparâmes un grand nombre des ponts , & nous nous arrêtâmes dans un poste avantageux , à environ quatre milles de distance de l'ennemi , qui est campé à *Still-Water*.

Je ne résisterai pas à l'envie de vous rapporter un trait qui , quoique peu important en lui-même , vous prouvera avec quel soin la providence veille à la conservation de toutes les créatures. C'est la coutume , quand on est campé , d'attacher les chevaux derrière les tentes ; lors de notre dernière halte , je fus réveillé , pendant la nuit , par un bruit incommode qu'occasionnoit le tiraillement des cordes qui soutenoient ma tente. Je me levai aussi-tôt , & je ne fus pas peu surpris de voir que ma jument avoit mis bas un poulain. Le lendemain , lorsque nous nous remîmes en marche , j'étois fort embarrassé , je ne savois que faire du nouveau venu , & je craignois que ma jument ne fût pas en état de porter mon bagage ; mais mes inquiétudes furent heureusement dif-

lipées. La mere & son petit soutinrent fort bien une marche de dix-sept milles, à travers des bois épais & de très-mauvaises routes, & il paroïssoit aussi bien se porter, quand nous arrivâmes à notre destination, que s'ils avoient passé la journée à errer tranquillement dans une prairie. Vous jugez bien qu'après cela je ne songeai plus à séparer ma jument de son poulain.

Le dix-huit du courant, l'ennemi s'avança pour empêcher que l'on réparât les ponts. Nous conjecturâmes qu'il avoit dessein de nous engager au combat dans un endroit où il ne nous étoit pas possible de faire usage de notre artillerie. Nous perdîmes quelques hommes dans une légère escarmouche, & la réparation des ponts fut effectuée.

Un détachement de nos travailleurs se rendit, il y a quelques jours, dans un champ de pommes de terre; & tandis qu'ils étoient occupés à en faire provision, ils furent attaqués par un parti ennemi, qui fit feu sur eux, & en blessa ou tua près de trente; au lieu de les faire tous prisonniers, ce qui lui auroit été facile. Une conduite si cruelle & si inexcusable ne peut servir qu'à envenimer

la haine qui ne se manifeste que trop entre les deux partis, & à rendre plus ardent le désir de se venger.

Le dix-neuf, l'armée, divisée en trois colonnes, s'avança à la rencontre de l'ennemi. La colonne allemande, ayant en flanc l'artillerie & le bagage, suivoit le cours de la rivière à travers les plaines. La colonne angloise marchoit à quelque distance, sur une ligne parallele, à travers les bois, & formoit la division du centre, tandis que le corps avancé, les grenadiers & l'infanterie légère allemande faisoient un long circuit à travers ces mêmes bois, & composoient la troisieme division ou l'aîle droite; nous avions aussi à notre droite des pelotons d'Indiens, de Canadiens & de milices.

Le signal de faire avancer les colonnes fut donné entre une & deux heures, & après une heure de marche, le parti avancé, formé par les piquets de la colonne du centre, sous les ordres du major Forbes, attaqua un corps considérable d'ennemis qui étoient retranchés dans une maison & derriere des haies: après une vigoureuse résistance, les Américains commencerent à battre en re-

traite ; mais ceux qui étoient cachés dans les bois nous tuèrent beaucoup de monde ; heureusement , nos piquets furent renforcés par deux compagnies du vingt - quatrième régiment , dont l'une se trouva être celle dans laquelle je serois ; & le major Forbes , attentif à porter par-tout du secours , détacha une piece d'artillerie. Nous arrivâmes précisément au moment où l'ennemi prenoit la fuite.

Dans l'action , un chasseur du général Fraser tira des mains des Indiens un officier ennemi , appelé *Van Swearingham* , capitaine au régiment du colonel Morgan. Ils alloient le dépouiller , quand il arriva fort à propos pour les en empêcher. Il lui fit rendre son porte-feuille , dont ils s'étoient emparés , & qui renfermoit plusieurs papiers importants. L'officier offrit au soldat tous les dollars ou papiers-monnoie qui étoient en sa possession , regrettant de n'avoir point d'especes solides à lui compter.

Ce soldat le conduisit au général Fraser , qui étoit venu rejoindre les deux compagnies qu'il avoit détachées. Ce général lui fit plusieurs questions relatives à l'ennemi , mais

il n'en put obtenir d'autre réponse, sinon que l'armée étoit commandée par les généraux Gates & Arnold. Le général Frazer irrité de ce silence, lui dit que s'il ne l'informoit pas exactement de la position de l'ennemi, il le feroit pendre sur-le-champ. L'officier lui répondit avec le plus grand sang froid : « Faites moi pendre, si c'est votre plaisir ». Le général voyant qu'il ne pouvoit rien tirer de lui, le quitta, après l'avoir laissé sous la garde du sieur Dunbar, lieutenant d'artillerie.

Mon domestique arriva dans ce moment avec des provisions, &, après notre marche à travers les bois, & le petit choc que nous venions de soutenir, rien ne pouvoit venir plus à propos. Je priai Dunbar & son prisonnier de partager avec moi, &, nous étant assis sous un arbre, tout en mangeant, nous fîmes, au capitaine, plusieurs questions qu'il chercha toujours à éluder. Nous observâmes qu'il étoit dans une grande agitation : « Capitaine, lui dis-je enfin, croyez-vous qu'il nous reste encore quelque chose à faire aujourd'hui ? » Oui, oui, répondit-il, vous ne manquerez pas

d'occupation ; il y a dans ce moment - ci plusieurs centaines de braves gens autour de vous. A peine avoit-il achevé de parler que nous fûmes assaillis par une décharge terrible , faite par un détachement ennemi , qui étoit caché dans un bois situé à quelque distance , en face de l'endroit où nous étions. Dunbar courut à ses canons , en me disant : A*** , chargez-vous du capitaine. Comme il n'y avoit , avec la compagnie , qu'un seul officier & moi , je le confiai au soin du sergent , pour le conduire à l'endroit où étoient détenus les autres prisonniers , avec ordre de le bien traiter. Je m'empressai de rejoindre ma compagnie , & je vis plusieurs de nos soldats qui se retiroient après avoir reçu des blessures , mais notre artillerie fit bientôt cesser le feu de l'ennemi.

Un instant après , nous essuyâmes un feu terrible , venant de notre gauche , & l'attaque fut vive. Dès la première décharge , une balle perça le cœur de votre ancien ami M. *Don* , lieutenant au deuxième régiment. Je n'oublierai jamais la mort de ce brave officier. Au moment où il fut blessé ,

il fit un bond terrible, & tomba sur la terre. Le détachement ennemi qui nous avoit le premier attaqué, & qui étoit revenu à la charge, cessa une seconde fois de faire feu; mais l'action devint de plus en plus vive sur la gauche; les ennemis, en faisant un circuit pour nous présenter le flanc droit, rencontrèrent le corps avancé, posté dans un bois, ce qui les obligea de reculer. Depuis ce moment (il étoit environ trois heures) jusqu'après le coucher du soleil, les Américains, nouvellement renforcés par des troupes fraîches, donnerent sur la brigade angloise avec la plus grande vigueur. Les vingt, vingt-un & soixante-deux régimens furent les plus constamment attaqués, & combattirent pendant près de quatre heures sans interruption; les grenadiers, le vingt-quatrième régiment, ainsi qu'une partie de l'infanterie légère, n'agissoient que par intervalles. Le corps avancé ne prit part à l'action qu'occasionnellement, parce qu'on n'avoit pas jugé à propos qu'il abandonnât la hauteur sur laquelle il étoit posté avec avantage.

Le général Philipps s'apercevant que la

brigade angloise , pressée vivement de toutes parts , étoit sur le point de plier , fit amener quatre pieces d'artillerie qui rendirent le combat plus égal , & il s'avança , au péril de sa vie , à la tête du vingtieme régiment.

Le général Reidesel parut avec les troupes allemandes , & chargea l'ennemi avec la plus grande valeur.

Précisément à l'entrée de la nuit , les ennemis s'enfuirent en désordre , & nous laissèrent maîtres du champ de bataille , mais l'obscurité nous empêcha de les poursuivre.

Nos troupes resterent cette nuit sous les armes , & s'avancerent le lendemain presque à la portée du canon de l'ennemi. Nous avons fortifié la droite de notre camp , dont la gauche s'étend jusques sur le sommet des hauteurs , de maniere à protéger les plaines du côté de la riviere , où sont les bâtimens & les hôpitaux. Le quarante-septieme régiment & celui de *Hesse - Hanau* sont campés dans les plaines , pour prévenir tout danger , & veiller à la sûreté générale.

Malgré tant d'obstacles difficiles à surmonter auprès d'un ennemi puissant dont

l'armée est trois fois plus considérable que la nôtre, & renforcé à chaque instant par des troupes fraîches & aguerries, les Anglois ont remporté la victoire. Ils ont sans doute donné par-là une preuve d'habilité & de courage dont il est peu d'exemples.

Quoique, dans cette action, tout l'honneur soit de notre côté, j'ai cependant lieu de craindre que les avantages réels qui résulteront de ce combat sanglant ne demeurent aux Américains. Notre armée est si considérablement affoiblie qu'elle est incapable de profiter de la victoire qu'elle a remportée, & nous serons peut-être obligés de différer l'expédition que l'on se propose depuis si long-temps. Le seul avantage apparent que nous avons recueilli du gain de cette bataille, c'est que nous sommes restés maîtres de la plaine dans laquelle elle s'est donnée.

Ce combat & les conséquences qui s'en suivront, confirmeront ce que je vous ai dit relativement à une marche forcée. Les Américains nous auroient infailliblement vaincus, si nous n'avions pas eu sur eux l'avantage d'une bonne artillerie. Et quel auroit été le sort d'un grand nombre de
nos

nos braves foldats, privés de toutes les consolations, & ne trouvant pas même un hôpital pour y mourir en paix.

Le courage opiniâtre que les Américains ont fait paroître, a excité notre surprise & notre admiration. Nous sommes actuellement convaincus que ce ne font pas des ennemis auffi méprisables que nous nous l'étions figuré jusqu'à ce jour ? Ils savent soutenir un choc régulier, & ce n'est pas seulement lorsqu'ils font retranchés derrière des palissades qu'ils font capables de résister à leurs ennemis.

Nous avons perdu beaucoup de braves gens ; & , parmi eux , on doit principalement regretter le capitaine Jones , officier d'artillerie , qui fut tué auprès de sa batterie. Le corps de l'artillerie s'est comporté , dans cette action, de maniere à mériter les plus grands éloges. La brigade , dont ce capitaine avoit le commandement, s'est sur-tout distinguée ; les officiers & les foldats qui servoient la batterie ayant été tous ou tués ou blessés, à l'exception du lieutenant Hadden qui échappa à la mort par le plus grand des

hasards , une balle emporta son chapeau , au moment où il enclouoit un canon.

Je viens de recevoir l'ordre d'accompagner un détachement de travailleurs, envoyés pour construire une redoute; cela m'oblige de remettre à une autre fois ce qui me reste à vous dire touchant cette sanglante action. Vous apprendrez sans doute, avec plaisir, que je n'ai reçu aucune blessure. Je suis, &c.

LETTRE XXXIX.

Du Camp de Freeman-Farm,
le 6 Octobre 1777.

MON CHER AMI,

Nous n'avons guere recueilli d'autre avantage du dernier combat que l'honneur d'avoir vaincu. Les Américains sont occupés avec une ardeur infatigable à fortifier la gauche de leur camp; & la droite est déjà inaccessible. Au lieu d'un ennemi affoibli & découragé, nous avons en tête une armée

nombreuse & intrépide, résolue de défendre le poste qu'elle occupe, comme nous le sommes, de ne pas céder le nôtre, & commandée par des généraux vigilans & habiles à profiter des circonstances.

Le lendemain du combat, dont je vous ai donné les détails, je fus chargé d'une commission bien triste. On me mit à la tête d'un détachement chargé d'enterrer les morts & de ramener les blessés. Nous en trouvâmes un nombre prodigieux à l'endroit où les régimens anglois ont résisté avec tant de bravoure au feu terrible de l'ennemi. Je vous ai décrit, dans une de mes précédentes lettres, les divers sentimens qui affecterent mon ame avant & après la bataille; mais ceux que j'ai éprouvés dans cette dernière circonstance sont au-delà de toute expression. Vous qui connoissez ma sensibilité, jugez à quelle cruelle épreuve elle a été soumise, quand je vis mettre quinze, seize, & jusqu'à vingt cadavres dans une même fosse: j'eus soin cependant que mes soldats s'acquittassent de ce triste devoir avec plus de décence que n'en avoient observé quelques détachemens chargés d'une commission sem-

blable, & qui ne se donnoient pas seulement la peine de couvrir de terre les têtes, les bras & les jambes. La seule différence que l'on met dans cette circonstance entre le soldat & l'officier, c'est que ce dernier est enterré à part. Notre armée étoit remplie de jeunes officiers subalternes. Il en périt plusieurs dans le dernier combat, & nous en enterrâmes, dans la même fosse, trois qui servoient dans le vingtième régiment; le plus âgé des trois avoit à peine atteint sa dix-septième année. Ce dernier devoir rendu aux morts, quoique pénible pour un cœur compatissant, n'est rien, comparé à la triste fonction de relever les blessés. Les premiers ne souffroient plus; les autres, en proie aux plus cruels tourmens, pouvoient des gémissemens qui nous déchiroient le cœur. Ils étoient restés sur le champ de bataille pendant toute la nuit; épuisés par la perte de leur sang, & privés de tout secours, ils étoient prêts à expirer de faiblesse. Les uns demandoient pour toute grâce qu'on les laissât mourir; d'autres étoient plongés dans une funeste léthargie; quelques-uns se sentant soulevés, pouvoient des cris affreux. Le moindre mou-

vement rendoit leurs souffrances plus aiguës, & les hôpitaux où ils devoient être transportés étoient à la distance de près d'un mille. Plusieurs, secourus trop tard, n'avoient plus qu'un souffle de vie qu'on désespéroit de retenir. Tous ces malheureux, mourant de froid & nageant dans leur sang, offroient le spectacle le plus affreux & le plus affligeant dont j'aie jamais été témoin.

Dans le cours du dernier combat, un jeune officier, âgé de seize ans, appelé Hervey, & neveu de l'adjudant-général qui porte le même nom, après avoir été blessé en plusieurs endroits, reçut ordre du colonel Anstruther de quitter le champ de bataille; mais son héroïque courage ne lui permit pas de se retirer, tant qu'il se sentit la force de combattre & d'animer, par son exemple, les soldats qu'il commandoit. Une balle lui ayant cassé la jambe, sa retraite devint indispensable, &, au moment où on l'emportoit, une autre balle le blessa mortellement. Le chirurgien le pria de prendre une forte dose d'opium, pour rendre ses derniers momens moins douloureux. Il y consentit sans hésiter; & quand le colonel

& le major Harnage , qui étoient tous deux blessés , entrèrent dans sa tente , ils lui demandèrent s'il n'avoit rien à leur recommander ; il leur répondit : « Qu'étant mineur , ses affaires ne lui caussent aucune inquiétude , mais qu'il les prioit de dire à son oncle qu'il étoit mort en guerrier ! » Les annales romaines nous fournissent-elles un trait d'héroïsme supérieur à celui-là ?

Au-delà du champ de bataille , où nous avons défait l'ennemi , tout est dangereux , tout est impénétrable ; il semble que nous n'ayons triomphé que pour conserver notre réputation. Nos efforts courageux ne nous ont procuré que de légers avantages : la seule chose dont nous pouvons nous flatter est d'avoir agi en braves , & d'avoir soutenu l'honneur des armes britanniques. La nature de ce pays est infiniment peu favorable aux opérations militaires. Il est très-difficile de s'assurer de la position exacte de l'ennemi , & de se procurer des renseignemens d'après lesquels on puisse agir en sûreté. On court les plus grands dangers , soit en allant à la découverte des routes par où l'on doit passer , soit en cherchant à se procurer des

fourages ou les autres provisions nécessaires, en un mot, on est obligé de détacher de grands corps de troupes pour l'expédition la moins importante.

L'espoir du pillage que les Indiens avoient conservé jusqu'à ce moment, & qui les avoit engagés à nous suivre aussi loin, commençant à s'évanouir, voyant, en outre, qu'ils n'ont que des fatigues à effuyer & des dangers à courir, ils désertent de jour en jour. Ils nous étoient très-utiles dans une escarmouche, ou quand il falloit aller au fourage, ces sortes d'opérations convenant le mieux à leur caractère. Ils ne résistent jamais à des attaques régulières, soit par les raisons que je vous ai indiquées, soit plutôt encore par crainte; l'observation que j'ai faite, lors de notre dernière rencontre avec l'ennemi, vient à l'appui de cette dernière conjecture. Les Indiens couroient de bois en bois; & lorsque notre régiment fut posté sur les lisières d'un de ces bois, plusieurs Indiens se firent des signes sur le feu terrible que nous effuyions à notre droite. Un moment après, l'ennemi fondit sur nous, &, dès la première dé-

charge, les Indiens s'enfuirent à travers les bois.

Quant aux Canadiens, on ne pouvoit pas prudemment compter sur eux; ils sont aisés à décourager, & s'empresseient de quitter le champ de bataille, dès qu'il y a la moindre apparence de danger. Les miliciens qui étoient venus se joindre à notre armée se retirèrent dès qu'ils virent que les Américains faisoient une résistance plus opiniâtre qu'on ne se l'étoit d'abord imaginé.

La défection des Indiens, des Canadiens & des Provinciaux, dans un temps où leurs services pourroient nous être si essentiels, est un contre-temps bien fâcheux. Cette circonstance servira à convaincre à l'avenir les généraux du peu de confiance qu'on doit avoir dans de pareils secours.

Vous n'hésitez pas sans doute à avouer que la plus grande preuve de tendresse qu'une femme puisse donner à son époux, est de partager avec lui les fatigues & les dangers d'une campagne, & sur-tout d'une campagne comme celle-ci. Les femmes ont suivi constamment l'artillerie & le bagage; & quand la dernière action s'engagea, la

baronne de Reidesfel, lady Henriette Ackland, l'épouse du major Harnage, & celle du lieutenant Reynell, du soixante-deuxieme régiment, se retirerent dans une petite cabane inhabitée; mais, quand le combat fut devenu général & sanglant, les chirurgiens en prirent possession, comme de l'endroit le plus commode qu'ils pussent trouver pour donner les premiers soins aux blessés. Ces dames avoient déjà passé quatre heures dans cette cabane, lorsqu'on y apporta le major Harnage, qui avoit reçu dans l'action une blessure dangereuse. Quelques instans après on leur annonça que le lieutenant Reynell venoit d'être tué. Madame de Reidesfel & lady Henriette n'étoient guere capables de consoler leurs compagnes. En proie à des inquiétudes trop bien fondées, elles craignoient d'avoir bientôt à déplorer le même malheur; lady Henriette sur-tout qui avoit, parmi les combattans, son époux & son frere, ne conservoit l'usage de ses sens que pour sentir toute l'horreur de sa situation.

Environnées de morts & de mourans, incertaines de l'issue du combat, ne sachant si elles reverroient encore ceux pour l'a-

mour desquels elles avoient parcouru des pays si affreux , & bravé la faim & la fatigue , quelle situation pour des femmes , & pour des femmes sensibles ! Elles avoient sous les yeux le spectacle d'un carnage horrible , sans être étourdies , animées par le tumulte , & sans partager la gloire des combattans !

Une longue guerre est une excellente école pour les nations les moins aguerries ; elle leur enseigne à faire usage de leurs armes , à tirer tout le parti possible des circonstances , & les met souvent à portée de réparer , à la fin d'une campagne , les pertes qu'elles ont faites au commencement. La situation actuelle des ennemis en est la preuve. Leur armée , même avant la dernière action , recevoit fréquemment de nouveaux renforts , toutes les provinces s'empressoient à l'envi de leur fournir de nombreux corps de troupes. Dans le dernier combat , les Américains avoient évidemment sur nous l'avantage du nombre ; mais le courage de nos soldats & l'habileté de nos généraux ont amplement suppléé à cette inégalité.

Le nombre des officiers tués ou blessés

dans cette affaire est, en proportion, beaucoup plus grand que celui des soldats; ce qui doit être attribué à l'adresse singulière des *Rifle-men* qui avoient ordre de tirer particulièrement sur eux. Toutes les fois que la fumée, occasionnée par les décharges de mousqueterie, commençoit à se dissiper, ils étoient sûrs d'en mettre plusieurs hors de combat. Quelques soldats ennemis, qui ont été faits prisonniers sur la fin de l'action, rapportèrent qu'on étoit persuadé, dans leur camp, que le général Burgoyne étoit tué. Ce qui avoit donné lieu à cette méprise, c'est que le capitaine Green, aide-de-camp du général Phillips, ayant été frappé d'une balle, tomba de son cheval, dont la selle étoit richement brodée, & le tireur qui l'avoit ajusté, assura que c'étoit le général Burgoyne.

Les Indiens & les Canadiens auroient pu nous être d'un grand secours contre les *Rifle-men*; mais le peu qui nous restoit des premiers n'osoient pas s'avancer jusqu'à la portée de leurs fusils; & les seconds qui excelloient autrefois dans cette maniere de combattre, soit qu'ils aient perdu de leur

adresse, soit qu'ils fussent découragés par la perte de leurs meilleurs officiers qui s'étoient exposés en téméraires pour les animer par leur exemple, n'agirent presque point. Quelques détachemens de milice montrèrent assez de bravoure, mais les chasseurs allemands furent les seules troupes que nous eussions à opposer aux *Rifle-men*, qui cependant avoient sur elles l'avantage du nombre.

Notre situation actuelle ne nous permet pas de rester oisifs. Les deux armées sont si près l'une de l'autre qu'il ne se passe pas de nuit que l'ennemi ne fasse feu sur les corps avancés, & sur-tout sur les Allemands. Il semble qu'il ait dessein de nous décourager par des attaques continuelles, ce que la grande supériorité qu'il a sur nous, relativement au nombre, le met en état de faire, sans courir le moindre danger.

Nous nous sommes tellement accoutumés au feu, que nos soldats paroissent y être indifférens. Ils mangent & dorment tranquillement, au moment même où ils savent qu'ils vont être attaqués. Les officiers se couchent tout habillés, & les aides-de-

camp font souvent debout toute la nuit. L'ennemi est occupé à couper des arbres, & à se faire des retranchemens vis-à-vis d'un de nos postes avancés; &, lorsque j'y étois de piquet, j'ai souvent reçu la visite de plusieurs aides-de-camps qui venoient écouter le bruit que faisoient les travailleurs. Croiriez-vous que l'ennemi a eu la hardiesse d'amener une petite piece de canon si près de notre poste, qu'ayant fait feu, la bourre est venue rebondir contre notre corps-de-garde.

Depuis quelque temps, nous passons presque toutes les nuits sous les armes. Un grand bruit, semblable à celui que pourroient faire plusieurs chiens qui aboient, s'étant fait entendre à la droite de notre camp, & d'autres alarmes encore, ont donné lieu à cette précaution: on s'est imaginé que l'ennemi nous tendoit un piège, & qu'il méditoit une attaque; le général Fraser, croyant d'abord que ce bruit étoit occasionné par les chiens qui appartennoient aux officiers, donna ordre qu'on les retint dans les tentes, chargeant en même temps le prévôt de faire prendre tous ceux qu'il rencontreroit.

La nuit suivante, le bruit fut beaucoup plus considérable. Nous envoyâmes alors à la découverte un détachement composé de Canadiens & de milices, & nous apprîmes que ce bruit étoit occasionné par une grande quantité de loups qui s'étoient rassemblés pour dévorer les cadavres. Ils ressembloient assez à une meute de chiens; car quand l'un d'eux donnoit de la voix, les autres faisoient *chorus*; & lorsqu'ils approchoient d'un corps mort, ils pouffoient des hurlemens horribles jusqu'à ce qu'ils l'eussent déterré.

Je vous envoie une vue du camp, des tentes qui nous servent d'hôpitaux, de notre parc d'artillerie, &c. prise d'une redoute que nous avons sur l'autre côté de la rivière. Vous pourrez, par ce moyen, avoir une idée du pays où nous sommes campés. Cette vue a été dessinée par sir Francis Clerke, un des aides-de-camp du général Burgoyne, qui m'en a donné une copie.

Je suis, &c.

L E T T R E X L.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre ;
le 10 Novembre 1777.

M O N C H E R A M I ,

Les dépêches du lord Petersham , relatives aux malheurs que nous avons effuyés , arriveront en Angleterre long-temps avant que vous ne receviez ma lettre ; vous ne ferez pas alors surpris que je date de cette ville. Comme les gazettes ne peuvent rapporter tous les détails minutieux d'une campagne , je vais vous faire part des différentes opérations de l'armée jusqu'au moment où la capitulation a été signée.

Le lendemain du jour où je fis partir ma dernière lettre , un détachement de quinze cents hommes de troupes réglées fortirent du camp entre onze heures & midi , avec deux pieces de canon de dix livres de balles , six autres de six livres , & deux mortiers. La raison qui avoit engagé le général à

faire partir ces troupes au milieu du jour, plutôt qu'au lever de l'aurore, étoit fait sans doute de pouvoir profiter de la nuit pour faire retraite, au cas où nous ne serions pas vainqueurs.

Ce détachement devoit s'approcher de l'aîle gauche de l'ennemi, non-seulement pour découvrir s'il étoit possible de s'ouvrir un passage, mais encore parce que l'on reconnoissoit la nécessité d'avancer ou de faire déloger l'ennemi pour favoriser la retraite, & de mettre à couvert les fourrages, dont la disette étoit si grande que nous étions dans un embarras inexprimable; comme ce projet étoit de la plus grande importance, le général Burgoyne prit avec lui les généraux Phillips, Reidesel & Frazer, espérant, avec l'assistance de ceux de ses officiers qui étoient les plus capables de seconder ses vues, qu'il réussiroit dans l'exécution de son projet.

La garde du camp établi sur les hauteurs fut laissée aux ordres des brigadiers généraux Hamilton & Specht, & les redoutes ainsi que la plaine à ceux du général Gall.

Ayant, ce jour-là, la garde du quartier,

je fus obligé de rester dans le camp ; je ne puis par conséquent vous rien dire des différentes positions que prit notre détachement. Peu de temps après qu'il fut parti , nous entendîmes le canon ronfler , & de fréquentes décharges de mousqueterie.

Le major Campbell , du vingt-neuvieme régiment , qui étoit , ce jour-là , chargé de faire la ronde , vint à mon corps-de-garde , & me pria de prendre avec moi un sergent & quelques soldats pour traverser deux ravins qui étoient en face de mon poste , & écouter si l'ennemi n'avançoit pas de ce côté. Tout étoit tranquille dans cet endroit ; mais comme le feu commençoit à devenir terrible sur la gauche , je retournai à ma garde. Dans cette petite excursion j'eus des preuves de la vigueur avec laquelle les Américains furent repouffés dans notre dernier combat du dix-neuf septembre , & de celle avec laquelle ils soutinrent le choc. Je vis parmi d'autres morts portant l'uniforme américain , deux hommes & une femme , formant un même groupe ; cette dernière avoit les bras étendus , & les deux mains pleines de cartouches.

Peu de temps après que je fus de retour à mon poste , le feu parut devenir général des deux côtés, & même terrible ; les chasseurs de l'armée qui étoient allés au fourage revinrent au grand galop dans le camp. Ils avoient abandonné leur charge pour conserver leurs chevaux & eux-mêmes par une prompte fuite. Je ne puis me dispenser de vous citer ici un trait de courage d'un brave vétérans du vingtième régiment. Il avoit été blessé à la bataille de Minden ; étendu par terre, un dragon françois lui passa sur le corps, & il reçut à la poitrine des contusions dangereuses ; rétabli de ses blessures, il se crut dès-lors invulnérable, & brava les Américains. Quand ceux-ci attaquèrent les fourageurs, notre vieux soldat assis sur le foin, dont il avoit chargé son cheval, ne broncha pas, & alla toujours son train, chargeant & faisant feu sur ceux qui l'attaquoient avec la même tranquillité que s'il n'eût rien eu à redouter de l'effet des balles. Il arriva ainsi au camp ; lorsque son officier l'aperçut, il le réprimanda du danger auquel il avoit exposé lui & son cheval : « Quoi, dit-il, mon officier ; au-

riez-vous voulu que je jettasse mon fourage, j'aimerois mieux perdre la vie que de laisser mourir de faim ce pauvre animal ».

Vous avouerez que la défaite des chasseurs & la quantité de blessés qui revenoient au camp n'étoient pas de très-bon augure, mais vous ne pouvez concevoir quelle fut notre tristesse quand nous vîmes revenir le général Frazer blessé, & vos anciens amis Campbell & Johns, officiers de notre régiment, marchant à côté de son cheval pour le soutenir. Je ne puis vous décrire cette scene ; il faut que votre imagination y supplée. Tous les officiers, aussi inquiets qu'affligés, lui demanderent avec empressement quelles étoient ses blessures ; la consternation étoit peinte sur tous les visages. A toutes les questions qu'on lui fit, sa seule réponse fut un signe de tête, qui n'indiquoit que trop bien qu'il se sentoit blessé à mort : il étoit si généralement aimé que non-seulement les officiers & les soldats, mais toutes les femmes, étoient attroupés autour de lui & montroient pour son sort la plus vive inquiétude.

Quand il fut arrivé à sa tente, & un

peu remis de la foiblesse que lui avoit causée une perte considérable de sang, il dit à ceux qui l'environnoient qu'il avoit vu celui qui l'avoit blessé ; que c'étoit un *Rifle-men* monté sur un arbre, & que la balle l'avoit atteint un peu au-dessous de la poitrine, & avoit pénétré jusqu'à l'épine du dos. Lorsque le chirurgien eut pansé sa blessure, il lui dit froidement : Dites-moi, *Sone*, autant que vos talens & votre jugement le permettent, si vous croyez que ma blessure soit mortelle. Le chirurgien lui répliqua : Je suis fâché, mon général, de vous dire que je la regarde comme telle, & qu'il n'est pas possible que vous viviez vingt-quatre heures. Il demanda alors une plume & de l'encre, fit son testament, distribua plusieurs petits cadeaux pour témoigner son amitié aux officiers qui l'accompagnoient, & demanda ensuite d'être conduit à l'hôpital général.

Il est impossible de décrire les sentimens qu'éprouve un officier resté au camp, à l'abri de tout danger, quand il voit à chaque instant arriver des blessés, quand il entend sans cesse le bruit du canon & de la moul-

queterie , qui portent la mort dans le sein de braves guerriers qui se sacrifient pour leur patrie , & soutiennent un choc affreux , dans lequel peut-être ils vont être vaincus. Je sens que j'aurois de la peine à me résoudre à rester au camp dans une semblable occasion.

Après plusieurs heures d'inquiétudes , le sort de la bataille fut décidé à l'entrée de la nuit. J'avois peu d'espoir d'avoir part à cette action , mais je vis bientôt nos troupes rentrer avec précipitation dans le camp , & l'instant après , les généraux Burgoyne , Phillips & Reidesel. Il est impossible de décrire la consternation qui étoit peinte sur le visage du général Burgoyne en particulier. Il courut au plus vite aux gardes du quartier ; j'étois allé poser un piquet de l'autre côté du ravin lorsqu'il arriva au quartier de notre régiment ; il demandoit avec beaucoup d'empressement l'officier de service , dans l'instant où je rentrois ; j'allai à lui : Monsieur , me dit le général , il faut défendre ce poste tant qu'il vous restera un soldat. Vous devez aisément concevoir que

ces ordres me firent sentir le danger pressant dans lequel nous étions.

Il n'y eut pas un instant à réfléchir ; les Américains fondirent aussi-tôt avec la plus grande fureur sur le poste de l'infanterie légère, commandé par le lord Balcares, &, malgré le feu de nos canons chargés à mitraille, & celui de nos soldats qui étoit terrible, ils se précipiterent dans nos lignes. Le poste fut défendu avec beaucoup d'intrépidité ; & les ennemis, ayant à leur tête le général Arnold, attaquèrent nos retranchemens avec la même valeur. Ce général ayant été blessé, nous repoussâmes les Américains, mais ce ne fut qu'à nuit close. Je ne fus que témoin dans cette attaque, car notre quartier étoit à quelque distance des lignes ; mais nous n'étions pas assez éloignés pour être à l'abri du danger, & les balles pleuvoient sur nous. L'ennemi attaqua nos lignes avec un tel acharnement que, depuis l'entrée de la nuit, jusqu'à l'instant où il fut repoussé, le lieu de la scène étoit comme un nuage de feu ; c'est alors que nous éprouvâmes combien notre artillerie nous étoit nécessaire.

Pendant que les Américains attaquoient nos lignes, un de leurs détachemens fondit sur celles des Allemands, commandées par le colonel Breyman; mais, soit défaut de courage ou de présence d'esprit, les troupes auxiliaires furent frappées de terreur dès qu'elles virent l'ennemi; de sorte qu'au lieu de défendre vaillamment leurs retranchemens, elles s'imaginèrent que tout étoit perdu. Après une seule décharge, les Allemands abandonnerent leur fort à la hâte. Le brave colonel Breyman eut le malheur de perdre la vie en tâchant de rallier ses soldats. L'ennemi s'étant emparé de leurs lignes, la droite & l'arrière-garde se trouverent entièrement exposées à son feu.

Nous avons perdu, dans cet engagement, plusieurs braves officiers; outre le général Frazer, sir Francis Clerke, aide-de-camp du général Burgoyne, a été tué; le major Ackland a été blessé & fait prisonnier; le major Williams, le capitaine Bloomfield & le lieutenant Howarth, du corps de l'artillerie, sont pareillement tombés au pouvoir de l'ennemi, après avoir reçu des blessures. Celle du capitaine Bloomfield étoit singulière,

une balle lui traversa les deux joues , sans offenser le dedans de la bouche. Votre ami Howarth , à ce que l'on m'a dit , a été blessé au genou. Il avoit eu un pressentiment de l'accident qui lui est arrivé ; car quand il reçut l'ordre de marcher à l'ennemi , il faisoit alors avec moi une partie de piquet. Ayant lu qu'il devoit partir avec sa batterie , il me dit : A*** , adieu ; je ne fais ... , mais j'ai fortement dans l'idée que je serai tué ou blessé dans cette affaire. Je fus d'autant plus surpris de ce qu'il me dit , qu'il est naturellement fort gai , & j'avoue que , pendant le peu de temps que je restai seul ce jour-là , ces dernieres paroles ne purent me sortir de l'idée : mais heureusement il sera bientôt rétabli.

Quand le major Ackland fut blessé , & vit que l'armée se retiroit , il pria M. Simpson , capitaine au trente-unieme régiment , un de ses amis intimes , de lui aider à regagner le camp : celui-ci , qui est très-vigoureux , prit le major sur son dos , & le porta très-loin ; mais voyant que l'ennemi les poursuivoit avec une vitesse incroyable , il se trouva obligé de l'aban-

donner pour se sauver lui-même. Le major étant par terre , cria , à des soldats qui passoient près de lui en courant , qu'il donneroit cinquante guinées à celui qui le porteroit au camp. Un grenadier des plus robustes le chargea sur ses épaules & se hâta de gagner le camp ; mais ils furent atteints par l'ennemi & faits prisonniers. Je vous laisse à juger quelle fut la douleur de lady Henriette , lorsqu'après avoir été informée de notre défaite , elle apprit enfin l'accident arrivé à son époux.

Quelque confiance que le général eut d'abord dans la position de notre camp , après cette attaque , il pensa que notre flanc n'étoit nullement en sûreté , & qu'il seroit impossible de faire une retraite honorable. Il redoutoit que le salut de l'armée ne dépendît d'une fuite honteuse ; car nos retranchemens n'étoient pas assez forts pour résister à un feu soutenu. Avant de les quitter , nous entendîmes les Américains amener leur artillerie , dans l'intention , sans doute , de nous attaquer au point du jour.

Le désavantage de notre position fut

vivement senti. On donna ordre de changer de position pendant la nuit, & nous allâmes nous poster sur les hauteurs au-delà de l'hôpital; par ce moyen, toute l'armée fut rassemblée sur les hauteurs & dans la plaine dont je vous ai envoyé une vue.

Nous exécutâmes sans perte cette dernière évolution; ce qui força l'ennemi de faire aussi des changemens dans ses dispositions. Le huit octobre, on changea de place; le bagage & tout ce qui pourroit embarrasser ayant été éloigné, nous offrîmes la bataille, ayant le plus grand désir de combattre en rase campagne & dans un endroit où nous puissions discerner notre ennemi. Jusqu'alors toutes les actions s'étoient passées dans les bois, où il est impossible de prescrire à une armée ou à un détachement la conduite qu'ils doivent tenir, où à chaque mouvement différent que fait l'ennemi, le général est obligé de changer les dispositions qu'il a prises; où enfin il ne peut donner à l'officier qui commande chaque corps que des ordres généraux, laissant à sa prudence le soin d'agir selon que les circonstances paroîtront l'exiger,

& s'en rapportant pour le reste au courage de ses troupes.

Nous nous imaginâmes dans un instant que les ennemis avoient envie de nous attaquer, car nous vîmes plusieurs détachemens s'avancer en ordre de bataille avec leur artillerie, & il commença à nous canonner. Nous leur envoyâmes une bombe qui, comme nous nous y attendions, n'alla pas jusqu'à eux. Ils se mirent alors à pousser de grands cris, redoublèrent de courage, continuèrent à faire jouer leur artillerie : à la seconde bombe que nous jettâmes, nous tînmes le mortier si élevé qu'elle tomba exactement au centre d'une forte colonne, & creva aussi-tôt.

Les Américains furent tellement épouvantés qu'ils s'enfuirent dans les bois, & cessèrent de marquer l'envie de nous attaquer; ils s'y conduisirent, pendant le reste de la journée, de maniere à nous prouver qu'ils ne cherchoient plus à engager la bataille.

Le même matin, à la pointe du jour, le général Frazer rendit le dernier soupir; & , suivant les ordres qu'il avoit donnés, il fut enterré sans aucune pompe dans la

grande redoute , par les soldats du corps qu'il avoit commandé. Vers le soir, le convoi prit le chemin de la montagne , à la vue des deux armées. Lorsqu'il passa auprès des généraux Burgoyne , Phillips & Reidesel , ces officiers furent étonnés du peu de pompe avec lequel se faisoit cet enterrement , auquel les seuls officiers sous son commandement assistoient ; & de peur que l'armée , qui ignoroit les dispositions du défunt , ne s'imaginât que c'étoit un manque d'égards s'ils ne lui rendoient pas tous les honneurs qui lui étoient dus , ils se joignirent au reste du cortège.

L'ennemi , avec l'inhumanité ordinaire aux Américains , fit feu sur le convoi pendant qu'il passa , & aussi long - temps que dura la cérémonie qui se fit sur la fosse. Le lieutenant Freeman , votre ami , m'a raconté que , pendant ce temps , on voyoit sur le visage de toutes les personnes présentes un mélange de sensibilité & d'indignation : ce devoit être une scene bien attendrissante !

Dans la soirée , on nous donna avis que l'ennemi marchoit pour nous couper le chemin sur la droite. Nous ne pouvions

prévenir cette manœuvre qu'en faisant une retraite vers Saratoga ; c'est quelquefois une chose de la plus grande conséquence , & qui demande autant de prudence de la part du général , que de résolution de celle des officiers & des soldats. La moindre faute peut occasionner une confusion générale , une bonne retraite est regardée comme le chef-d'œuvre d'un commandant. Tous ceux qui étoient dans le corps avancé , ont vivement regretté la perte du général Frazer. Il avoit souvent dit que si l'armée avoit le malheur d'être obligée de faire une retraite , il répondoit qu'avec le corps avancé il fauroit la mettre en sûreté. C'étoit un des talens de l'officier qu'il s'enorgueillissoit le plus de posséder. Pendant la guerre d'Allemagne , il en avoit effectué une avec cinq cents chasseurs , en présence de l'armée françoise. Comme il étoit de la plus grande conséquence de protéger la retraite de notre armée , le général Phillips prit le commandement de l'arrière-garde qui se trouvoit alors formée du corps avancé.

A neuf heures du soir , l'armée commença à se mettre en marche ; le général Reidesel

commandoit l'avant-garde, nous exécutâmes cette retraite en passant à la portée du mousquet de l'ennemi, & , quoique nous fussions fort embarrassés de bagage, elle fut faite sans perdre un seul homme. Il étoit près de onze heures avant que l'arrière-garde se mît en marche, & pendant près d'une heure nous nous attendions à tout moment à être attaqués, car l'ennemi s'étoit formé en bataille sur le même terrain qu'il avoit occupé la matinée. Nous pouvions le discerner à la faveur des lanternes que les officiers tenoient à la main, & nous les voyions aller d'un côté & d'autre au front de leurs lignes; mais quoique les Américains rinssent leur armée toujours sur pied pendant cette nuit, ils ne commencerent à nous poursuivre, dans notre retraite, que fort tard le lendemain. Je differe de vous envoyer la suite de nos malheurs jusqu'à ce qu'il se présente une nouvelle occasion; je ne yeux pas en manquer une très-favorable qui se présente maintenant pour vous envoyer celle-ci. Je suis, &c.

L E T T R E X L I .

De Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre ;
le 15 Novembre 1777.

M O N C H E R A M I ,

Après une marche dans laquelle nous pouvions être attaqués de front, de flanc & de l'arrière, le neuf, à la pointe du jour, nous gagnâmes un terrain avantageux, & prîmes une position où nous étions en état de recevoir l'ennemi ; là nous fîmes halte pour donner aux troupes le temps de se rafraîchir, & aux bateaux celui de venir rejoindre notre armée. On en tira une provision qui put durer quelques jours, craignant bien que ce ne fût la dernière qu'ils nous fourniroient ; car, quoique les mouvemens de l'armée fussent à-peu-près les mêmes que ceux des bateaux, il y avoit beaucoup d'endroits où ils couroient risque d'être attaqués, sans que l'armée pût leur donner des secours bien efficaces.

Après que les troupes se furent rafraîchies, & que les bateaux se furent remis en route, l'armée continua sa marche par un très-mauvais temps & par des chemins affreux, & elle arriva à Saratoga très-avant dans la nuit, dans un tel état d'épuisement que les soldats n'eurent ni la force ni le courage de couper le bois nécessaire pour allumer du feu. Ils préférèrent de dormir avec leurs habits, quoique mouillés, couchés par terre, & exposés à la pluie qui continuoit à tomber avec beaucoup de force, & qui avoit commencé avec notre retraite.

Ce mauvais temps nous fut cependant de quelqu'utilité. Il ralentit, il est vrai, la marche de notre armée; il contribua plus encore que la longueur du chemin à nous harasser; mais il retarda en même temps la marche de l'ennemi, & l'empêcha de nous poursuivre.

Nous devons de grands éloges à l'humanité du général Gates. Une malheureuse nécessité nous ayant forcé de laisser derrière nous nos hôpitaux & nos blessés; à la première nouvelle qu'il en eut, il envoya quelques

quelques chevaux-légers , pour les mettre à l'abri des insultes & du pillage.

La pluie , qui tomboit abondamment , étoit encore une source de consolations pour nos soldats , pendant leur marche , en ce que si l'ennemi nous eût attaqué , le fort du combat auroit été décidé par la bayonnette. Cette idée s'étoit tellement emparé de l'esprit des soldats , que , malgré que les forces supérieures de l'ennemi fussent connues , chaque soldat brûloit d'en venir aux mains.

Lorsque l'armée fut prête à se remettre en marche , après la halte , les peines & les inquiétudes que devoit éprouver le général furent rendues plus désagréables encore par une circonstance particulière. Il reçut un message de l'aimable lady Henriette Ackland , qui témoignoit le désir ardent , si ce n'étoit pas agir contre les intentions du général , de passer dans le camp de l'ennemi , pour aller rejoindre son mari , & le prioit d'en demander la permission au général Gates , se soumettant toutefois à ce que le général jugeroit à propos d'ordonner.

Le général , quoique bien convaincu de

La patience & du courage avec lesquels elle avoit déjà résisté à des épreuves terribles, ne put que laisser voir son étonnement sur une semblable proposition. Il lui paroissoit au-dessus des forces de l'humanité qu'une femme aussi délicate qu'elle le paroissoit & qu'elle l'étoit en effet, ait eu le courage de former un projet aussi dangereux que celui d'aller se mettre au pouvoir de l'ennemi, probablement au milieu des ténèbres, & sans savoir dans quelles mains elle pourroit tomber. Après les peines d'esprit qu'elle avoit eues à supporter, le corps affoibli par le défaut de repos, presqu'entièrement exténuée de besoin, ayant sur le corps, depuis plus de douze heures, des habits percés par la pluie; se trouvant enfin dans une grosseffe fort avancée, le parti violent qu'elle prenoit ne pouvoit-il pas être suivi pour elle des plus funestes conséquences? Ce qui ajoutoit encore à la peine du général, c'est qu'il n'avoit pas un verre de vin à lui offrir pour la fortifier & la mettre en état d'exécuter cette dangereuse entreprise. Tout ce qu'elle put avoir fut un peu de rum & d'eau croupie que lui donna la femme d'un

Soldat. Après avoir pris ce chétif rafraîchissement, elle partit dans un bateau découvert que lui fournit le général, munie de quelques mots de recommandation pour le général Gates.

Le chapelain qui avoit fait la cérémonie funéraire du général Fraser, voulut l'accompagner, & elle partit pour aller retrouver le camp ennemi, suivi de cet ecclésiastique, de sa femme-de-chambre, & du valet-de-chambre du major, qui avoit alors une balle logée dans l'épaule, qu'il avoit reçue à la dernière bataille, en cherchant son maître qu'il savoit blessé. Mais revenons à l'armée.

Ce ne fut qu'à la pointe du jour, dans la matinée du dix, que l'artillerie & les dernières troupes passèrent le *Fish-Kill*, & prirent possession des hauteurs & des redoutes que nous y avions d'abord construites. A notre arrivée à Saratoga, un corps américain, de cinq à six cents hommes, se montra à nos yeux & commença à abattre les retranchemens qui étoient sur les hauteurs; mais à notre approche il se retira, traversant un gué de la rivière de Hudson, & il se joignit

à un autre corps posté dans l'intention de nous disputer le passage.

Nous envoyâmes un détachement d'ouvriers, sous une forte escorte, pour réparer les ponts, & pour nous ouvrir un chemin sur la rive occidentale de la rivière, afin de gagner le fort Edward; mais l'ennemi s'étant posté sur les hauteurs de *Fish-Kill*, & paroissant disposé à livrer la bataille, l'escorte fut rappelée. Les milices que l'on avoit laissées pour couvrir les ouvriers s'enfuirent aussi vite qu'ils purent, laissant dans l'embarras le détachement qui ne put par conséquent exécuter les ouvrages pour lesquels il avoit été envoyé.

Pendant que ces différens mouvemens se faisoient, les bateaux chargés de provisions eurent souvent à essuyer un feu vif; venant de l'autre côté de la rivière; quelques-uns furent coulés, & plusieurs hommes tués ou blessés, dans ceux qui résisterent.

Le onze, l'ennemi continua ses attaques sur les bateaux; plusieurs furent pris & repris: mais comme ils étoient plus près du gros de l'armée américaine que de la nôtre, on trouva qu'il étoit nécessaire de

faire mettre à terre les provisions , & de les transporter sur la montagne , vu qu'autrement il eût été impossible de les sauver. C'est ce qui fut effectué avec la plus grande difficulté , car l'ennemi ne cessa de faire feu pendant cette expédition.

Les intentions de l'ennemi n'étoient plus un mystère pour nous. Il n'y avoit point de doute que le général Gates trouvant qu'il étoit plus avantageux , d'après la situation & les circonstances où se trouvoient notre armée , de nous couper les vivres , & de nous harasser par le feu violent de leurs *Rifle-mens* qui étoient placés de tous côtés dans les bois , qu'en nous donnant une bataille en regle , & en s'en rapportant au hasard pour remporter une victoire.

On disputa , dans un conseil de guerre , composé des officiers généraux , les moyens qu'il seroit avantageux de prendre pour pousser la retraite un peu plus loin. Le seul qui se présentoit étoit accompagné de tant de dangers que sa réussite étoit des plus incertaines ; faute d'en avoir un meilleur , il fut résolu qu'on l'adopteroit. Ce projet étoit de marcher pendant la nuit vers le

fort Edward. Il fut arrêté que les soldats porteroient leurs provisions sur leurs dos; qu'on laisseroit le bagage, l'artillerie & tout ce qui pouvoit causer de l'embarras en arriere, & que l'on se feroit à main armée un passage sur la riviere, soit en-deçà, soit au-delà du fort Edward.

Pendant que l'armée se préparoit à exécuter cette entreprise hardie, quelques maraudeurs apporterent la nouvelle que l'ennemi étoit fortement retranché vis-à-vis des gués, & s'étoit mis en possession d'un camp bien fortifié, sur les éminences, entre le fort Edward & le fort George; qu'il avoit de la grosse artillerie & des détachemens tout le long du rivage, pour observer nos mouvemens; & qu'il y avoit des postes si près de nous, sur le même côté de la riviere, qu'il étoit impossible que l'armée fît la moindre évolution qu'elle ne fût aussi-tôt connue.

Quoique l'armée américaine s'augmentât de jour en jour, & que le terrain sur lequel elle étoit campée, autant par sa situation que par les ouvrages que l'on y avoit construits, fût inattaquable, le général

Gates agissoit avec autant de précaution que si la supériorité eût été de notre côté.

Notre marche vers le fort Edward étoit par-là devenue impossible. L'armée se posta aussi avantageusement que le terrain pouvoit le permettre ; nous fortifiâmes notre camp , & nous nous préparâmes à tout ce que l'ennemi pourroit entreprendre pour profiter de notre situation déplorable.

On ne peut en effet en concevoir une plus fâcheuse. Abattus par une suite de travaux & de combats sanglans , abandonnés par les Indiens dans notre détresse , affoibli par les désertions , & trompés dans l'espérance que nous avions eu de tirer parti des Canadiens & des milices que leur timidité empêcha de nous servir en quelque maniere que ce soit ; les troupes réglées se trouvoient réduites , par les pertes récentes de beaucoup de nos plus braves officiers & soldats , à trois mille cinq cents seulement , dans le nombre desquels il y avoit à peine deux mille Anglois. Dans cet état de foiblesse , nous ne pouvions pas effectuer une retraite ; nos provisions étoient presque consommées ; nous nous trouvions entourés par une armée

quatre fois plus forte que la nôtre, qui ne se pressoit point de nous attaquer, parce qu'elle connoissoit notre situation, & que ses retranchemens ne pouvoient être attaqués d'aucun côté. Nos soldats étoient obligés d'être continuellement sous les armes; l'ennemi faisoit un feu continuel; les boulets qu'il nous envoyoit, & les balles des *Riflemen* causoient dans notre camp les plus grands ravages.

L'homme vraiment courageux s'abandonne rarement au désespoir. Environnés de dangers & des difficultés de toutes les especes, la valeur & la constance des troupes angloises ne se démentirent pas. Elles conserverent tout leur courage, dans l'espoir, ou que les secours depuis si long-temps attendus de New-York arriveroient (ce dont l'armée ne doutoit nullement, d'après l'ordre qui avoit été envoyé de notre camp de *Hill-Water*, portant que les différentes armées devoient agir de concert avec la nôtre), ou que l'ennemi nous attaqueroit. On desiroit ardemment qu'il prît ce parti, comme devant fournir l'occasion de mourir glorieusement, ou de se tirer avec honneur de

la position fâcheuse où l'armée se trouvoit.

Il avoit été décidé que nous supporterions tout plutôt que d'abandonner notre poste ; & nous restâmes en conséquence toute la journée du treize octobre dans l'attente de ce qu'elle produiroit.

Nous ne vîmes paroître aucun secours ; & nos espérances commençant à s'évanouir, il fut jugé nécessaire, dans la soirée, de faire un relevé exact des provisions qui restoitent & qui ne suffisoient pas pour substantier l'armée pendant trois jours.

Dans cet état de détresse, on assembla encore un conseil de guerre, auquel furent convoqués les généraux, les aides-de-camps, & tous les officiers commandans des corps. On y détermina, d'un commun accord, que dans les circonstances présentes il ne nous restoit rien à faire que de traiter avec l'ennemi.

On fit en conséquence des propositions au général Gates qui les rejetta avec dureté. Il nous rappella la position fâcheuse où nous étions ; il nous fit sentir que notre campagne avoit été pénible, que notre armée étoit considérablement diminuée, nos provisions presque consommées, & que nous

étions dans l'impossibilité d'en avoir de nouvelles. Ces raisons étoient spécieuses ; nous en sentions toute la force , & on ne nous accorçoit pas une minute pour réfléchir. Malgré l'embarras où nous nous trouvions , il ne vint dans l'idée de personne de se soumettre ; ç'eût été nous avilir d'une manière indigne de nous.

Le refus de nos propositions nous mortifia cruellement ; mais au lieu de nous laisser abattre , notre courage , au contraire , en acquit de nouvelles forces. Tandis que nous attendions une réponse , nous ne pouvions goûter un moment de repos : notre inquiétude grossissoit les objets à nos yeux , & nous restâmes dans cette situation désagréable , jusqu'à ce que le traité de capitulation fût définitivement conclu.

Les obstacles à la conclusion de cette capitulation paroissoient d'abord insurmontables. Le général Gates , voyant notre embarras , se croyoit en droit d'exiger que l'armée se rendît sans conditions ; ses demandes furent rejetées avec dédain , & on lui laissa entendre que , malgré le petit nombre auquel nous nous trouvions réduits , s'il

persistoit , nous aurions recours à nos armes , les troupes britanniques étant déterminées à fondre sur l'ennemi , & à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang plutôt que d'acquiescer à une soumission honteuse.

Le général Gates , qui a servi dans nos armées , étoit pleinement convaincu de ce que pouvoient les troupes britanniques dans un danger pressant. Il reconnut qu'il ne devoit pas nous pousser au dernier degré de désespoir , & jugea prudemment qu'il valoit mieux se relâcher sur quelques points , que de hasarder un combat avec des hommes qui n'attendoient plus que la mort. Notre fermeté nous a mérité une capitulation honorable , & dont je ne relaterai pas ici les termes qui ont été inférés dans toutes les gazettes.

Nous nous sommes soumis à notre mauvaise fortune avec dignité , notre honneur est à couvert , & l'égalité de conduite dans nos généraux s'est soutenue , même dans le sein de l'adversité.

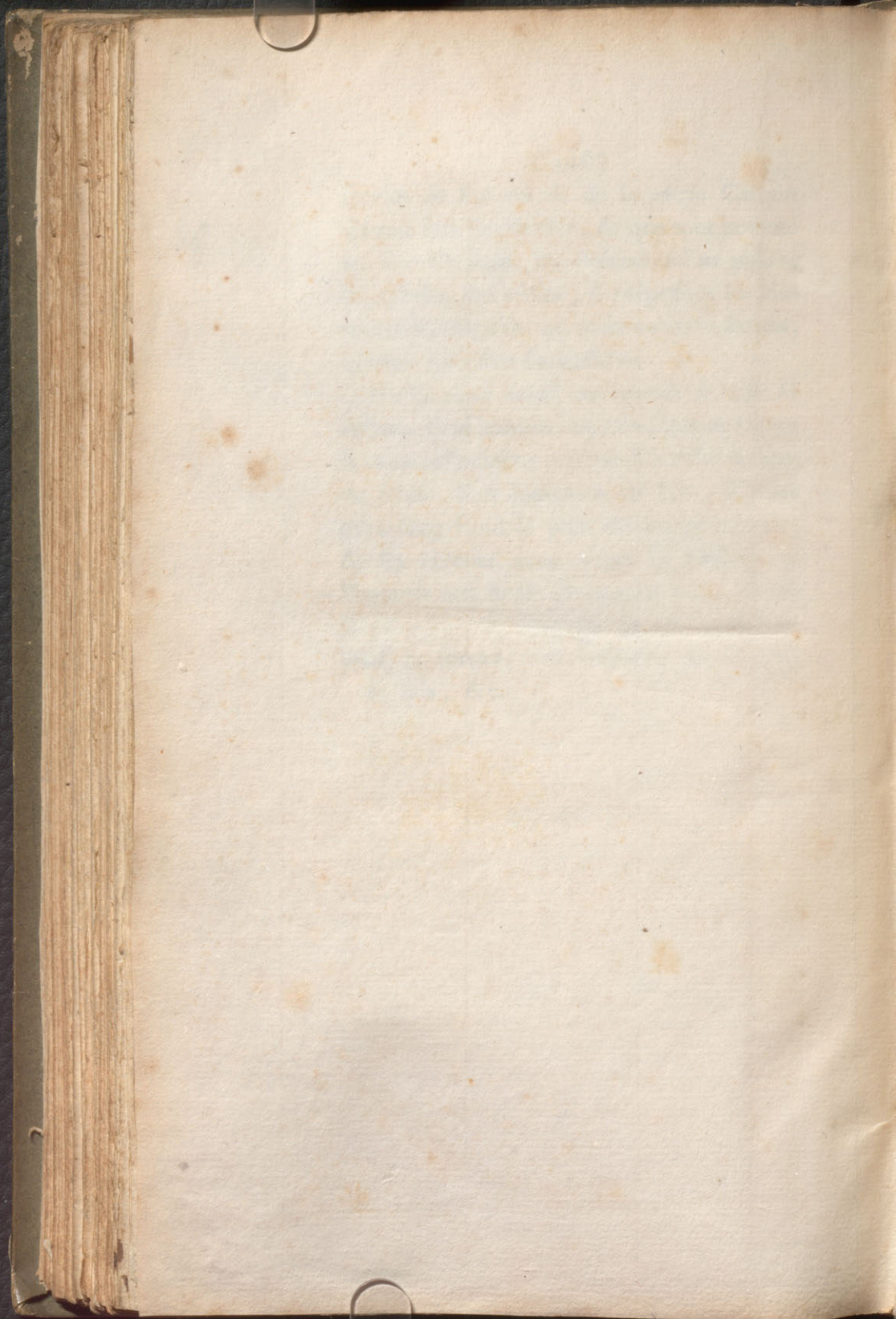
Le général Burgoyne , dans cette capitulation , a songé à l'avantage des troupes , en tout ce qui pouvoit se concilier avec le

service de son roi & de la patrie. Certain d'avoir fait son devoir , & que tout homme en état de juger les événemens ne pourra lui refuser son estime, il méprisera les clameurs du vulgaire , ou de ses ennemis secrets , comme Addison l'a observé.

Il n'est point donné aux mortels de régler les destinées. Tout homme impartial le prononcera homme d'honneur , général habile & ami du soldat. Son jugement est sain ; il trace avec sang-froid le plan de ses opérations , & les exécute avec toute la chaleur de l'homme qui brûle d'acquérir de la gloire. Il est plein de courage & de prudence , mais la fortune s'est déclarée contre lui.

Je suis , &c.

Fin du premier Volume.



LANDE

- ess -

2692035

